

PAUL CLAUDEL

THÉÂTRE

(Première Série)

III

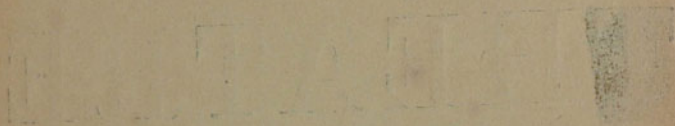
La Jeune fille Violaine
L'Echange



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

RECEIVED



RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED

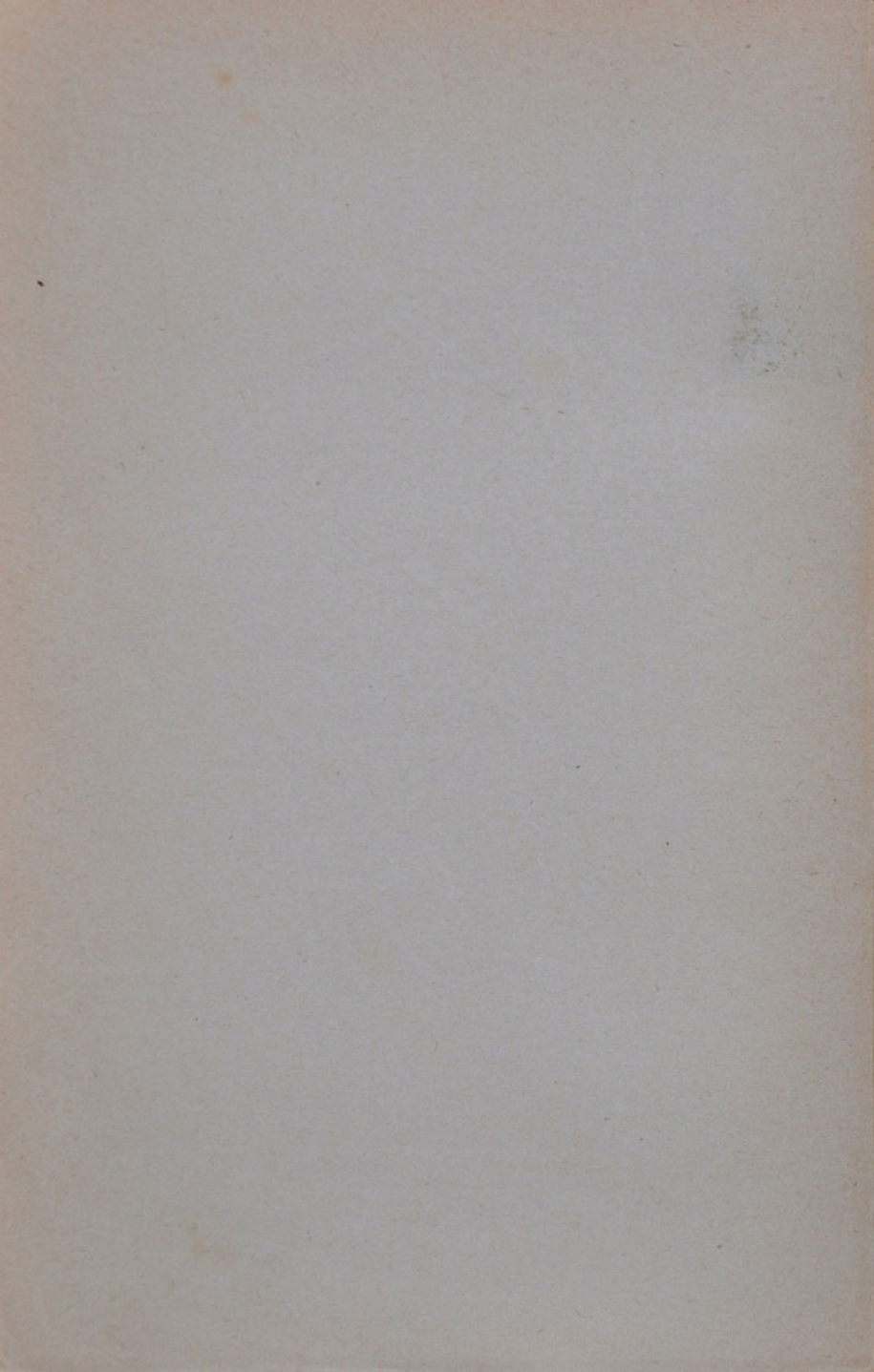


RECEIVED

RECEIVED

RECEIVED





THÉÂTRE

(Première Série)

III

DU MÊME AUTEUR :

CONNAISSANCE DE L'EST.....	1 vol.
ART POÉTIQUE.....	1 vol.
CINQ GRANDES ODES SUIVIES D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER LE SIÈCLE NOUVEAU (Bibliothèque de <i>l'Occi- dent</i>).....	1 vol.

PAUL CLAUDEL

THÉÂTRE

(Première Série)

III

La Jeune fille Violaine
L'Echange



PARIS
MERCURE DE FRANCE

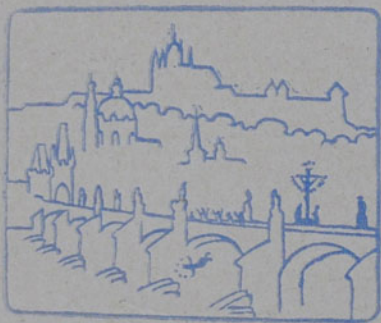
XXVI, RUE DE CONDE, XXVI

MCMX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Vingt-sept exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 27.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

LA JEUNE FILLE VIOLAINE

PERSONNAGES

ANNE VERCORS.

JACQUES BURY.

PIERRE DE CRAON.

LA MÈRE.

VIOLAJNE.

MARA.

COMPARSES.

ACTE I

Une vaste cuisine dans la ferme de Combernon. — La nuit.
— La pièce est complètement obscure.

Un temps indéterminé s'écoule. — Profond silence. — On entend un coq chanter à deux reprises à de longs intervalles.

Des pas, au dehors, se rapprochent. On s'arrête devant la fenêtre. Trois coups légers frappés sur les volets.

Pause.

Bruit de pas à l'étage supérieur. Quelqu'un furtivement ouvre la porte de la cuisine, entre. C'est VIOLAINE. Elle ouvre la fenêtre, s'arrête un moment pour écouter, puis décroche le loquet des grands et lourds volets et les repousse de chaque côté. — L'air vert, le jardin en fleurs dans le clair de lune. Dans le ciel une lune lenticulaire qui se couche.

PIERRE DE CRAON se tient de l'autre côté de la fenêtre.

PIERRE DE CRAON. — Trois heures et demie du matin.

Toute habillée

Déjà? Il me paraît que je ne suis pas un visiteur inattendu.

VIOLAINE. — Pierre de Craon,

Est-ce vous? Que me voulez-vous? Pourquoi m'avez-vous appelée?

PIERRE DE CRAON. — Appelée ?

Et comment avez-vous su que c'était vous qu'apelaient

Les trois coups retentissant dans la cuisine caverneuse ?

VIOLAINE. — Plus bas ! de peur qu'on ne nous entende.

C'était moi.

J'ai bien compris, hier, que vous ne deviez pas Partir sans que je vous revisse encore.

Mais qui vous a donné cette autorité pour Frapper ainsi du bâton comme un maître sur La demeure endormie et close ?

PIERRE DE CRAON, *souriant*. — C'est ainsi que le destin frappe à notre porte.

VIOLAINE. — Le destin ?

PIERRE DE CRAON. — Peut-être seulement qu'une fois encore

J'ai voulu voir votre charmant visage.

VIOLAINE. — Silence ! Je sais bien que je dois attendre de vous d'autres paroles.

PIERRE DE CRAON. — Et qu'attendez-vous donc ?

VIOLAINE. — Ne me faites point de mal ! Je ne suis qu'une simple jeune fille, sans

Force, sans intelligence. Pourquoi ne vivrais-je pas bien heureuse ?

PIERRE DE CRAON. — Qu'avez-vous dans l'esprit et pourquoi pensez-vous que j'aie passé par votre maison ?

Vous le savez, c'est moi qui construis ce grand pont sur la rivière là-bas,

Et apprenant qu'il y avait de bonne chaux dans ce pays-ci et des pierres,

C'est pourquoi je suis venu. Et maintenant je m'en retourne vers mon travail.

VIOLAINE. — Et qu'avez-vous dit à mon père ?

PIERRE DE CRAON. — Un mot ou deux, de choses qu'il ne savait pas.

VIOLAINE. — En sorte que je l'ai vu fermer les yeux, serrer les lèvres,

Comme celui dont l'âme se replie sur un mal soudain.

Pause.

Et moi-même que dois-je attendre de vous ?

PIERRE DE CRAON. — Eh ! de moi, jeune fille, ou de quiconque, qu'attendriez-vous ?

Entre le père et la mère, dans le pays où vous êtes née,

Vous avez crû, comme un arbre dans un jardin.

Jeune être heureux, vous ne savez ce que c'est
que souffrir,

Et cela qu'on appelle, Violaine, la misère,
La lutte, la désolation, la honte.

— Et je crois avoir compris que bientôt

Vous épouserez l'homme qui vous aime et que
vous aimez.

VIOLAINE, *baissant la tête*. — Il est vrai qu'il
m'aime et que je l'aime.

PIERRE DE CRAON. — Ainsi votre coupe est
pleine. Que pourriez-vous attendre ou recevoir ?

Pause.

VIOLAINE. — Parlez, car je vous écoute.

PIERRE DE CRAON. — La parole, jeune fille,
Ne se forme point comme une note sous le doigt
de l'organiste quand le pied presse le soufflet.

Mais longuement, obscurément,

Plus profond que le cœur et les intestins, pen-
dant le repas et la marche, pendant les silencieuses
heures de travail elle se constitue,

Comme un œuf spirituel en nous, comme la
capsule séminale,

Jusqu'à ce que du lien qui la lie se dissolve le
secret pédoncule.

Et c'est ainsi que souvent le sommeil, d'une
pression aveugle,

Délivre la pensée en nous formée au-dessous de
notre connaissance.

Violaine, entre l'heure de la lune et celle du
soleil,

Voici la partie de la nuit la plus noire, où l'on
dort le plus profondément, et l'on ne sait si c'est
hier ou demain.

O Violaine ! oubliez à ce moment, comme je les
oublie,

Hier, demain, et comme un être intact et neuf,
recueillie tout entière sur l'heure présente,

Accueillez cette parole inconnue dont je sens en
moi le travail et la poussée.

VIOLAINE. — J'entends. J'écoute.

PIERRE DE CRAON. — N'êtes-vous point rede-
vable à vos parents de votre vie même ? N'est-ce
point ici la maison

Qui est votre héritage, et votre part avant que
vous ne soyez née ?

Et ce sentiment secret que la jeune fille nourrit
pour celui qu'elle a préféré,

Qu'y a-t-il de plus fort ?

— Et moi,

Hier je n'étais pas ici,

Et demain je serai ailleurs et vous ne me verrez
plus.

Pause.

VIOLAINE. — Cela est vrai. — Ce que je pense
que peut-être vous pensez,
Il n'en est point autrement.

PIERRE DE CRAON. — Ainsi, votre père, votre
mère, tous vos amis,

Et celui même qui sera votre époux, auront
trouvé moins de crédit à l'oreille de votre âme

Que cet hôte d'un jour, que ce passant qui s'ac-
coude à votre croisée !

Ainsi la communauté du sang, la méditation de
la foi sacramentelle ont eu

Moins de puissance naïve, ont recueilli moins
de l'appuiement de votre âme,

Que par un parti soudain entre nous deux cette
entente secrète.

Je n'ai rien à demander, et ainsi

Sachant que vous n'avez rien à réserver, vous
attendez avec une confiance pleine ce que je dois
vous dire,

Moi qui, inconnu, ne puis rien dire que de nou-
veau.

Sachez que cela est juste; n'ayez point de con-
fusion et moi je n'aurai point d'étonnement de mon
droit, qui est celui d'un frère.

O Violaine ! il y a un vieux drame qui parle d'un
frère et d'une sœur,

Qui, après une longue séparation, se retrouvent,

par la volonté des dieux, et voici qu'ils se reconnaissent.

Mais je puis produire des signes plus sûrs

Qu'une mèche de cheveux coupés et l'impression
d'un pied dans la terre fraîche ;

Et de vous je ne demande aucuns garants.

Maintenant je puis dire vraiment adieu, car j'ai
trouvé quelqu'un qui le puisse recevoir ; douce
sœur, adieu ! bientôt vous ne me verrez plus.

O toute la part de tendresse et de compagnie que
j'aurais pu avoir en ce monde, adieu ! il est déchirant
de vous quitter.

Vous êtes l'image de ce bonheur que je ne veux
pas avoir ; vous représentez à la fois

Ce que je donne et cela pourquoi je le donne.

Et c'est pourquoi dites-moi à votre tour : Adieu !
sœur, laisse-moi entendre de ta bouche ce seul
mot.

A ce moment où je m'en vais pour toujours,

A ce moment que je m'engage dans le sentier difficile,
dans un perpétuel effort, toute la charge
compliquée du corps toujours

Reposant sur le pied le plus haut,

Au nom de la mère qui m'a nourri de son lait,
et de tous ceux avec qui j'ai entretenu commerce
d'affection,

De la sœur que je n'ai point eue, de l'épouse qui

ne m'a point été donnée, des enfants que je ne verrai point grandir à ma droite,

Laissez votre très-douce bouche me confirmer l'adieu irréparable,

Et que la profession en soit plus que le serment conjugal amère et grave.

Brève et cruelle étreinte ! laissez-moi de cette parole que j'attends avoir connaissance et possession : « En vain ! jamais ! »

VIOLAINE. — Adieu ! il le faut.

Qui suis-je pour que vous me regrettiez ? comment serais-je digne que vous reposiez sur moi votre pensée ?

La chose qui est en vous ne souffre point de partage.

Et ces deux pauvres mains de femme se posant sur vous, qu'est-ce qu'elles tiendraient qui m'appartienne ?

Car vous êtes de ceux-là

Que nul ne pourrait s'approprier, mais vous êtes le bien commun.

Ouvrier, vous êtes la possession de votre œuvre.

Car c'est vous qui donnez à boire à tous les hommes.

Et comme une servante qui trait une vache, le front appuyé contre son flanc,

Prenant entre vos mains les sources et les fleu-

ves, vous les distribuez aux villes qui par grappes s'y pendent !

Que votre part ne soit point la part commune !

O Pierre, au lieu de la main d'une femme à votre barbe, de ses lèvres sur votre joue,

Reconnaissez l'accolement au principe de votre vie de ces millions de bouches qui têtent !

PIERRE DE CRAON. — Il est bon de nous séparer.

VIOLAINE. — Cela est bon ! Acceptez de moi cette séparation que vous dites.

Qu'elle n'ait point pour vous d'amertume ! Et qu'elle soit comme le premier jour de cet hiver que j'ai lu.

Car on dit que, dans des climats plus heureux, cette saison qui sépare une année de l'autre année

N'a point de violences, mais toutes choses périssables l'une après l'autre succombent à la longue beauté d'un ciel inaltérable.

De même, ami, quand vous resongerez plus tard à cette époque solennelle de division, dont cette heure-ci forme la première, il faut

Que vous ne retrouviez plus la cruelle douleur, mais seulement

Une paix indémêlée, un long silence.

— Est-il vrai, ô Pierre, que nous ne nous con-

naîtrons point davantage ? Cette complaisance
Qui existe entre votre cœur et le mien...

PIERRE DE CRAON. — Violaine, qu'en dites-vous ?

VIOLAINE. — J'entends mon frère qui parle
sans qu'on le voie.

Pause.

PIERRE DE CRAON. — L'eau m'a séduit.

Tout ce qui vit, depuis la plante jusqu'à
l'homme,

Intérieurement par l'eau, et c'est pourquoi, le
cœur altéré

De la connaissance de ce qui vit, dès l'enfance,

J'ai attaché mon cœur et mon esprit sur l'eau
vive et vivifiante ;

L'eau subtile et liquide, circulante, ambiante,
médiatrice, source première et veine commune.

Et j'ai pour la connaître appris à la dominer,
employant le lien et la poncture.

Et ainsi peu à peu, par la correspondance de
cette eau où notre cœur est baigné,

Toutes choses me parurent vaines, auprès de ce
principe jaillissant qui en elles répond à l'invitation
du Feu,

De création et de rafraîchissement.

Et c'est pourquoi, moi qui donne à boire aux
autres hommes, j'ai soif ;

Et ma bouche cherche une autre réponse que celle des lèvres de la fiancée, non point celle d'un époux,

Mais de l'enfant sur le sein avec une passion d'homme, toute fraîche et jaillissante.

— Pierre de Craon, le maître de l'eau, moi.

Et je me suis façonné une oreille qui l'écoute, comme un trouveur de sources,

Au sein de la terre ou dans les poitrines humaines.

VIOLAINE. — Vous usez encore de ce langage ambigu.

PIERRE DE CRAON. — Je dis cette eau

Qui est plus que le sang, et que le lait, et que les larmes,

Et la même chose. Nourricière, désaltérante.

VIOLAINE. — Et c'est pourquoi vous me parliez tout-à-l'heure

De cette coupe qui est pleine. Mais pourquoi le cacher ? Il est vrai que je suis heureuse.

Dans la joie, ô Pierre de Craon, je m'endors, et je me réveille, et je me rendors dans la joie. Que je sois pleine de plus de joie,

Afin d'en apporter à celui que j'aime davantage !

PIERRE DE CRAON. — C'est ainsi, jeune fille, que l'eau du ciel vous a été donnée

Par mesure et par provision, pour un usage et
comme un dépôt,

Afin que sous de profondes ténèbres en faisant
part,

Vous communiquiez

A une âme nouvelle le germe intarissable.

VIOLAINE. — Il est donc vrai, il est donc
très vrai, ô Pierre, que je suis heureuse?

PIERRE DE CRAON. — Est-ce bien là cette
parole que vous désiriez m'entendre vous dire?

Est-ce là pour quoi vous vous êtes vêtue, atten-
dant ce coup que j'ai frappé sur le volet?

Mais mieux que moi vous en eût assurée le ros-
signol que l'on entend la nuit

Chanter comme une flûte forte et nette, et le
frais jour,

Quand, ouvrant la fenêtre, violemment

Sa bouffée vous frappe au visage comme un
parfum de giroflée, et à cette heure même, tout
autour de la ferme, sous le pur ciel nocturne,

L'embesognement de l'Été, le poussement assidu
de la terre.

VIOLAINE. — Il serait donc une autre joie que
la mienne?

PIERRE DE CRAON. — Qui pourrait recevoir
ayant déjà?

VIOLAINE. — Et qui éprouverait la mesure du vase

Autrement qu'en le remplissant ?

Moi, je suis de ce que je contiens contente !

Ce n'est point de l'eau dont je suis pleine, mais un vin secret qui m'enivre !

PIERRE DE CRAON. — Il est des gens, ô Violaine...

VIOLAINE. — Eh bien ?

PIERRE DE CRAON. — ... A qui nulle abondance ne suffit, s'ils ne boivent

A la vive source eux-mêmes, y appliquant la bouche.

VIOLAINE. — Hélas ! parole irréparable !

PIERRE DE CRAON. — Que dites-vous ?

VIOLAINE. — O parole que j'attendais !

Poursuivez ! hâtez-vous ! il le faut !

PIERRE DE CRAON. — Malheureux celui-là qui n'a plus soif.

VIOLAINE. — Mais de quoi aurais-je soif, qui ne me désaltère point ?

PIERRE DE CRAON. — Malheureux celui-là dont le cœur

Se contente aussi vite que sa bouche s'emplit.

Le cœur n'est point semblable à l'estomac

Qui reçoit, qui retient, qui digère et qui assimile.

Mais tu le vois, par mille canaux subtils enlacé.
Mêlé aux poumons qui l'enveloppent, après
que de l'air dont ils sont remplis

Il a, jusqu'aux extrémités de la croix humaine,
Aspiré la vertu, absorbant le feu qui brûle,
Rejeter de nouveau tout le sang vers eux en un
coup.

Ainsi l'amour proprement
Ne souffre point de sommeil ni de repos ;
l'amant

Sur aucune chose donnée en tant qu'elle est à
lui n'asseoit son âme :

Mais sa vie est le don même
De la chose reçue, toute chargée de lui-même
brûlé,

Afin de pouvoir reprendre à la source. Et il est
le battement de son cœur.

Vous comprenez par ainsi
Comment j'ai dit qu'il a toujours soif.

VIOLAINE. — Il me semble, Pierre, que je
vous comprends.

PIERRE DE CRAON. — Et est-ce ainsi que vous
aimerez votre mari ?

VIOLAINE. — Hélas ! je l'aimerai à la façon
d'une femme simple et naïve,

Avec patience et fidélité.

PIERRE DE CRAON. — Bénédiction sur vous, ma sœur !

Mais pourquoi me faites-vous des questions,
Demandant plus que vous ne sauriez savoir ?

VIOLAINE. — Ne dit-on point que les femmes
sont curieuses ?

Achevez donc

De m'expliquer cet amour que vous dites.

PIERRE DE CRAON. — Comment me ferais-je
comprendre, comparant la mort avec la vie ?

L'amour que vous allez connaître est semblable
à l'humiliation de la mort, à la résolution de la
dernière heure,

Et un homme nouveau naît de ce consentement
réciproque, du double et funèbre aveu.

Mais l'autre amour se tient à toutes ces portes
par lesquelles nous recevons la vie,

La bouche qui goûte et qui boit, les narines qui
aspirent, les oreilles et les yeux qui écoutent et
qui considèrent.

Et l'intelligence qui apprend, qui comprend et
qui conçoit ;

Et toutes ensemble s'ouvrent dans ce mouvement
par lequel notre poitrine se soulève.

Et tel est le principe, le mouvement primitif et
profond de l'être que je constitue.

L'acte même par lequel je suis.

Et cette soif comporte pour qu'elle existe la source ; l'Insatiable ne peut

S'appliquer que sur l'Inépuisable.

VIOLAINE. — Apprenez-moi cette soif.

PIERRE DE CRAON. — La soif naît de la soif, qui pourrait recevoir, ayant déjà ?

Et ainsi vous comprendrez ces paroles

Dont le sens d'abord paraît étrange et si choquant :

« Heureux ceux qui ont faim et soif.

Heureux les pauvres. Heureux

Ceux qui pleurent et qui souffrent persécution. »

Car ils sont pareils à l'enfant qu'on sèvre et qui crie

Parce que la nourrice a enduit le bouton de sa mamelle d'absinthe,

Et tels que les veaux dont on entoure le mufle d'épines,

Afin que la mère les chasse de son pis.

Et telle est la première partie de la doctrine.

VIOLAINE. — Quelle est l'autre ?

PIERRE DE CRAON. — Le don, à l'imitation de la générosité de notre Dieu,

Aux autres, afin qu'il n'y ait rien de mort en nous, de soi.

Celui qui donne, pour qu'il puisse donner, il est juste qu'il reçoive ;

Et qui se sacrifie, Violaine, il se consacre.

VIOLAINE. — Maintenant vous m'avez tout dit et je sais tout.

PIERRE DE CRAON. — Adieu, car le jour se lève.

VIOLAINE. — Adieu, nous ne nous reverrons plus en ce monde.

Pause. PIERRE DE CRAON demeure en silence, éprouvant de l'ongle une jointure de la vieille et solide muraille.

PIERRE DE CRAON. — Cette muraille est forte. Cette maison est solide.

J'y reconnais la main des anciens ouvriers. Connaissez-vous l'histoire de ces champs ?

VIOLAINE. — On m'a dit que jadis
Saint Remy de Rheims par un acte régulier
En fit don à Geneviève de Paris.

PIERRE DE CRAON. — C'est ici la rencontre
De la craie de Champagne avec le grand labour
Soissonnais.

Et ainsi les anciens moines

Ayant à leur main le plâtre et la pierre, et les
chênes de la forêt,

Et autour d'eux cette terre profonde et laborieuse,

Construisirent avec puissance leurs granges
comme des églises,

Afin d'assurer au peuple commun la nourri-
ture ;

La maison du pain, et le village se pressait con-
tre, comme, l'hiver,

Les oiseaux autour de la meule.

Car telle est la paix de l'homme, qu'il mange.

Et moi aujourd'hui renonçant à fossoyer la terre
tel que le patriarche jadis, dans un songe, Joseph,

Vit la gerbe maîtresse se lever droite, adorée
par les autres gerbes,

C'est la maison que je voudrais construire, c'est
l'œuvre que j'ai dessein d'exécuter.

A ce moment entre MARA VERCORS, sans
qu'il la voient.

PIERRE DE CRAON. — Adieu, Violaine !

Tous deux se regardent en silence. Le visage
de VIOLAINE exprime la douleur, la prudence,
le trouble, une curiosité solennelle ; celui de
PIERRE la gravité et la compassion. VIO-
LAINE enfin lui tend sa main, qu'il prend, et,
comme elle se penche vers lui, il la baise sur
la joue, lui prenant de l'autre main la tête.

MARA fait un geste de surprise et sort.

PIERRE DE CRAON et VIOLAINE sortent
à leur tour.

Une heure après, LA MÈRE, devant la cheminée, s'efforce de ranimer les braises. ANNE VERCORS, debout, la considère. Elle se relève et ils se regardent.

LA MÈRE. — Pourquoi me regardes-tu ainsi?

ANNE VERCORS, *pense* : — La fin, déjà. C'est comme un livre d'images quand on va tourner la dernière :

« *Après la nuit, la femme ayant ranimé le feu domestique...* » et l'histoire humble et touchante finit.

Je suis, déjà, extérieur. Devant mes yeux, elle existe comme un souvenir.

Tout haut :

O femme ! voici, depuis que nous nous sommes épousés,

Avec l'anneau qui a la forme d'un oui, un mois,
Un mois dont chaque jour est une année.

Et longtemps tu m'es demeurée vaine,

Comme un arbre qui ne produit que de l'ombre.

Et un jour nous nous sommes

Considérés dans le milieu de notre vie,

Elizabeth ! et j'ai vu les premières petites rides
sur ton front et autour de tes yeux.

Et comme au jour de notre mariage,

Nous nous sommes étreints et pris, non plus dans
l'allégresse,

Mais dans la tendresse et la compassion, et dans la pitié de notre foi mutuelle.

Et voici entre nous l'enfant et l'honnêteté

De ce doux narcisse,]Violaine.

Et puis, la seconde, nous naît,

Mara la noire, une autre fille et ce n'était pas un garçon.

Pause.

Allons, maintenant, dis ce que tu as à dire ; car je sais quand c'est

Que tu te mets à parler sans vous regarder, disant quelque chose et rien. Voyons !

LA MÈRE. — Tu sais bien qu'on ne peut rien te dire. Mais tu n'es jamais là, mais il faut que je t'attrape pour te remettre un bouton.

Mais tu ne nous écoutes pas, mais comme un chien de garde, tu guettes,

Attentif au bruit de la porte.

Mais les hommes ne comprennent rien.

ANNE VERCORS. — Voici que ces petites filles ont grandi.

LA MÈRE. — Elles ? non.

ANNE VERCORS. — A qui allons-nous marier ça ?

LA MÈRE. — Les marier, Anne, dis-tu ? Nous avons le temps d'y penser.

ANNE VERCORS. — O fausseté de femme ! Dis !
Quand penses-tu une chose

Que tu ne nous dises d'abord le contraire, malignité ! Je te connais.

LA MÈRE. — Je ne dirai plus rien.

ANNE VERCORS. — Jacques Hury.

LA MÈRE. — Eh bien ?

ANNE VERCORS. — Voilà. Je lui donnerai
Violaine.

Et il sera à la place du garçon que je n'ai point
eu. C'est un homme droit et courageux.

Je le connais depuis qu'il est un petit gars. Et
c'est moi qui lui ai appris cela

Qu'il faut savoir aux hommes qui font leur profession
de la culture,

La nature des plantes, l'assolement, l'engrais,
l'habitude de ce terroir antique.

Et il n'était point de ceux qui contredisent, mais
qui réfléchissent, comme une terre qui accepte toutes
les graines.

Et ce qui est faux, ne prenant point de racines,
cela meurt ;

Et ainsi, pour ce qui est vrai, on ne peut dire
qu'il y croît ; mais cela croît en lui,

Et fructifie, ayant trouvé nourriture, selon l'ordre,
avec le temps.

LA MÈRE. — Que sais-tu s'ils s'aiment?

ANNE VERCORS. — Violaine

Fera ce que je lui aurai dit.

Et pour lui, je sais qu'il l'aime et tu le sais aussi.

Cependant le sot n'ose rien dire. Mais je la lui donnerai s'il veut. Cela sera ainsi.

LA MÈRE. — Oui.

Sans doute que ce serait au mieux ainsi.

ANNE VERCORS. — N'as-tu rien de plus à dire?

LA MÈRE. — Quoi donc?

ANNE VERCORS. — Eh bien! je m'en vais le chercher.

LA MÈRE. — Comment le chercher? Anne!

ANNE VERCORS. — Je veux que ceci soit réglé à l'instant. Je te dirai, tout-à-l'heure, pourquoi.

LA MÈRE. — Qu'as-tu à me dire? — Anne, écoute-moi un peu... — Je crains...

ANNE VERCORS. — Eh bien?

LA MÈRE. — Mara

Couchait dans ma chambre cet hiver, pendant que tu étais malade, et nous causions le soir dans nos lits.

— Bien sûr que c'est un brave garçon. Il a autant de bien que nous et il tient sa ferme comme il faut. Nous pourrions

Leur donner nos terres du bas. — Je voulais te parler de lui aussi.

ANNE VERCORS. — Bon. Eh bien ?

LA MÈRE. — Eh bien rien.

Sans doute que Violaine est l'aînée.

ANNE VERCORS. — Allons, après ?

LA MÈRE. — Après ? Que sais-tu s'il l'aime ? —

Cet homme du pont, Pierre de Craon, qui était là hier avec nous,

Tu as vu de quel air parfois il la regardait, et elle (n'oublie pas d'ordinaire comme elle est secrète et tranquille),

Troublée, changeant de couleur, je la voyais qui levait les yeux sur lui et les baissait aussitôt.

— Et Mara, tu la connais ! Tu sais comme elle est butée !

Si elle a idée, donc,

Qu'elle épouse Jacques, — hé la ! Elle est dure comme le fer !

Moi, je ne sais pas ! Peut-être qu'il vaudrait mieux...

ANNE VERCORS. — Il en sera ce que j'ai dit. Je le veux.

Jacques épousera Violaine.

— Et maintenant j'ai autre chose à te dire. Je pars.

LA MÈRE. — Que dis-tu, Anne ? Tu pars ?

ANNE VERCORS. — Je t'ai parlé de mon frère.

LA MÈRE. — Celui qui est en Amérique ?

ANNE VERCORS. — Pierre de Craon, qui l'a connu là-bas,

M'a dit hier qu'il avait reçu de ses nouvelles.

LA MÈRE. — Eh bien ?

ANNE VERCORS. — Il est mort.

LA MÈRE. — Oh !

ANNE VERCORS. — Nous étions les frères dans la maison, lui le plus jeune.

Il me craignait et ne me m'aimait pas, et moi, il m'ennuyait,

Car il était toujours à bouger et à parler.

Et jamais il ne pouvait s'occuper une journée de suite au même ouvrage ;

On lui donnait son ouvrage et on ne le trouvait pas fait.

La peau fraîche, les grands yeux, et cet air tendre et faux de ceux qui aiment les femmes,

Coureur de foires et de fêtes, toujours par chemin et par voie.

Moi, j'ai mépris de changer de place et de sortir de la terre dont je suis le maître.

Mais pour lui une terre n'était rien de plus que l'argent qu'elle vaut ;

Et quand le père mourut, comme un domestique il demanda son compte,

Et partit. Je ne l'ai plus revu depuis. Je savais qu'il était en Amérique.

Pierre de Craon l'a connu là-bas et c'est lui qui m'a donné de ses nouvelles.

LA MÈRE. — Mais pourquoi donc veux-tu aller toi-même là-bas puisqu'il est mort ?

ANNE VERCORS. — Il s'était marié. Il laisse des enfants. Les voici dans un grand embarras.

LA MÈRE. — Mais toi aussi, Anne, tu as des enfants,

Et une femme, toi aussi.

ANNE VERCORS. — Qu'as-tu à te plaindre de moi ?

Je t'ai nourrie, pendant ces trente ans, de mon travail. Je ne t'ai point traitée durement. Je ne t'ai point trompée avec les servantes.

Et maintenant je suis riche et nous pouvons en paix jouir de ce bien que j'ai acquis.

De quoi, tout ce temps, nous sommes-nous occupés que de nous-mêmes ? Toute tâche est bonne et j'ai fait la mienne. Elle comportait son salaire et je l'ai reçu.

Maintenant il y a autre chose à faire,
Car à quoi servirait le fort et le sage,
Sinon à porter la charge de l'infirmes et du fou ?

LA MÈRE. — Que sais-tu s'ils ont tellement besoin de toi ?

ANNE VERCORS. — Je le saurai quand je serai auprès d'eux.

Et Pierre de Craon m'a parlé de cette femme.

LA MÈRE. — Anne, je te prie de ne point t'en aller !

Tu sais que je suis malade, et, si tu pars, je mourrai et tu ne seras point là.

ANNE VERCORS. — Tu peux mourir sans moi, Élisabeth ; mais peut-être que sans moi ceux de là-bas ne peuvent point vivre.

Ne me conseille pas des choses basses.

Il me faut prendre le train de midi.

LA MÈRE. — Eh quoi ! eh quoi ! aujourd'hui même !

ANNE VERCORS. — Pourquoi attendre ? tout est prêt.

Bientôt je suis de nouveau ici.

Et maintenant je vais chercher Jacques.

Il sort.

Entre MARA VERCORS.

MARA. — Va, et dis-lui qu'elle ne l'épouse pas.

LA MÈRE. — Mara ! comment, tu étais là ?

MARA. — Va-t'en, je te dis, lui dire qu'elle ne l'épouse pas !

LA MÈRE. — Qui, elle ? qui, lui ? que sais-tu si elle l'épouse ?

MARA. — J'étais là. J'ai tout entendu.

LA MÈRE. — Eh bien, ma fille ! c'est ton père qui le veut.

Tu as vu que j'ai fait ce que j'ai pu.

MARA. — Va-t'en lui dire qu'elle ne l'épouse pas, ou je me tuerai !

LA MÈRE. — Mara !

MARA. — Je me pendrai dans le bûcher,
Là où l'on a trouvé le chat pendu.

LA MÈRE. — Mara, méchante !

MARA. — Voilà encore qu'elle veut me le prendre !

Voilà qu'elle veut me le prendre à cette heure !
C'est moi

Qui devais toujours être sa femme, et non pas elle.

Elle sait très bien que c'est moi.

LA MÈRE — Elle est l'aînée.

MARA. — Qu'est-ce que cela fait ?

LA MÈRE. — C'est ton père qui le veut.

MARA. — Cela m'est égal.

LA MÈRE. — Jacques Hury
L'aime.

MARA. — Cela n'est pas vrai ! Je sais bien
que vous ne m'aimez pas !

Vous l'avez toujours préférée ! Oh, quand vous
parlez de votre Violaine, c'est comme du sucre,

C'est comme une cerise qu'on suce, au moment
que l'on va cracher le noyau !

Mais Mara, l'agache ! Elle est dure comme le
fer, elle est aigre comme la cesse !

Avec cela qu'elle est déjà si belle, votre Vio-
laine ! Elle a un gros ventre, elle a les épaules
maigres.

Et vous lui donnez ce qu'il y a de mieux ! toutes
les bonnes terres d'en bas ! une ferme toute
louée !

LA MÈRE. — Tu en auras autant qu'elle.

MARA. — Oui, les grèves d'en haut ! des limons qu'il faut cinq bêtes pour labourer ! les mauvaises terres de Chinchy !

LA MÈRE. — Ça rapporte bien.

MARA. -- Sûrement.

Des chiendents et des queues-de-renard, du sené et des bouillons blancs !

J'aurai de quoi me faire de la tisane.

LA MÈRE. — Mauvaise, tu sais bien que ce n'est pas vrai !

Tu sais bien qu'on ne te fait pas tort de rien !

Mais c'est toi qui as toujours été méchante !
Quand tu étais petite

Tu ne criais pas quand on te battait.

Dis, noirpiaude, vilaine !

Est-ce qu'elle n'est pas l'aînée ? Qu'as-tu à lui reprocher,

Jalouse ? Mais elle fait toujours tout ce que tu veux.

Eh bien ! elle se mariera la première, et tu te marieras, toi aussi, après.

Et du reste, il est trop tard, car le père va s'en aller, oh que je suis triste !

Il est allé parler à Violaine et il va chercher Jacques.

MARA. — C'est vrai ! va tout de suite ! va-t'en tout de suite !

LA MÈRE. — Où cela ?

MARA. — Tu sais bien que c'est moi ! Dis-lui qu'elle ne l'épouse pas, maman !

LA MÈRE. — Assurément je n'en ferai rien.

MARA. — Répète-lui seulement ce que j'ai dit. Dis-lui que je me tuerai. Tu m'as bien entendue ?

Elle la regarde fixement.

LA MÈRE. — Ho !

MARA. -- Crois-tu que je ne le ferai pas ?

LA MÈRE. — Si fait, mon Dieu !

MARA. — Va donc !

LA MÈRE. — O

Tête !

MARA. — Tu n'es là-dedans pour rien.

Dis-lui cela seulement.

LA MÈRE. — Et lui, que sais-tu s'il voudra t'épouser ?

MARA. — Certainement il ne voudra pas.

LA MÈRE. — Eh bien...

MARA. — Hé bien ?

LA MÈRE. — Ne crois pas que je lui conseille de faire ce que tu veux ! au contraire !

Je répéterai seulement ce que tu as dit. Bien sûr
Qu'elle ne sera pas assez sotte que de te céder,
si elle me croit.

MARA. — Peut-être. — Va. — Fais ainsi.

Elle sort.

Au moment où la MÈRE va sortir, ANNE
VERCORS et JACQUES paraissent sur le
seuil de la porte.

ANNE VERCORS, s'arrêtant. — Hé ? Que me
racontes-tu là ?

JACQUES HURY. — Tel que je viens de vous
le dire ! Votre limite est au ras du grisard ? Eh
bien ! ils ont gagné sur vous d'un bon pas !

Un pas, un pas et demi. Un pas et demi bien
compté !

ANNE VERCORS. — Voyez-vous cela !

— Oui, je le savais. En effet, je crois que le
vieux me fait tort.

Tu as été par là ? Mon bois pousse comme il
faut.

— Entre, Jacques. — Voilà que je suis vieux !

Ils entrent.

JACQUES HURY. — Vous êtes trop bon.

Entre VIOLAINE.

Pause. Tous deux la regardent sans rien
dire.

ANNE VERCORS. — Peut-être.

J'ai vu le temps

Où je n'aurais pas laissé manger sur ma terre
d'un trait de charrue. Il ne faut pas être lâche sur
son droit.

Mais maintenant je suis las. Et qui s'en va dé-
fendre

Mon bien, quand je n'y serai plus ?

— Je crois que c'est le vent ! Je n'ai jamais vu
tant de méchanceté

Qu'il y en a dans ce pays, et de volerie !

JACQUES HURY. — Oui, c'est des dévorants,
comme dit cet autre !

Pause.

ANNE VERCORS. — La nourriture verte

Naît de la terre pour les hommes et les ani-
maux.

Et l'animal sans mains

Broute au hasard s'attachant à l'herbe par les
dents.

Mais l'homme bientôt trouva

Un autre moyen de manger que de se nourrir des
bêtes paissantes, les ayant égorgées.

Le fer inventé pour le sacrifice, il le plonge au
sein de la terre même,

Et ménageant une large blessure il lui confie la
semence choisie.

En vérité que vient-on se vanter de cette jointure
merveilleuse

Par laquelle nous adaptons aux fleuves la meule
qui broie notre farine ?

La terre même volante, le ciel avec tous ses
mondes dans le mouvement des quatre saisons,

Forment pour le pain que nous mangeons un
bien autre moulin !

Ainsi le laboureur, jour à jour, du temps des
semailles à celui de la moisson,

Mêlé à l'œuvre du soleil, la prépare et la para-
chève.

Car la terre est toujours mineure, et elle ne sau-
rait se passer de l'homme, qui est établi sur elle
avec pouvoir comme un maître,

Pour son ouverture, et son ensemencement, et
sa réfection.

Et moi, pendant trente ans j'ai possédé ce bien,
En bon père de famille, faisant ma tâche comme
le Soleil, avec affection !

Car l'homme juste n'a point besoin de savoir
Le pourquoi et le comment, mais de faire seule-
ment

La tâche qu'il a devant lui, avec patience,
Et avec gravité, et avec tout le soin possible,
Et j'étais l'œil qui voit tout, afin que je recueille
la moisson entière.

Car si le bûcheron en hiver près du feu,

Si le faucheur en juin restait trop longtemps sous la haie, j'apparaissais derrière comme un lion,

Disant : « Gagne ton pain, et moi, je te payerai ton dû. »

Et j'enfonce le bras dans les meules pour voir si le vivre s'échauffe, de peur, que, n'étant pas sec, il ne tourne en poussière.

Quand je commande, c'est que je sais, et il n'y a pas d'ouvrier qui m'en remontre.

Et voilà toute ma vie que je suis ici, achetant, vendant ;

Et je connais chaque morceau de terre, ce qu'il lui faut,

Ce qui est du côté du bois et ce qui est du côté de la route.

Levé premier, couché dernier ; beaucoup de mal, peu de profit.

Et si tu connaissais la méchanceté des gens, comme moi ! Mais tu ne le sais pas encore.

Cependant j'ai du bien.

Mais qu'est-ce que cela va faire, maintenant que je laisse ces femmes seules

Avec le mauvais monde d'ici ?

JACQUES HURY. — Bon ! vous êtes encore avec nous pour un bout de temps !

ANNE VERCORS. — Violaine !

Rappelle-toi ce que je vais te dire plus tard.

Quand tu auras un mari, ne méprise point l'amour de ton père.

Car tu ne peux rendre au père ce qu'il t'a donné, la vie.

L'amour des époux est comme le consentement de deux étrangers; ne sachant rien d'eux-mêmes, ils ont résolu de se donner l'un à l'autre dans la foi;

Voici l'union sacramentelle, voici la servitude conjugale par qui le sein de la femme se gonfle de lait !

Mais cette connaissance qu'ils perdent dans leur embrassement mutuel,

L'enfant qui naît la reçoit pour héritage, et elle est appelée la *reconnaissance*. Connais, ma fille, ton père !

L'amour du Père

Ne demande point de retour, il ne fait point apport dans un contrat, et l'enfant n'a point besoin qu'il le gagne ou le mérite.

C'est son bien, c'est son patrimoine, sa possession, son recours, sa sécurité, sa force,

Sa raison d'être, son honneur, sa justification contre le monde !

L'âme du Père ne se sépare point de l'âme qu'il a communiquée.

Ce qu'il a donné ne peut lui être rendu. Connais seulement que je suis, ô mon enfant, ton père !

Et je n'ai point eu de fils. Mais chacun dans sa poitrine contient

Un homme et une femme, et qu'es-tu, ô ma fille, que l'épanouissement de ce qu'il y avait en moi de féminin,

Ma gloire secrète, ma beauté intérieure, le jaillissement de la tendresse et de l'innocence, la joie d'au-dessous de mon cœur, cette chose en nous qui donne !

Et maintenant l'heure est venue que nous nous séparions, ô part de mon âme, et que je te donne à un autre.

Il faut nous séparer, Violaine.

VIOLAINE. — Père ! Ne dites point cette chose cruelle !

ANNE VERCORS. — Jacques, tu es l'homme que j'aime. Prends-la ! je te donne ma fille Violaine ! Ote-lui mon nom.

Aime-la, car elle est nette comme l'or.

Elle est simple et obéissante, elle est sensible et secrète.

Ne lui fais point de peine, et traite-la avec amitié. —

Et pour la dot que je lui donnerai, je t'ai déjà parlé de cela, et c'est arrangé, si tu le veux.

JACQUES HURY. — Maître Vercors, ainsi, si je comprends bien, Violaine !

C'est moi que vous voulez pour être son mari ?

ANNE VERCORS. — C'est toi, Jacques.

Eh ! quel air prends-tu donc d'un homme qui hésite et qui craint ?

JACQUES HURY. — Tout ce qui est trop m'effraie.

Le bonheur est trop pour moi.

ANNE VERCORS. — Dis-tu que le bonheur est de trop pour toi ?

JACQUES HURY. — Vous savez que je n'ai jamais été heureux, et cela est juste, car toutes les plantes ne sont pas les mêmes.

Car il en est à qui une mesure de pluie est nécessaire,

Et d'autres, fortes et coriaces, qui poussent sans eau dans le sol dur.

A douze ans j'ai perdu ma mère,

Mon père étant mort depuis longtemps, et je suis resté seul.

Et je n'ai point eu d'amis ; je ne peux point dire que j'en ai eu.

Et plus tard j'ai épousé une femme que j'aimais, et qui ne m'aimait point.

LA MÈRE. — Vous l'avez épousée, sachant qu'elle ne vous aimait point ?

JACQUES HURY. — Oui. Cela me paraissait bien ainsi. Je l'aimais et jamais elle ne m'a aimé, mais elle ne pouvait me souffrir.

Et au bout d'un an, elle est morte, me laissant un enfant, et l'enfant aussi est mort.

Et maintenant, Violaine !

Vous entendez ce que votre père a dit ?

VIOLAINE. — J'ai entendu.

JACQUES HURY. — Violaine, autre chose est la passion de l'enfant, autre l'amour

Que l'homme conçoit dans le temps juste et dans la pleine force de son âge.

De l'une l'on peut souffrir et guérir, mais pour l'autre, s'il ne reçoit pas contentement,

La source même est atteinte, le cœur est dérangé de sa place, et rien ne peut réparer l'injure.

Ce n'est point un jeu où l'on entre et d'où l'on sort.

J'ai pensé parfois que je pouvais être aimé. Violaine, vous !

Par ma foi, je crois que vous pouvez m'aimer. Vous avez entendu ce que votre père a dit.

Si cela est, que va-t-il m'arriver ? Ce bonheur, Comment est-ce que je vais m'arranger avec ?

VIOLAINE. — Songez-y pendant qu'il en est temps encore.

JACQUES HURY. — Alors je vous prends et je ne vous lâche plus. (*Il lui prend le bras à deux mains.*)

Pardieu, Violaine, je vous tiens ! votre main, et le bras avec !

Parents, allez-vous-en ! votre fille n'est plus à vous. Ceci est à moi, ceci est à moi seul !

ANNE VERCORS. — Et il était, le défiant, comme à la foire celui qui fait semblant de ne pas vouloir d'une chose,

Quand il la désire trop.

Eh bien, ils sont mariés, c'est fait ! Que dis-tu, la mère ?

LA MÈRE. — Je suis bien contente !

Elle pleure.

ANNE VERCORS. — Il nous enlève notre fille,

Comme l'ardent chien de berger qui emmène une brebis, lui ayant saisi l'oreille entre les dents.

— Elle pleure, la femme ! —

Va ! voilà qu'on nous prend nos enfants et que nous resterons seuls,

La vieille femme qui se nourrit d'un peu de lait et d'un petit morceau de gâteau,

Et le vieux aux oreilles pleines de poils blancs
comme un cœur d'artichaut.

— Que l'on prépare la robe de noces !

— Enfants, je ne serai pas là pour votre mariage.

VIOLAINE. — Quoi, père !

LA MÈRE. — Anne !

ANNE VERCORS. — Je pars. Maintenant.

VIOLAINE. — O Père, avant que nous soyons mariés ?

ANNE VERCORS. — Il le faut, il le faut ! La Mère t'expliquera tout.

Entre MARA.

LA MÈRE. — Combien de temps vas-tu rester là-bas ?

ANNE VERCORS. — Je ne sais. Peu de temps peut-être.

Bientôt je suis de retour.

Silence.

VOIX D'ENFANT, *au loin*. — *Compère lorient !*

Qui mange les cesses et qui laisse le noyau !

ANNE VERCORS. — Le lorient siffle dans le milieu de l'arbre rose et doré !

Et, comme le vieux qui ne peut plus sortir de la maison,

Prêtant l'oreille, je distingue tous les bruits de la campagne ;

La voix de chaque oiseau, près de nous le moineau, la fauvette au clos, l'alouette bien loin, bien haut !

Et là-bas au bois le rossignol, il chante tout le long du jour ce mois-ci,

Et le maréchal qui tape sur son fer, l'enfant qui pleure, les cris des gens qui travaillent (ce doit être Narcisse qui herse) ;

Et le battement de l'horloge dans le salon toujours fermé.

Et même on entend le sifflet de l'usine ; c'est signe qu'il fera beau pour longtemps.

Il faut partir. Je quitte l'antique village.

Car déjà du temps où les saints Sixte et Sinice Versaient l'eau sur leur tignasse couleur d'avoine,

Ils vivaient dans la paille et le grain.

Jacques, je te laisse mon bien, défends ces femmes.

JACQUES HURY. — Comment, est-ce que vous partez ?

ANNE VERCORS. — Je crois qu'il n'a rien entendu.

JACQUES HURY. — Comme cela, tout de suite ?

ANNE VERCORS. — Il est l'heure.

LA MÈRE. — Tu ne vas pas partir avant d'avoir mangé ?

Pendant ce temps, la servante a dressé la table pour le repas.

ANNE VERCORS, à la servante. — Holà, mon bâton, mon chapeau !

Apporte mes souliers ! apporte mon manteau !

Je n'ai pas le temps de prendre ce repas avec vous.

LA MÈRE. — Anne, combien de temps vas-tu rester là bas ? Six mois ? Plus que six mois ?

ANNE VERCORS. — Six mois, oui, c'est cela. Mets-moi mes souliers.

LA MÈRE s'agenouille et lui met ses souliers.

Pour la première fois, je te quitte, ô maison !

Combernon, haute demeure !

Veille bien à tout ! Jacques sera ici à ma place. —

Voilà la cheminée où il y a toujours du feu, voilà la table où je fais mes comptes.

Comme tout cela me paraît touchant ! étrange et familier, bien près et bien loin de moi !

Il se lève.

LA MÈRE. — Ne t'en va pas avant d'avoir mangé avec nous.

ANNE VERCORS. — Eh bien ! je vous partagerai le pain une fois encore.

Il prend le pain et en distribue les morceaux à toutes les personnes présentes. Toutes mangent ensemble.

Et maintenant, adieu !

LA MÈRE, *pleurant*. — Tu ne me reverras plus !

ANNE VERCORS. — Adieu, Elisabeth !

Il l'embrasse.

Il regarde MARA longuement et gravement, puis il lui tend la main.

Adieu, Mara ! Sois bonne.

MARA, *lui baisant la main*. — Adieu, père !

Silence. ANNE VERCORS est debout, regardant devant lui, comme s'il ne voyait pas VIOLAINE qui se tient, pleine de trouble, à son côté. A la fin, il se tourne un peu vers elle, et elle lui passe les bras autour du cou, la figure contre sa poitrine, sanglotant.

ANNE VERCORS, comme s'il ne s'en apercevait pas, à la MÈRE.

Dis aux gens qu'ils entrent.

Les gens de la ferme et de la maison qui se tenaient à la porte entrent dans la salle. ANNE VERCORS leur parle, ayant toujours VIOLAINE à son cou.

Je m'en vais pour un peu de temps.

J'ai toujours été juste pour vous. Si quelqu'un dit que non, il ne dit pas vrai.

Je ne suis pas comme d'autres maîtres. Mais je dis que c'est bien quand il faut, et je réprimande quand il faut.

Maintenant que je m'en vais, faites comme si j'étais là ;

Car je reviendrai. Je reviendrai au moment que vous ne m'attendez pas.

Il leur donne à tous la main.

Dites à Pierre qu'il mette le cheval à la voiture.
Il me mènera jusqu'à la Croix-Blanche.

Silence.

Se penchant vers VIOLAINE, qui continue à pleurer :

Qu'est-ce qu'il y a, petit enfant ?
Tu as échangé un mari pour ton père.

VIOLAINE. — Hélas ! Père ! Hélas !

Il lui défait doucement les mains.

LA MÈRE. — Dis quand tu reviendras !

ANNE VERCORS. — Je ne puis pas le dire.
Peut-être que ce sera le matin, peut-être à Midi quand on mange,

Et peut-être que, la nuit, vous réveillant, vous entendrez mon pas sur la route.

Adieu !

Il sort.

ACTE II

Le milieu du jardin.

MARA. — Qu'a-t-elle dit ?

LA MÈRE. — J'amenais cela tout en allant.

Et d'abord elle m'écoutait les yeux baissés,

Et je lui parlai de toi,

Et elle devint sérieuse, et elle me regardait en face, imitant avec ses lèvres la forme de ses paroles.

Et avant que je n'eusse rien dit encore,

Elle devint pâle comme la boue, et je vis qu'elle avait compris.

MARA. — Eh bien ! que dit-elle ?

LA MÈRE. — Oh !

Elle ferma les yeux comme quelqu'un qui a reçu un coup dans le ventre !

Et moi, je me mis à pleurer et je disais : « Non ! non !

Violaine, mon enfant !

Ne fais pas attention ! Ecoute, je ne te demande rien ! »

Et à la fin elle rouvrit les yeux et elle regardait avec une expression de douleur et de reproche,

La bouche ouverte, avec un fil de salive entre les lèvres, comme un petit enfant qui fait attention !

Et puis elle se détourna et elle se mit à gémir.

Je désirais encore lui parler, mais avec la main elle me fit signe qu'elle voulait être seule,

Et depuis, elle ne m'a plus dit un mot.

MARA. — Chut !

LA MÈRE. — Qu'y a-t-il ?

— J'ai regret de ce que j'ai fait !

MARA. — Bien ! — La vois-tu au fond du clos ? Elle marche derrière les arbres. On ne la voit plus.

Silence.

LA MÈRE. — Je crois que Jacques Hury doit venir, ce matin ?

MARA. — Oui. Eloignons-nous.

Elles sortent.

JACQUES HURY. — Je ne la vois pas. Cependant elle m'avait dit

Qu'elle voulait me voir ce matin
Ici.

Entre

MARA. — Jacques, vous cherchez quelqu'un ?

JACQUES HURY. — Je cherche Violaine.

MARA. — Violaine ? depuis hier c'est je ne sais
quoi qui arrive !

On ne peut plus mettre la main sur elle ! Vous
savez qu'elle va se marier ? Vous avez entendu ce
que le père a dit au moment qu'il allait partir ?

JACQUES HURY. — J'ai entendu qu'il lui par-
lait d'un mari.

MARA. — Juste. Et est-ce que vous savez qui
c'est ?

JACQUES HURY. — Je crois que je le sais.

MARA. — Vous aussi ! Dites-moi, comment
vous en êtes-vous aperçu ! Vous le savez !

Il est tellement plus âgé qu'elle ! C'est vrai que
c'est un homme riche et il a de la connaissance
aussi.

JACQUES HURY. — Tellement plus âgé
qu'elle ?

MARA. — Vingt ans au moins. Il a fait tant de
voyages !

Il nous a raconté tout cela l'autre soir.

J'aurais voulu que vous la voyiez, la Sucrée !
Rouge, rouge comme le feu !

Et si on avait le malheur de l'interrompre,
quels regards !

C'est égal ! ça n'a pas duré longtemps ! une
semaine qu'il est resté.

Enfin ! sans doute qu'elle a parlé au père ? et
pourquoi est-ce qu'elle pleurait si fort ? et pour-
quoi est-ce que le père s'en va ?

— Vous voulez savoir comment je m'en suis
aperçue ? Hier même qu'il ne faisait pas encore
jour ! Après tout, on peut bien le dire maintenant.

JACQUES HURY. — Parlez.

MARA. — C'est inutile de le répéter.

JACQUES HURY. — Parlez.

Pause. — MARA le regarde.

MARA. — Il était de très bonne heure. Je dors
mal depuis longtemps. Il me semblait que j'enten-
dais du bruit dans la maison comme de gens qui
marchent furtivement.

Donc je descends. C'était le tout petit jour.
J'entre sans faire de bruit.

J'entre dans la cuisine, et qu'est-ce que je vois ?
Non ! je ne devrais pas vous le dire.

Violaine, la sucrée ! De mes yeux ! de mes yeux,
je vous dis, je l'ai vue !

JACQUES HURY. — Eh bien ?

MARA. — Ma Violaine avec ce Pierre de Craon...

JACQUES HURY. — Eh bien ?

MARA. —... qui l'embrassait, et qu'elle se laissait fort bien faire, comme si ça ne lui faisait pas de la peine, fraîche comme une rose !

Ici, près de la bouche ! Ah ! l'amitié n'a pas été longue à venir entre eux deux !

JACQUES HURY. — Ce n'est pas vrai !

MARA. — Ce n'est pas vrai ? Je vous dis que je l'ai vu !

Mais qu'est-ce que vous avez ? On dirait que vous avez quelque chose.

JACQUES HURY. — Non !

MARA. — Mauvais cœur ! Le bonheur des autres, cela vous fait de la peine ?

JACQUES HURY. — Vous savez. Vous vous moquez de moi.

MARA. — Me moquer, Jacques. Si d'autres se moquent de vous, ce n'est pas moi. Je vous aime bien.

Pourquoi pensez-vous toujours à cette femme ? Il y en a d'autres.

Eh bien ! nous allons avoir la noce.

Elle sort. — Pause.

JACQUES HURY. — Naturellement ce n'est pas vrai. Pourquoi me dit-elle cela ? Je n'ai rien entendu.

Je vais demander à Violaine ce qu'il en est.

Il y a une allée parallèle à celle où il se trouve et séparée d'elle par des arbres et par des espaliers. VIOLAINE paraît à l'extrémité de cette allée et la descend à pas lents.

La voici, et j'ai tout oublié ! Elle est nette comme l'or. J'ai bien vu qu'elle m'aimait.

C'est elle ! Je suis honteux de moi-même, je ris et j'ai envie de pleurer. Elle va être là ; comment faire !

Ah ! je suis tellement content de la voir que je voudrais être tout seul pendant un jour ou deux

A penser à cela à mon aise. Et, pleine d'inquiétude, elle viendrait me trouver.

Et elle me parlerait, cherchant une par une

Toutes les raisons que j'aurais de ne pas l'aimer et à chacune, plein de bonheur, je comprendrais que celle-là encore n'est pas bonne,

Et je la laisserais parler jusqu'à la fin.

Arrivée en face de lui, VIOLAINE s'arrête et tourne le visage de son côté. Ils se regardent à travers les branches.

JACQUES HURY. — Je vois ma fiancée à travers les feuilles et les fleurs

Qui me la montrent à demi et la cachent. Cette heure est bonne et je n'en connaîtrai point de meilleure !

Quelle est celle-ci qui se tient debout en face de moi, plus douce que le souffle du vent, telle que la lune à travers les jeunes feuillages ?

Sa taille est comme de celle qui a achevé de grandir, toute droite dans sa noblesse ingénue,

Non point la rigidité de l'arbre, mais une souple roideur de fibres, la tige de la fleur neuve, de ce lys qui est le premier-né !

Elle est mienne ! et sa vue est comme ce trait

De l'haleine avec lequel on se réveille.

La voici comme l'abeille nouvelle qui déploie ses ailes encore fraîches, comme une grande biche, comme une fleur qui ne sait pas elle-même qu'elle est belle !

Son visage est comme recueilli

Dans la joie qu'elle goûte, et je vois ses cheveux qui sont comme l'or et l'argent !

Fauves avec des reflets d'argent comme la menthe, comme le dessous de la feuille !

O personne intacte ! ô jeunesse de ma fiancée à travers les branches en fleur, salut !

VIOLAINE continue son chemin et remonte par l'allée où se trouve JACQUES HURY. Elle s'arrête à quelque distance de lui.

JACQUES HURY, *tout haut*. — Ce n'est plus comme quand je vous rencontrais auparavant.

Je ne vous laisserai point passer. Maintenant je me tiens à l'encontre.

Il rit (pensant) :

Que cela est bête de rire ! Je vous vois, couleur de la rose !

Et cela me paraît si innocent et si doux que je ne puis m'empêcher de rire.

VIOLAINE, *gardant la tête baissée*. — Jacques Hury ! Ce désir de mon père

A été que je vous épouse. Car est-ce qu'une femme vit seule ? Il est parti.

Mais, le père n'étant plus là, il faut qu'elle choisisse

Quelqu'un pour se confier à lui ; quelqu'un pour se confier en lui.

JACQUES HURY. — Votre père est parti et qui sait quand il reviendra ?

Il faudra que vous vous habituiez à moi. Je ne suis point comme le père qui existait avant vous, mais nous sommes nés

Avec l'intervalle juste entre nos deux âmes, moi le plus ancien,

Pour que désormais nous puissions vivre ensemble l'un pour l'autre. Voici l'ami complet,

Voici l'époux dont l'amour est plus que celui du père ou de la mère.

VIOLAINE, *très bas* :

Elle garde toujours la tête baissée.

Heureuse

Celle qui ayant reconduit un ami, s'apercevant qu'elle est toujours sur le seuil,

Sourit et ferme doucement la porte,

Tandis qu'il y a encore avant qu'ils ne soient mariés

Deux jours, trois jours.

Pause.

JACQUES HURY. — Pourquoi parlez-vous en dessous ? que regardez-vous à terre ?

Violaine, c'est le moment que nous nous regardions en face ; plus tard pour nous voir

Nous aurons à tourner la tête de côté.

Lève la tête, mon doux lilas, et regarde-moi, afin que je voie tes yeux !

Tournez vers moi votre clair visage !

VIOLAINE. — Plût au ciel que je fusse déjà morte !

JACQUES HURY. — Violaine, qu'est-ce que vous dites !

VIOLAINE. — Hier encore,

Peut-être que vous en auriez eu de la peine.

JACQUES HURY. — Hier ?

VIOLAINE. — Pardonnez-moi
Pour le mal que je vais vous faire.

Pause.

JACQUES HURY. — Violaine !

Pause. — (Il pense :)

Ce n'est pas la peine ; il vaudrait mieux partir
sur-le-champ, n'être plus là,

Ne plus la voir, ne rien attendre, ne rien enten-
dre.

(Tout haut :)

Je comprends que vous ne voulez plus m'épouser.

VIOLAINE. — C'est cela, — non, je ne vous
épouserai pas.

Pause.

JACQUES HURY, *répétant lentement ce qu'elle
a dit.* — *C'est cela, non, je ne vous épouserai pas.*

Pause.

Même en rêve, ce seraient des paroles trop
tristes !

La présence de celle que nous aimons, enfin
gagnée. Elle est là, après tant de souffrances ! La
voix de celle que nous aimons ; elle parle ;

Elle nous parle, et peu à peu nous distinguons
le sens des paroles :

« Ami, tant d'amour a touché mon cœur ! me
voici. Voyez que je suis infiniment plus belle,

Plus douce que vous ne le pensiez. Approchez-vous, recevez votre récompense ;

Plus près encore. — Sachez que je ne vous épouserai pas.

Peut-être pensiez-vous que je vous aimais ? Mais non.

— Je vous le répète : nullement.

Ne croyez pas que je sois sans amour ! Il est doux d'en aimer un autre que vous. »

Comme une petite fille qui tire le roi enfantin de la ronde,

C'est ainsi que vous m'avez été chercher par la main

Et me menant devant vous tous, vous avez dit :

« Parents, ami, vous tous, voyez ! Voici celui que j'ai choisi ;

Voici celui que j'ai choisi pour ne point l'aimer et pour ne point être mon époux ! »

VIOLAINE gémit sourdement.

Ainsi tout cela était faux ! Il faut le croire ! Ainsi, ainsi tout cela était faux !

Levez donc le visage maintenant ! Parlez, n'ayez point honte ! levez le visage et dites que vous ne m'avez jamais aimé.

Pierre de Craon en a eu ce baiser pour gage.

Silence. VIOLAINE garde la tête baissée et ne répond rien.

Mûr, solide, avisé, capable, réfléchi, ne cherche pas à

Avoir une chose qu'il trouve bonne ?

Et si je suis plus riche et plus sage que lui, est-ce ma faute ?

J'ai été honnête avec lui et je n'ai point usé de tromperie ni de violence, et je n'ai pas voulu lui faire tort. Je lui ai offert de l'argent, et il est tombé d'accord avec moi.

Car je lui causais un dommage et il avait droit à une compensation. C'est à lui que j'ai offert de l'argent et non point

A vous, et je n'ai point agi malhonnêtement.

Ne dites point que je vous aie achetée ! Mais puisqu'il vous quittait, ne lui fallait-il point de l'argent ?

— Voilà ce que j'ai à dire.

MARTHE. — Thomas Pollock, faites attention à votre argent qui vous donne un droit au-dessus de tous.

Veillez dessus et ne vous occupez pas de choses frivoles.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Croyez-vous que j'aime l'argent ?

Moi ! Non. Cela n'est pas.

J'ai été ruiné plusieurs fois dans ma vie et presque toujours

Comme par ma propre volonté. C'est un plaisir comme de vivre

Que de s'occuper à quelque affaire et de la suivre jusqu'au bout.

MARTHE. — Supposez que la maison que vous avez ici brûlât ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Brûlât ? Comment ? pourquoi brûlerait-elle ? Est-ce que vous savez quelque chose ?

MARTHE. — Elle est entièrement en bois.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Oui. Et pas même un *safe*.

Je me suis conduit comme un sot !

MARTHE. — Supposez cela.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Eh bien ! je serais entièrement ruiné.

MARTHE. — Retournez donc chez vous sans perdre de temps, c'est un bon conseil que je vous donne.

Ou bientôt vous allez voir de la lumière de ce côté.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — C'est un coup de Licky !

MARTHE. — Allez et ne perdez pas de temps.

C'est encore l'amour, et mon cœur est assez grand pour que vous vous y puissiez cacher.

VIOLAINE, *à demi voix*. — Patience, un petit peu de temps encore.

Profond silence. Voix d'enfant au loin.

Compère Lorient!

Qui mange les cesses et qui laisse le noyau!

VIOLAINE (*elle pense, ses lèvres s'agitant sans proférer aucun bruit*). — Au bois, il y a trois fontaines.

— En juin chante le coucou; l'enfant se met en route pour le trouver;

Il n'y a personne; il y a un charme sur la route; il s'arrête, le cœur gonflé de douleur.

Comme tout est tranquille! Comme il fait beau temps!

J'entends toujours là-bas l'oiseau...

Elle lève le doigt, comme pour faire signe d'écouter.

JACQUES HURY, *tout haut*. — Quel oiseau?

VIOLAINE, *tout haut*. — La tourterelle.

(Elle pense:)

On l'entend au temps de la moisson, à quatre heures, quand tout le monde est à goûter;

Les filles qui sont placées loin de chez elles pleurent;

La laveuse qui lave son linge toute seule à l'entrée du bois

S'arrête quand elle l'entend, le battoir en l'air, et se retourne pour voir qui est-ce qui est là.

Heureux ceux qui vivent ensemble, tandis qu'ils regardent bien tranquillement deux pigeons au-dessus d'eux.

Et l'un couvre l'autre de son aile tandis qu'elle lui béquette le tour des paupières, pareilles aux pellicules d'un grain de blé.

Silence.

JACQUES HURY. — Que dites-vous ?

VIOLAINE. — Non, je ne vous épouserai pas.

JACQUES HURY. — Violaine !

Elle secoue faiblement la tête.

JACQUES HURY (*sourdement, baissant la tête*).
— Ayez pitié de moi, car je vous aime.

VIOLAINE, *à voix basse*. — Non, je ne vous épouserai pas.

JACQUES HURY. — Ne dites plus un mot. Ne me poussez point à bout.

Ne pouvez-vous me parler ouvertement ? Mais cela est assez clair.

Hein ! cela est vrai ? Vous étiez là, ce matin, au moment où cette homme, Pierre de Craon, est parti.

Ne dites pas non, on vous a vus
Au moment qu'il vous embrassait.

VIOLAINE. — Qui m'a vue ?

JACQUES HURY. — On vous a vus. Mara, votre sœur, vous a vus.

VIOLAINE. — Cela est vrai.

Pause.

JACQUES HURY. — C'est bien. Finissons-en tout de suite. Allons trouver votre mère.

Ils sortent.

—

La pièce du premier acte.

LA MÈRE. — Le temps est toujours au beau ; j'entends les cloches d'Arcy.

On ne cesse pas d'entendre la tourterelle.

Pause. — Elle soupire.

MARA, *entrant vivement*. — Ils viennent ici. Je pense que le mariage est rompu, m'entends-tu ? Tais-toi !

Tais-toi, et ne va pas rien dire !

LA MÈRE. — Comment ?

O méchante ! vilaine ! Tu as obtenu ce que tu voulais !

MARA. — Laisse faire. Ce n'est qu'un moment. D'aucune façon

Ça ne se serait fait. Puisque c'est moi

Qu'il doit épouser, et non pas elle. Cela sera mieux pour elle aussi. Il faut que cela soit ainsi !
— Entends-tu ?

Tais-toi !

Entrent JACQUES HURY et VIOLAINE.

Pause.

LA MÈRE, *faiblement*. — Qu'est-ce qu'il y a, Jacques ? Qu'est-ce qu'il y a, Violaine ?

JACQUES HURY. — Mère, nous avons causé tout-à-l'heure, Violaine et moi,

Et nous avons trouvé qu'il était mieux que le mariage ne se fasse pas.

LA MÈRE. — Comment, qu'il ne se fasse pas ? Est-ce que tu ne veux plus l'épouser ?

JACQUES HURY. — Elle dit qu'elle ne m'aime point.

LA MÈRE. — Quoi ! est-ce que tu lui as dit cela, Violaine ?

VIOLAINE. — Dites tout, Jacques.

JACQUES HURY. — J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Le reste ne me regarde pas.

Vous m'avez entendu, madame Vercors ? Eh bien ! c'est fini. Je m'en vais.

VIOLAINE. — Mère ! comment est-ce qu'il pourrait m'épouser,

Alors que Mara nous a vus tous les deux, Pierre

de Craon et moi, à la fenêtre de cette pièce, hier.
Car j'étais descendue pour lui dire adieu.

JACQUES HURY. — Parlez, Violaine! l'occasion est bonne pour faire le mariage. Profitez-en.

Car autant vaut mieux qu'il se fasse le plutôt possible.

Il rit.

LA MÈRE. — Pourquoi riez-vous, méchant homme !

Cela n'est pas vrai! Cela n'est pas vrai! — Va, Violaine,

Après tout, il vaut mieux que tu ne l'épouses pas. — Cela n'est pas vrai!

JACQUES HURY. — Ne me poussez point à bout. Ne me faites point faire des sottises. Et vous, Violaine, trouvez-vous que vous ne m'avez pas fait assez de mal encore?

VIOLAINE. — Je vous demande pardon.

JACQUES HURY. — Je ne puis vous pardonner.

LA MÈRE. — Et c'est elle, c'est elle-même qui a dit qu'elle ne voulait plus vous épouser?

JACQUES HURY. — Elle-même. (*A Violaine.*) Est-ce vrai? — Ce sont les seules paroles que j'aie pu tirer d'elle. — Regardez si elle dit un mot !

Voilà comme elle est depuis ce matin. Elle penche la tête vers la terre.

LA MÈRE. — Oh !

JACQUES HURY. — Vous la voyez ?

LA MÈRE. — Maintenant, je comprends ! Violaine, mon enfant ! Tu n'as pas compris ce que je voulais dire !

JACQUES HURY. — Hé ?

LA MÈRE. — Violaine, pauvre enfant ! Mais je ne laisserai pas faire cela !

MARA s'approche d'elle comme pour lui parler et lui mord l'oreille. Elle pousse un cri.

JACQUES HURY. — Qu'y a-t-il ?

MARA. — Mère, qu'avez-vous ?

LA MÈRE reste immobile, clignant convulsivement des yeux, comme égarée.

JACQUES HURY. — Qu'avez-vous dit ? « *Je ne laisserai pas faire cela ?* »

MARA. — Mère ! — Je pense qu'elle n'est pas bien. Elle n'est pas bien depuis que le Père est parti...

Mère, venez !

Elle sort, emmenant sa mère. — VIOLAINE et JACQUES restent seuls ensemble. — Pause.

MARA, *rentrant*. — Jacques, maintenant il vaut mieux que vous partiez. Je suis fâchée de cela...

Je suis fâchée de vous avoir dit cela ce matin.

JACQUES HURY. — Mara, vous m'avez rendu service.

(*Il regarde Violaine de côté.*) Votre père avait voulu

Que je le remplace près de vous. Je serai toujours là pour vous aider.

MARA. — Bien, bien ! venez ! — Croyez que je suis triste de tout cela.

Il se dirige lentement vers la porte, puis, au moment de sortir, il se retourne encore vers VIOLAINE. MARA le pousse doucement dehors.

VIOLAINE, *criant*. — Maintenant, c'est fini, ô, ô Dieu ! ô Dieu !

MARA. — C'est très absurde. Pourquoi lui avoir laissé croire

Cela ? Sans doute que ce n'est pas vrai. Que va-t-il penser de nous ?

VIOLAINE. — O Dieu ! ô Dieu ! ô Dieu !

MARA. — Ce n'est pas moi qui t'ai dit de le faire.

Et puisqu'il savait comment Pierre de Craon et toi, hier matin,

Vous étiez là à vous embrasser, je ne puis pas dire que ce ne soit pas vrai.

VIOLAINE. — Petite sœur, ne parle pas de Craon. La chose qu'il y a entre nous,

Tu ne peux la connaître. Je ne le reverrai plus.

MARA. — Alors tu ne veux plus l'épouser ?

VIOLAINE. — Mara, est-ce la peine d'être si méchante avec moi ?

MARA. — Eh bien ! tu sais tout cela mieux que moi ! Comme tu dis, tu as plus d'âge que moi !

— Alors qui est-ce qui pourrait se marier avec toi ?

Un autre ? Je pense que tu ne penses plus te marier.

Tout le monde déjà

Savait que tu devais l'épouser.

VIOLAINE. — Non, Mara, je ne me marierai pas.

MARA. — Eh bien !

Elle regarde sa sœur en réfléchissant.

Eh bien, j'ai préparé ça à tout hasard ; sans doute que tu ne refuseras pas de signer. Ca serait trop méchant de ta part. Tu es majeure.

Elle tire un papier de son corsag.

Qu'en as-tu besoin puisque tu ne te maries pas?
Donne-nous ta part de l'héritage afin qu'il ne
soit pas d'un côté et de l'autre. Tu ne peux pas
conduire ça toute seule.

Ainsi la ferme restera comme elle est pour nos
enfants.

Tu n'as qu'à dire que tu as reçu déjà ta part.
J'ai compté ce que ça ferait.

Elle met le papier sur la table. VIOLAINE
prend une plume et signe. MARA va chercher
une poignée de cendre dans le foyer et en
saupoudre la signature. Elle relit soigneuse-
ment, puis éclate de rire.

Vraiment, ma pauvre fille, tu es trop simple et
lâche, ça dégoûte et ça met en colère,

Comme les gens malades ! Elle me donne tout
ce qu'elle a,

La reine ! comme si c'était un sou que je lui
demande.

Tiens, Cendrillon, prends cela pour toi, sotte !

Elle lui jette la cendre dans les yeux.

VIOLAINE. — Mara, tu m'as fait mal, tu m'as
jeté la cendre dans les yeux.

MARA, *riant*. — Ah ah ! Comme te voilà arran-
gée ! Je voudrais qu'il te voie comme cela. La cendre

Fait voir par où tu as pleuré.

VIOLAINE. — Je ne vois plus clair !

MARA. — Mais tu verras toujours assez pour
trouver la porte, barbouillée !

VIOLAINE. — Quoi ! est-ce que tu me chasses de la maison ?

MARA. — Est-ce que tu auras le cœur de rester ici, fille perdue ? Va-t'en retrouver ton ami !

VIOLAINE. — Je n'ai point d'amis.

MARA. — Non ? Alors comment lui as-tu laissé croire cela ?

Il fallait être bien méchante ! il fallait que tu ne l'aimes guère. Car, je n'ai jamais vu quelqu'un si assoté

Qu'il l'était de toi ! — Mais, après tout, tu sais tout cela mieux que personne.

VIOLAINE. — Mara, ma cruelle jeune sœur !

MARA. — Je sais que Jacques t'aime.

VIOLAINE gémit.

Eh bien ! après ce qui s'est passé, tu vois bien que tu ne peux rester ici ?

Tu ne penses pas être tout le temps-là à table avec nous.

VIOLAINE. — Mais regarde, ô Dieu ! où faut-il que j'aille ? où veut-elle que j'aille vivre ?

MARA. — Ce n'est pas moi qui t'ai demandé rien.

Pause.

MARA, *violemment*. — Va-t'en d'ici !

Ecoute ! ne reste pas plus longtemps avec nous, parce que je te hais !

Pourquoi est-ce que tu es née à ma place ? mais je saurai prendre la mienne.

Est-ce que tu l'aimes ? Tu ne l'aimes pas !

Tu ne l'aimes pas comme je l'aime ! tu ne l'aimes pas comme il faut qu'une femme aime son mari, Idiotelement, intraitablement !

Et ainsi tu as raison de me le laisser ; cela est honnête de ta part.

Mais tu ne tiens pas à rien de ce qui est à toi ! mais que quelqu'un te le demande,

Tu le lui donnes avant qu'il ait fini de parler,

Mais moi, je sais ce qui est à moi et j'y tiens des griffes et des dents et gare à qui y touche !

Ce n'est pas moi qui te chasse ! C'est la maison que tu méprises ! C'est ton patrimoine que tu rejettes !

Va-t'en d'ici !

VIOLAINE. — Où irai-je ?

MARA. — Dieu prendra soin de toi, folle, déshonorée !

Tu as mis la honte sur notre nom. C'est ton bien. Garde-le, emporte-le avec toi !

VIOLAINE. — Tu as raison, Mara, il faut que je m'en aille, adieu !

Je m'en vais, cruellement chassée de la maison !

Elle sort. On la voit qui s'éloigne par le fond du jardin.

MARA, *appelant*. — Violaine!

Violaine, reviens!

Pause.

Elle fait quelques pas comme pour aller la chercher, puis s'arrête.

Bah! Elle saura bien revenir.

Elle met la main au-dessus de ses yeux.

Je ne la vois plus.

ACTE III

Le pays de Chevoche. Soir d'hiver. Le carrefour de deux routes abandonnées au milieu d'une maigre forêt de sapin et de bouleaux. Au pied d'une haute croix de fer se tiennent debout MARA VERCORS avec l'enfant AUBIN, aveugle, et une autre femme.

LE PETIT AUBIN. — Maman ! maman ! allons-nous-en.

LA FEMME. — C'est vrai. Il est tard. Nous ferions aussi bien de partir.

MARA. — J'attendrai encore. Je ne suis pas venue ici pour rien. Nous verrons

Si je ne finirai pas par lui mettre la main dessus un peu !

LA FEMME. — Il est tard. Le chemin est loin d'ici. J'ai peur.

Cette croix, ce croisement de routes que l'on trouve comme ça

Dans le mitan du bois, y a quelque chose qui

n'est pas comme il faut. Sans doute que la route passait par ici dans les temps.

Et un peu plus loin on m'a montré l'auberge, y a plus rien que la cave avec un mur ou deux.

Le maître a été pendu, qu'on dit.

Il commence à neiger.

MARA. — Allons, bon, et voilà qu'il neige à cette heure ! O qu'il fait froid !

LA FEMME. — Il est tard. Allons-nous-en.

MARA. — Eh bien, est-ce qu'il y a besoin de tant de jour que ça, pour trouver une femme qui ne voit point clair !

Je gèlerai raide comme du bois et Aubin peut crever aussi ! Mais je ne reviendrai pas. Je resterai ici jusqu'à ce que je l'aie trouvée.

LA FEMME. — Si c'est pas un malheur de courir les bois comme ça à mon âge ! Pour sûr que ça me fera pas de bien !

MARA. — Alors on ne sait pas où elle gîte ?

LA FEMME. — Un jour ici, l'autre ailleurs. Et puis des mois sans qu'on la voie.

Faut la traquer comme une bête.

— Et comme ça, votre petit est aveugle ?

MARA. — Oui.

LA FEMME. — Moi, j'ai mal dans le corps.

Silence. Réflexions. Il neige,

C'est-il un malheur ! on ne dirait pas ça à le voir. C'est pas comme la Mariette, que je vous ai raconté.

Elle aussi, elle l'était depuis sa naissance. Elle avait tout le tour des yeux saignants, que c'était pas joli à regarder. Et mariée, et des enfants, avec ça.

— Et maintenant elle voit tout aussi fin clair que vous et moi.

— Et le père Philippe aussi, elle lui a remis son bras.

— Ça a dû être drôle pour elle de les voir !

Bien sûr que c'est mieux que la somnambule.

MARA. — Alors c'est des miracles qu'elle fait ?

LA FEMME. — Y a pas de miracles, que vous êtes simple ! C'est ce qu'on appelle la « force », voilà !

Y a pas de miracles. C'est seulement la « force », vous comprenez ? On m'a bien expliqué tout ça.

— Si y a du bon sens de faire courir les gens comme ça ! faut qu'elle soit méchante !

Est-ce qu'elle ferait pas bien mieux de s'établir tout à son aise quelque part à la ville,

Au lieu de courir les bois comme une déraisonnée ? Bien sûr qu'elle est folle. On irait la voir à sa facilité.

Et elle gagnerait de l'argent avec ça. Et ça ferait bien du bien pour le pays.

MARA. — Pour sûr que ça serait mieux.
Et l'on dit qu'elle est aveugle ?

LA FEMME. — Oui.

MARA. — Et comment est-ce qu'elle trouve son chemin ?

LA FEMME. — Elle se débrouille ; elle s'y reconnaît comme une bête.

MARA, *s'étant retournée d'un autre côté.* —
Qu'est-ce que cela ?

On voit, à un endroit découvert, des empreintes de pieds nus sur la neige.

LA FEMME. — Oh !

MARA. — Ce sont des pieds nus ! Les cinq doigts et le talon.

Un pied de femme.

LA FEMME. — Cherchez si vous voulez. Moi, je m'en vais, j'ai peur !

Ces pieds nus sur la neige, ça me fait un effet.

Faut que ça soit pas une personne naturelle.

Les pieds nus par un froid pareil ! Est-ce que vous venez ?

MARA. — Non.

LA FEMME. — J'aime mieux rester comme je suis. Eh bien, je vous dis adieu.

Elle sort.

MARA, *pense*. — C'est mieux ainsi. Comme ça je suis seule,

Elle n'en aura qu'une à écouter.

Elle regarde longuement du côté où se perd la trace des pieds nus ; puis, comme elle se tourne d'un autre côté, elle aperçoit, par l'air plein de flocons, une forme noire ; vêtu de vêtements grossiers et coiffé d'un capuchon, cela se dirige vers elle. Et quand elle est suffisamment près, MARA reconnaît VIOLAINE. Toutes deux un instant restent immobiles, face à face ; puis l'une continue son chemin, l'autre la suit.

Et elles s'enfoncent au travers de la maigre forêt de sapins et de bouleaux, de bruyères et genêts secs. Un lapin parfois se sauve devant leurs pieds. MARA porte l'enfant sur son dos. La neige cesse, la nuit est venue. Il se fait une éclaircie. Le premier quartier de la lune brillant au milieu d'un immense halo éclaire une butte toute couverte de bruyères et de sable blanc. Des pierres monstrueuses, des grès aux formes fantastiques s'en détachent. Ils ressemblent aux bêtes des âges fossiles, à des monuments inexplicables, à des idoles ayant mal poussé encore leurs membres et leurs têtes. Et l'aveugle conduit MARA à la caverne qu'elle habite ; un couloir formé de deux rocs qui s'étaient l'un sur l'autre. Le fond est fermé, sauf une ouverture pour la fumée. Elle allume un feu de bruyères.

Et tous les trois restent assis, sans rien dire, auprès du feu.

VIOLAINE. — Je ne pleure plus. La cendre est tombée de mon visage.

MARA. — Violaine, tu m'as reconnue ?

VIOLAINE. — Mara Vercors, ma sœur.

MARA. — Est-ce vrai que tu es aveugle ? je dis aveugle tout à fait ?

VIOLAINE. — C'est vrai.

MARA. — Comment donc m'as-tu reconnue ?

VIOLAINE. — A la fois à l'odeur et au dedans par l'âme.

MARA. — Mais si tu ne vois point, pourquoi est-ce que tu me regardes ? car les aveugles n'ont point de regard.

Mais toi, sans que tu remues les yeux,

Ils me suivent comme ceux des portraits dont on ne peut se débarrasser.

Et cependant l'on reconnaît fort bien qu'ils ne sont pas comme les yeux de chacun.

Car voilà un feu bien clair : mais ils ne brillent point et ne rendent point de reflet.

Mais je ne nie pas qu'ils voient, car comme les yeux ordinaires

Sont faits pour la lumière et appréhendent chaque chose

Par l'enveloppe qu'elle lui fait,

L'on dirait que les tiens sont sensibles

A la nuit seule, reconnaissant tout par le noyau, par la forme de l'opacité intérieure.

Détourne de moi ces yeux noirs et vides !

VIOLAINE. — Tu me cherchais ; tu m'as trouvée.

MARA. — Maintenant je sais que tu es vivante. Qu'es-tu devenue tout ce temps ?

Mais quand j'ai rencontré cette étrange marque de pieds nus sur le duvet blanc,

Quand soudain j'ai vu, parmi les flocons mouvants, cette personne noire,

Et ensuite quand je t'ai tout à fait
Reconnue dans le clarté de la neige...

VIOLAINE. — Cependant tu m'as suivie ?

MARA, *d'une voix indistincte, moitié parlant, moitié pensant.* — Le cœur... glacé...

De l'invincible obéissance...

Un sentiment d'épouvante et de sécurité...

Pause.

VIOLAINE. — Ce n'est point la route qui finit, mais vient l'heure où le voyageur descend,

Et quelqu'un attend, comme une servante envoyée vers nous, que sans la connaître, dans la nuit,

On reconnaît, là, près de la croix de la route,

Conductrice, marchant à notre côté, comme celui qui se tait près de celui qui ne sait pas.

Pause.

MARA. — Violaine, j'ai la tête dure.

J'ai une loi au dedans de moi-même, à laquelle j'obéis comme un soldat, écrite comme sur un papier.

Quand c'est mon intérêt de faire quelque chose et que je le vois positivement,

Je le ferai, et pour cela rien ne me coûte.

Mais où cesse l'indication je n'avancerai pas plus le pied que si la terre manquait au-devant de moi.

Telle je suis, Violaine, et je n'y peux rien.

VIOLAINE. — Mais qui je suis et ce qu'il y a avec moi, est-ce que cela fait partie des choses que tu sais ?

MARA. — Je sais que tu peux me faire du bien. Je sais que j'ai besoin de toi, aveugle !

Et je sais aussi que je t'ai fait tort, mais cela je n'ai point à m'en occuper.

Et je m'adresse à toi sans peur, car j'ai besoin de toi.

VIOLAINE. — Toi qui vois clair, tu as besoin de l'aveugle !

Moi qui n'ai rien, c'est toi qui viens me demander secours !

Pause.

MARA. — Si tu veux savoir si notre père est revenu,

Non, il n'est pas revenu.

VIOLAINE. — Où est-il ?

MARA. — Je ne sais. Il ne nous donne point de nouvelles.

Et pour notre mère...

Pause.

VIOLAINE. — Hélas !

MARA. — Peu de temps après que tu es partie. Elle n'a point retrouvé usage de sentiment. Elle a languì un peu de temps. Elle est morte.

— Et toi, qu'es-tu devenue depuis ce moment ?

VIOLAINE. — Je reconnais la voix familière. Ta voix ressemble à celle de maman, bien qu'elle soit claire et que la sienne fût voilée.

Voici que tu es venue au parloir ! Et moi, je suis comme la pauvre sœur cloîtrée derrière la grille et le rideau

Qu'un parent est allé visiter et il donne des nouvelles de la maison. « Un tel est mort », dit-il.

J'ai mon propre corps pour cellule, elle n'a point de fenêtre et la porte qu'il y a, un seul en garde la clef.

Je ne sais plus où je suis, je suis en celui que j'aime !

Mara, est-ce que je suis changée ? Comment est-ce que je suis extérieurement ?

MARA. — Est-ce que tu es vraiment aveugle ?
aveugle à ne rien voir ?

VIOLAINE. — Oui.

MARA. — Tu parlais de cendre tout-à-l'heure.
Ce n'est pas ce que je t'ai jeté, bien sûr !

VIOLAINE. — D'abord je pensais que cela
n'était rien et que je pourrais faire mon ouvrage.
J'étais servante.

Mais j'avais mal aux yeux, et je voyais tout,
devant moi,

Comme quelqu'un qui n'a pas dormi, comme
l'ouvrière qui ne distingue plus ses laines : ainsi
s'effaçait le monde.

Et voilà que je pouvais laver, mais non pas cou-
dre.

Et j'étais bien sotte à ce moment et je me disais :

« Mon Dieu ! voilà que je deviens aveugle et je
ne pourrai plus travailler !

Comment est-ce que je vais faire pour vivre, à
cette heure ? »

Et je ne vis plus clair, comme quand on ferme
les yeux.

MARA. — Ne pas voir clair, maintenant je com-
prends ce que cela veut dire.

VIOLAINE. — La nuit, il fait noir ; l'hiver il
ne pousse rien.

Et cependant je me rappelle, cette autre année,
comme j'allais à la messe de Noël,

Je vis le grand pommier au milieu de la nuit
fourmillante,

Plus blanc qu'en mai, jusqu'au bout de ses
branches habillé de fleurs plus belles, toutes
vivantes !

L'étincelante promesse pullulante, comme un
vêtement pour la noce, de quels fruits ?

Ainsi toute la nuit avait attendu l'arbre, ayant
besoin de lui,

Que ses feuilles tombent et que le soleil ne soit
plus là.

MARA. — Comment ! maintenant, est-ce que tu
diras que tu es contente d'être aveugle ?

VIOLAINE. — Tout arrive par la secrète volonté
de Dieu. Il est des fruits qui mûrissent à leur aise

Du printemps jusqu'à l'automne dans le soleil
clément.

Et d'autres comme la grappe de raisin

Dont l'on tord la queue pour qu'elle soit noire
plus tôt

Et qu'elle soit mise dans la main de la Vierge
au jour de la Bonne-Dame.

Mara, tu as coupé le lien qui me tenait, et je ne
repose plus que dans la main de Dieu même.

— Et qui connaîtra le mieux un homme, celui qui de temps en temps

Lui rend visite par honnêteté ou par intérêt, ou la servante

Qui attend son pain de son maître ?

Celle-là le sait par cœur.

Non point seulement dans son extérieur,

Mais dans ses secrètes habitudes domestiques.

MARA. — Comment est-ce que tu fais pour vivre ?

VIOLAINE. — Une bonne âme m'avait recueillie ; et après je fus seule.

Et il me fallut faire mon apprentissage, et comme l'enfant apprend à voir, c'est ainsi qu'il me fallut apprendre à ne pas voir et la distance de chaque objet.

Mara, par la vue ou par les oreilles nous acquérons une connaissance différente.

Car par les yeux qu'apprenons-nous de chaque chose, sinon ce qu'elle est ?

Or ce qu'est chaque chose, qu'est-ce sinon autre chose qu'elle-même ?

Par exemple le Bleu est une chose et le ciel qui est bleu n'est pas la même chose.

Mais par l'ouïe nous connaissons de toute chose

Ceci seulement, qu'elle est là, l'appel propre, le signe qu'elle produit d'elle-même, son appellation.

Et tandis que par les yeux nous portons notre esprit hors de nous-mêmes, attachant notre attention hors de nous-mêmes,

L'aveugle a besoin de bien recueillir toute son âme sur

Le tact intérieur, le ressentiment obscur du bruit à quoi de chaque côté de la tête

S'ouvrent les oreilles compliquées, et cette digestion du choc profond.

Je te dis cela pour que tu comprennes comment j'ai pu vivre.

Car, n'y ayant point le moyen de gagner ma vie, il me fallait l'attendre d'un autre,

Et ne pouvant cuire mon pain, il fallait qu'on me le donnât tout fait.

Et comment l'aurais-je reçu si nous

N'avions trouvé tous les deux le moyen d'avoir ensemble communication ?

Il n'était pas moins invisible désormais que le monde ne l'était devenu pour moi.

MARA. — Je n'entends point cela. Dieu est à l'église et nous ne ferons point notre maison de la sienne. Il faut vivre avec ses pareils.

VIOLAINE. — Comment l'aurais-je fait puisque mes pareils n'ont point voulu de moi ?

Celui que j'aimais m'a accusé de l'avoir trahi, et

peut-être qu'il disait la vérité, ne sachant ce qu'il disait.

Qui expliquera la naissance de la pensée et comment la parole conçue se sépare de notre cœur ?

— Que me reproches-tu ? Est-ce donc qu'il s'agissait d'amour,

Ou d'aucune proposition que l'on sache, et souci de notre consentement,

Ou de rien comme un changement d'état accompli par la lecture de la loi moyennant l'écriture de nos droits respectifs,

Lorsque, comme dans une vierge s'éveille le sentiment de la modestie,

Notre cœur qui au milieu de ce monde se croyait bien assuré et tranquille, à la manière d'une femme qui tricote,

Se trouve tout-à-coup sensible à ce secret accent :
Je ne suis pas là ?

Qui donc, en nous, autre que nous-mêmes, a dit *Je ?* a dit ce *je* étrange et plus mûr ?

Y a-t-il donc chez nous

Quelqu'un, et depuis quand est-il là ?

De quelle manière nous faut-il fermer les yeux pour le voir ?

Il ne faut point dire que l'époux obscur m'appelait,

Mais je me sentais comme lourde et enivrée de sa présence.

Et alors il arriva que je devins aveugle, sans qu'il y eût de ma faute.

Et, d'abord, je me trouvai éperdue, comme quelqu'un qui ne sait plus où il est,

Toute sanglotante et chevelue, pauvre brebis de femme attrapée aux ronces par sa laine.

(Et je n'étais plus nulle part, mais quelqu'un était en moi.)

Et je criai vers Dieu comme s'il était bien loin.

— Qu'aurais-je pu faire ? A qui demander le secours ?

Ce qu'on lit dans les histoires, l'enfant chassé
Qui demande la pitié de lion,

Est-ce que c'est de son plein gré qu'il s'en va
vers l'être inconnu, vers la bête énorme et terrible ?

Et moi, pauvre fille, je n'avais plus de père,
mais puisque de vivre est une même chose que naître,

A tout moment, ainsi qu'il ne naît point sans père,
chacun a le père avec lui.

Et je me tournai vers celui-ci, tel que l'aïeul
alors que le père est mort.

Le Vieillard que nous ne voyons point, et qui
est là, parce qu'il est.

Et j'ai dit : « Vous voyez que ceux que vous
aviez chargés de prendre soin de moi

Me rejettent, pauvre fille, et me voici sans père
et sans mère, sans maison, sans yeux, sans mains !

Mais moi, je ne doute point de vous. Et je n'ai
point peur de vous, et je n'ai pas besoin que vous
mettiez d'autres à votre place.

Faites-moi une place à votre côté, je ne vous
gênerai point beaucoup. »

Et je m'attendais à une réponse, mais je reçus
dans mon âme et dans mon corps

Plus qu'une réponse, le tirement de toute ma
substance,

Comme le secret enfermé au cœur des planètes,
le rapport propre

De mon être à un être plus grand.

C'est ainsi que comme les astres par les che-
mins de la nuit, tout brillants d'une lumière qu'ils
ignorent,

Il me mène parmi les hommes, aveugle et close.

MARA, *à part*. — Je n'entends pas bien ce
qu'elle dit : les aveugles parlent toujours tout
seuls.

Le fait est qu'elle trouve le moyen de vivre.

Moi, je n'ai jamais bien su faire mes prières.
Mais elle, c'est son métier

Puisqu'elle en vit. Ce qu'elle obtient pour elle,
elle peut l'avoir aux autres.

Pause.

VIOLAINE. — Mara, qui est-ce qui est avec toi ?

MARA. — Comment sais-tu qu'il y a quelqu'un ?

VIOLAINE. — J'entends battre un autre cœur.

MARA. — C'est Aubin, notre petit garçon.

Pause.

VIOLAINE. — Quel âge a-t-il ?

MARA. — Cinq ans.

VIOLAINE, *à demi voix*. — Il n'a pas été long à t'épouser.

Pause.

MARA. — L'enfant est aveugle.

Longue pause.

VIOLAINE. — Pourquoi me l'as-tu amené ?

MARA, *avec passion*. — Violaine, pour que tu le guérisses.

VIOLAINE. — Aveugle, tu l'amènes à l'aveugle ?

MARA, *avec passion*. — Guéris-le ! Violaine, quand je t'ai vue ce soir,

Tournée vers moi, me regardant comme si tu me regardais,

J'ai eu peur, et j'ai été bien contente en même temps, voyant que c'était toi,

Et que tu étais aveugle ; j'ai tout compris.

Maintenant guéris-le ! Car puisque c'est toi la cause qu'il est infirme, tu peux le guérir.

Voici cette chose aveugle qui est sortie de moi !

Songe que je suis sa mère ! Je n'ai pas vu jour à jour ses tendres yeux

Se former en me regardant, il ne me voit pas, il ne me connaît pas.

Tu le sais bien, Violaine, la douleur n'est pas de ne point voir, mais de ne point être vue.

Ah ! plus que sous l'œil de son mari, une femme se trouble et rougit de bonheur quand elle sent sur elle

Le tranquille regard du sage petit enfant.

Mais lui, il ne me connaît point. C'est cette chose aveugle qu'il y avait en moi, c'est cela que j'ai conçu entre les bras de mon mari.

La mort entre ses paupières ; sans raison il tourne son visage çà et là

Comme quelqu'un de mal vivant qui remue et parle. Et il a les mêmes yeux que les tiens.

J'ai reconnu au travers de la neige ces yeux noirs et vides !

VIOLAINE. — Que veux-tu que je fasse ?

MARA. — Guéris-le ! Regarde le chemin que j'ai fait pour te trouver.

Et mon mari qui est tout seul, et la ferme qui reste comme cela sans moi ! Il y a pourtant bien de l'ouvrage maintenant.

Je sais que tu en as guéri d'autres.

Pourquoi est-ce que tu te sauves et te caches ainsi

Au lieu de rester tranquillement

Quelque part où l'on pourrait te trouver, tous ceux qui auraient besoin de toi ? Ainsi tu ferais du bien à tout le monde,

Et même tu pourrais gagner de l'argent.

Mais les dévots ne s'occupent guère de leur prochain.

VIOLAINE. — Mon Dieu, il me suffit de ne point être vue des hommes !

Il nous est bon d'être cachés.

MARA. — Eh quoi, de faire du bien, est-ce un ennui pour toi ? et toute la religion n'est-elle pas pour le bien des hommes ?

VIOLAINE. — Quand la religion ne serait point, Dieu existe ;

S'il y a des hommes, c'est parce qu'il est, et tout leur bien provient de ce qu'il est bon.

Mara, le trésor des richesses divines

N'est point semblable à un magasin où chaque acheteur, plein de prudence, éprouvant tout,

Vient faire choix de ce qui lui convient.

Ce n'est point nous qui choisissons, c'est nous qui sommes choisis.

Au-dessous de la raison, au-dessous de la conscience, au-dessous du sens,

Au-dessous de l'instinct, et de toute la part allumée de nous-mêmes,

De l'attraction disproportionnée de celui qui est comme l'abîme et le silence,

Voici que, tout éperdus, dans une révolte comme celle de la conception,

Nous sentons que nous ne pouvons plus défendre ceci en nous

Qui est comme le noyau germinal, le grain intime, la semence de notre propre nom.

L'arbre occupé à pousser ne raisonne point sur ce qui lui est bon ou mauvais; il pousse, il pense,

Il invente dans son cœur ses fruits dans l'expansion de ses branches!

Heureux qui sur tous ses membres ressent l'aimable fardeau, la pesanteur délicieuse de ses fruits!

Il ne peut plus bouger, cassé sous le faix trop riche,

Mûr lui-même pour le feu inextinguible.

Mara, je revois souvent cette allée, à ce jour plus beau qu'un jour de fiançailles,

Où Jacques et moi nous sommes séparés. Mais ce n'est plus Avril, mais Octobre!

Au lieu de fleurs, il n'y a plus que des fruits et la terre en est jonchée.

MARA. — Je comprends ce que tu veux dire et que tu n'es point libre de faire toute chose à ton gré,

Et que tu n'es point la marchande qui vend les fruits, mais comme l'arbre même qui les fait.

Mais encore les fruits sont-ils toujours pour être mangés, et l'arbre doit compte à qui l'a planté, quelle que soit la terre où il pousse.

VIOLAINE. — Qui mange le fruit, il faut qu'il l'aime, et avant d'y mordre, l'ayant reconnu, qu'il le cueille.

Mais que nul ne le tâte de ses mains curieuses, car les lèvres tendres et confiantes, seule la bouche obscure

Le peut recevoir ; la chair

Aveugle et savoureuse, l'enveloppe de nuit

Ne peut fondre que dans la bouche seule, afin que le cœur accueille le germe bienfaisant.

Et ainsi ce fruit échappe à ceux qui le cherchent avec les mains,

Et non point avec leur cœur, et non point pour son goût, mais pour son utilité.

MARA. — Violaine, comment faire ? Je sais seulement que tu peux me faire du bien.

Aie pitié de mon imbécillité ! aie pitié de ce petit enfant qui n'a rien fait de mal ! — Tires-en une branche jusqu'à nous !

Ah ! s'il y a en vérité quelque salut hors de nous-mêmes, quelque arbre

Par qui cette région déserte et nulle qui s'étend au delà de notre prière devienne fructueuse,

Qu'il ne soit point pour nous comme s'il n'était pas !

VIOLAINE. — Que sais-tu de ce qui lui est bon ou mauvais ?

Comment te fier à moi qui suis comme une herbe qui à l'un est bonne et à l'autre ne sert de rien ?

Mais le repentir donne la paix et la patience est plus belle que la couleur verte.

Et ainsi d'être aveugle cela est mauvais ou bon.

MARA. — Violaine, je ne comprends pas !

Dis, d'aucune manière, comment cela peut-il être bon que mon enfant soit aveugle ?

Violaine, je crois ! Je crois que tu peux me faire du bien. Je crois cela.

Est-ce que c'est un bien pour moi que mon enfant soit aveugle ? Est-ce que je m'en reviendrai sans avoir rien obtenu ?

Que m'importe tout ! que m'importe que tu sois toi-même aveugle !

Je crois que tu peux me faire du bien.

VIOLAINE. — Que cette croyance te soit imputée à justice,

Et à raison cette opiniâtreté !

— Où est ton enfant ?

MARA. — Il dort.

VIOLAINE. — Donne-le-moi.

MARA hésite un moment, puis le lui donne
VIOLAINE le prend dans ses bras.

MARA. — O sœur aveugle, comme cela est étrange de voir mon enfant entre tes bras !

Tumulte au dehors. Le vent et les rafales de la pluie.

VIOLAINE. — Dors, ami, et ne te réveille point. Dors, petit enfant aveugle, entre mes bras !

Comme il dort ! sa respiration est si faible qu'on la dirait suspendue.

Le vent terrible fait son sommeil plus profond.

Pause de plusieurs heures. Ils restent sans bouger, VIOLAINE tenant toujours l'enfant entre ses bras ; et il serre entre ses lèvres un de ses doigts. Le feu s'éteint peu à peu et l'obscurité se fait complète ; on ne voit plus que quelques braises rouges. Bruit régulier du vent et de la pluie.

VIOLAINE pousse un soupir et dépose par terre l'enfant qui se réveille et se redresse. Elle remet du bois sur le feu.

VIOLAINE. — On ne sait pas d'où il vient ; il souffle le jour et la nuit,

Et la fumée des cheminées s'en va dans un sens ou dans l'autre. Je pense que le jour se lève.

Elle reste assise pensivement, la face tournée vers le feu.

MARA. — Violaine, est-ce qu'il voit ?

VIOLAINE. — Demande-le-lui.

MARA. — Aubin, mon petit enfant, regarde, est-ce que tu me vois ?

AUBIN. — Oui, mère. Comme c'est drôle ! comme c'est joli !

MARA prend une brindille enflammée et l'approche de ses yeux. Ils demeurent fixes.

MARA. — Ce n'est pas vrai ! Ses yeux ne bougent point quand on approche le feu !

VIOLAINE. — Ils ne voient pas encore
La même chose que les autres yeux.
Ouvre le rideau.

Elle reprend l'enfant sur ses genoux.

MARA ouvre le rideau. Une bouffée de pluie entre dans la caverne. Matin d'hiver dans le ciel obscur. On distingue dans la nuit des branchages agités par le vent.

Le petit AUBIN cligne convulsivement des yeux et, comme effrayé, se recule et tourne la tête çà et là. Agitant maladroitement les mains il en heurte le visage de VIOLAINE, qu'il regarde avec une expression d'étonnement et d'horreur.

LE PETIT AUBIN. — Oh ! qu'est-ce que c'est que cela ! que cela est laid ! Lâche-moi !

VIOLAINE le tourne de l'autre côté, vers l'ouverture de la caverne.

Ah !

Il agite les mains et contracte les doigts comme s'il voulait toucher et saisir.

Ça !

MARA. — Aubin ! Aubin ! dis, est-ce que tu vois clair ?

Long silence.

LE PETIT AUBIN. — Hé ! hé ! hé !

MARA. — Aubin, pourquoi est-ce que tu pleures ?

AUBIN. — Hé ! hé ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il montre le jour.

Hé ! hé !

MARA. — C'est le jour qui se lève.

LE PETIT AUBIN, *pleurant*. — Hé ! hé ! hé !
hé ! hé !

Pause.

VIOLAINE, *à demi-voix*. — Il pleut sur la bruyère et les genêts. C'est comme quand on revient de l'enterrement et qu'il pleut à verse,

Et que les chouquettes volent autour du clocher en criant « des noix ! des noix ! »

ACTE IV

La salle du premier acte. La nuit. Il n'y a personne. Une chandelle est posée sur la table. La porte extérieure est à demi ouverte.

MARA entre et ferme la porte à clef. Elle se tient immobile au milieu de la pièce, tournée vers la porte, prêtant l'oreille. On distingue un roulement de voiture bien loin.

MARA. — On n'entend rien. On ne voit pas d'étoiles.

Elle porte les mains à ses narines et les flaire avec une expression d'horreur.

Encore ! je reconnais l'odeur de ses cheveux !
Pourtant, je me suis bien lavée.

Elle frotte ses mains contre sa jupe.

Allons ! il faut aller se coucher.

— Je ne pouvais pas faire autrement. Il le fallait.

Mon mari me tourmentait, me disant : « Je veux la voir. »

Et il ne songe plus à Violaine, on fait croire aux hommes ce qu'on veut.

Elle m'avait dit comment je pouvais lui faire signe, et je lui demandai de venir,

Afin que je lui parle en secret, et je ne savais encore ce que voulais faire.

Mais quand je la vis seule dans cet endroit écarté,

D'un coup je me jetai sur elle, et je la tenais sous mes genoux sans rien dire, cherchant autour de moi, et elle ne disait rien non plus.

Et elle n'essayait point de me mordre ; car j'avais ma main sur sa bouche et un de mes doigts repliés était enfoncé entre ses lèvres et elle le tenait entre ses lèvres comme font les petits chats sans dents.

Et je vis une grosse pierre et je la traînai jusque là.

Et lui prenant la tête par les cheveux, à deux mains,

De toutes mes forces je la lui tapai sur la pierre et elle ne fit pas un cri.

Et je l'ai traînée dans un fossé et je l'ai cachée sous les feuilles.

Les fourmis lui mangeront le visage, on ne la reconnaîtra point. — Je pense qu'elle m'a reconnue.

— Mais, déjà, je n'aurais pas dû la laisser sortir de la maison.

Elle se ronge les ongles, regardant toujours la porte.

Hier !

Et cette même nuit, comme je dormais, j'entendis crier !

Et il me sembla que c'était ma mère avec ses cheveux pris dans la porte, avec ses maigres cheveux gris !

Et elle avait crié, et j'entendis ce cri encore, le cri d'un mort ! une autre fois.

Je me réveillai ; et c'était le coq dans son trou ; et mon mari était à côté de moi, et il pleuvait à verse.

Elle prête l'oreille.

— Allons ! il ne faudrait pas que je sois là.

Elle sort avec la chandelle.

Longue pause. Complète obscurité sur la scène. Le bruit de la voiture se rapproche peu à peu. Il tonne tout près de la porte. Court suspense. On frappe fortement trois coups sur le volet.

Bruit à l'étage supérieur d'une fenêtre qui s'ouvre.

VOIX DE JACQUES HURY. — Qui va là ?

VOIX, *en bas*. — Ouvrez !

VOIX DE JACQUES HURY. — Que voulez-vous ?

LA VOIX, *en bas*. — Ouvrez !

VOIX DE JACQUES HURY. — Qui êtes-vous ?

LA VOIX, *en bas*. — Ouvrez, je vous dis.

Pause.

JACQUES HURY, une chandelle à la main, pénètre dans la pièce du bas ; il ouvre. Au bout d'un moment entre

PIERRE DE CRAON portant dans ses bras le corps de VIOLAINE. Il l'étend sur la table, la tête soutenue par un coussin de la voiture. Il se redresse, les mains couvertes de sang.

Les deux hommes se regardent face à face à la lueur de la chandelle.

PIERRE DE CRAON. — Jacques Hury, ne me reconnaissez-vous point ?

JACQUES HURY. — Nullement.

PIERRE DE CRAON. — Pierre de Craon.

JACQUES HURY. — Je n'avais point le désir de vous rencontrer.

PIERRE DE CRAON. — Je sais tout et tout vous sera expliqué.

Ainsi c'est moi qui vous ai enlevé votre fiancée, La baisant près de la bouche, ce matin d'avril.

Alors que, toutes les étoiles s'effaçant, une seule brillait d'un feu plus pur.

Savez-vous quel est ce sang que j'ai sur les mains ? Savez-vous quelle est cette femme que vous voyez ici,

Etendue sur la table du repas ?

JACQUES HURY. — Je ne vois que du sang et de la boue.

PIERRE DE CRAON. — Allez chercher de l'eau et lavez-lui le visage.

Il va chercher de l'eau, et pendant que PIERRE DE CRAON soutient la tête de VIOLAINE, il lui essuie le visage avec une serviette mouillée.

VIOLAINE, *se réveillant*. — Ah !

JACQUES HURY, *à demi-voix*. — Elle se réveille.

Pause.

VIOLAINE, *à voix basse*. — Jacques !

JACQUES HURY, *la reconnaissant*. — Ah !

PIERRE DE CRAON. — Maintenant vous l'avez reconnue ?

Je vous laisse seul avec elle. Elle vous expliquera toutes choses.

Pour moi, je sors. La nuit n'est pas assez noire pour ma douleur.

Il sort.

JACQUES s'assied et reste immobile, les yeux fixés sur le sol.

VIOLAINE. — Jacques, je m'en vais mourir.

N'avez-vous rien à dire ? n'avez-vous rien à me demander ?

JACQUES HURY. — A quoi bon ? Non.
Rien.

Les choses sont comme elles sont.

VIOLAINE. — Vous ne m'avez pas encore pardonné ?

Il secoue la tête.

VIOLAINE, *souriant*. — Voyez ! c'est cela ! voilà la pauvre chose à laquelle il n'y a pas moyen qu'il puisse pardonner !

JACQUES HURY (*il lève les yeux sur elle et la regarde longuement*). — Aujourd'hui vous tenez votre visage tourné vers moi.

VIOLAINE. — Aujourd'hui je puis tenir les yeux ouverts, je ne romprai point le vœu que j'ai fait,

A cette heure que, ne devant plus vous épouser, j'ai résolu de ne plus vous voir en cette vie.

JACQUES HURY. — Je me souviens de ce jour-là.

VIOLAINE. — Je m'en souviens aussi.

— Mais aujourd'hui je suis aveugle.

JACQUES HURY. — Aveugle ? aveugle ?

Il la regarde de plus près.

VIOLAINE. — Oui, Jacques, je ne vous vois point.

JACQUES HURY, *d'une voix altérée*. — Notre petit enfant

Aussi était aveugle ; il était né comme ça,

Et il y a une femme qui l'a guéri ! — Et je ne sais qui c'est,

Et je n'ai même point pu la remercier.

VIOLAINE, *souriant*. — Vous voyez donc qu'il y a encore de ces pauvres femmes qui sont bonnes à quelque chose.

Toutes ne sont pas méchantes, comme je l'étais.

JACQUES se rassied, regardant la terre.

Maintenant que la pauvre jeune fille

N'est plus, maintenant que je suis vieille et laide,

Maintenant que je suis tout près de la mort, maintenant que vous ne m'aimez plus...

JACQUES, *d'une voix basse et sans accent*. — Violaine.

VIOLAINE. — ... Maintenant je puis parler.

O Jacques ! il est vrai ; c'est ce baiser qui a tout fait, c'est ce baiser qui m'a prise.

JACQUES HURY. — Pourquoi me dites-vous cela ?

VIOLAINE. — Ami, laissez-moi parler à ma façon, car je n'ai que peu de force.

Et croyez ce que je vais vous dire, car c'est la vérité, et je suis au moment de la mort.

Jamais je n'ai aimé cet homme, Pierre de Craon, de cette manière que vous avez cru,

Et jamais je ne l'ai revu depuis cette heure de notre séparation,

Jusqu'à cette nuit où, m'ayant trouvée, mourante dans la forêt,

Il m'a ramenée à vous.

Ami, comment avez-vous pensé de moi des choses impures ?

Mais je n'ai point reculé mon visage quand cet étranger

Y a posé sa bouche, tel que le baiser de l'Ange de la Mort, flétrissant le lien de la Vie,

Signe, signal, conseil, nouvelle donnée.

JACQUES HURY. — Pourquoi m'avoir fait croire que vous m'aimiez ?

VIOLAINE. — Ami, ami, c'est vrai, je vous aimais ! N'est-ce point ridicule que vous forciez

Cette pauvre chose, cette pauvre vieille laide chose ruinée que voici à vous faire cet aveu ? Mais oui,

Ami, je vous aimais !

Nous ne sommes point maîtres de notre pauvre cœur, et dès longtemps, Jacques, je vous l'avais donné.

Il est vrai que je suis secrète et cachée, mais l'affection que j'avais pour vous

Etait comme celle d'un enfant bien sensible qui ne dit rien.

JACQUES HURY. — Quoi ! est-il vrai que vous m'avez aimé ? est-il vrai que vous n'avez pas cessé de m'aimer ?

VIOLAINE. — O Jacques, ce matin de mai si beau !

Tandis que vous me disiez des injures et que je pensais en moi-même seulement :

« Je ne le verrai plus. Je ne lèverai plus sur lui les yeux. »

JACQUES HURY. — Ainsi, ainsi il est vrai que vous m'aimiez !

Pourquoi avez-vous fait cela ? pourquoi m'avez-vous trompé ainsi cruellement ?

VIOLAINE. — J'ai su que ma sœur vous aimait. Et, sachant ce que c'est que l'amour, J'ai eu compassion d'elle.

JACQUES HURY. — Mais de moi vous n'avez eu aucune compassion !

VIOLAINE. — Jacques, peut-être

Nous nous aimions trop pour qu'il fût juste que nous fussions l'un à l'autre, pour qu'il nous fût bon d'être l'un à l'autre.

Et ce sacrifice que j'avais à faire, qui sait ?
Peut-être est-ce là ce que déjà vous aimiez en moi.

Il est des gens pour qui la souffrance est très bonne,

Et d'autres pour qui elle est un mal et un poison.

JACQUES HURY. — Eh ! que me font les autres et que m'importent les autres ?

Et que m'importait cette Mara que j'ai épousée ?

VIOLAINE. — Ne croyez point qu'entre elle et vous il n'y ait pas une union plus forte

Que ne l'était celle de nos mains :

Le lien sacramentel, ce lit que vous avez partagé.

Et dites-moi, si nous nous étions épousés,

Cet enfant qu'elle vous a donné, comment aurait-il fait pour naître ?

N'était-il pas nécessaire qu'il reçût d'elle et de vous la vie ?

JACQUES HURY. — Oh ! Oh !

Si vraiment vous m'aviez aimé,

Ce n'est pas ainsi que vous auriez agi !

VIOLAINE, *souriant*. — Il faut, il faut me pardonner. Je savais déjà

Une chose que vous ne savez pas encore.

Il est vrai ! ce sacrifice m'a paru si cruel,

Si aimable, que je n'ai su me garder de le faire.

JACQUES HURY. — O Violaine ! et voilà aujourd'hui que je vous retrouve pour vous perdre
Misérable, aveugle, mourante !

VIOLAINE, *souriant*. — Maintenant que vous êtes bien sûr que je vous aimais,

Maintenant vous vous apercevez que je suis pauvre et aveugle, et que je vais mourir !

JACQUES HURY. — O Violaine, ma fiancée, c'est toi !

VIOLAINE, *toujours souriant*. — Paix ! silence !

JACQUES HURY. — Où avez-vous été tout ce temps ?

VIOLAINE. — Je vous dirai tout. Il ne faut point qu'il y ait de secrets entre la femme et le mari.

Promettez-moi que vous m'écouteriez tranquillement et que vous ne ferez pas de violences.

JACQUES HURY. — Parlez.

VIOLAINE. — Est-ce que je pouvais rester dans la maison ? Ce n'est pas elle, c'est la maison même qui m'a chassée.

Et je suis devenue aveugle.

JACQUES HURY. — C'est Mara qui vous a chassée de la maison ?

VIOLAINE. — Comprenez que je ne pouvais y rester. J'ai vécu longtemps

Ailleurs, seule, rien ne m'a manqué.

Et comme je revenais ici, quelqu'un dans le chemin

S'est jeté sur moi et, me saisissant par les cheveux,

M'a battu la tête sur une pierre.

JACQUES HURY. — Et c'est Mara ? c'est Mara aussi qui a fait cela ?

VIOLAINE. — Oui ; ne vous mettez pas en colère. C'est elle.

Je l'ai reconnue, quoiqu'elle n'ait rien dit. J'ai reconnu ses mains fines et dures.

JACQUES HURY se lève, VIOLAINE le saisit par son vêtement.

Jacques, que faites-vous ? où allez-vous ?

JACQUES HURY. — Il faut que je la tue et que je me débarrasse d'elle !

Oh ! comme elle s'est collée à moi, que je ne puis m'en dépêtrer,

Comme une vipère qui s'attache à la veine du jarret, comme un chancre sur un arbre !

Mais je la tuerai !

Je l'assommerai ! je la tuerai à coups de pied comme une fouine !

VIOLAINE. — Jacques! asseyez-vous! écoutez-moi! ô Dieu! ô Dieu!

Elle demeure épuisée.

JACQUES se rassied près d'elle.

N'aurez-vous pas pitié de moi? ne voyez-vous point que je meurs?

Mais toujours cette même brutalité!

C'est ainsi que, m'ayant empoignée par les cheveux, vous me tiriez la tête en arrière.

O homme méchant!

JACQUES HURY. — Il faut qu'elle vous ait haïe!

VIOLAINE. — Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai! ce n'est pas cela que tu devrais dire,

Homme égoïste et méchant! mais « il faut qu'elle m'ait bien aimée »! Mais tu ne comprends point une femme.

Vous autres, hommes!

Dis-lui que je lui pardonne! dis-lui que je l'aime!

Elle a très bien agi

A sa manière. Plaise à Dieu qu'elle en ait repentir.

— Il n'est point vrai de dire que l'homme soit bon de nature,

Quand il est encore tout petit; les femmes et les nourrices savent cela.

Pause.

Elle lui touche du doigt la figure et les yeux, et, sentant qu'il pleure, elle lui pose la main sur la tête.

Ne pleurez point, car c'est aujourd'hui Dimanche.

Et voici cette partie de la nuit qui n'est plus la fin, mais le commencement de la journée.

JACQUES HURY. — O ma fiancée à travers les branches en fleurs !

VIOLAINE. — Elle n'est plus, vous ne la verrez plus !

O homme intelligent et avisé ! comment vous êtes-vous laissé ainsi

Abuser par de simples femmes ?

Tout de suite ! comme il vous a été bien facile de croire que je n'étais qu'une femme sans honneur et sans vertu !

JACQUES HURY. — Plus facile que de croire au bonheur.

VIOLAINE. — Ami ! la joie !

Un cœur avide de joie, est-ce qu'il en sera frustré ?

Nulle n'est si bonne qu'elle n'en présage une autre meilleure !

A la fleur succède le fruit qu'on mange et au fruit

De nouveau les fleurs encore !

Et quand vient le printemps n'est-il point vrai que c'est ensuite l'été,

Alors qu'à travers le pêcher rouge on voit le pommier tout blanc ?

JACQUES HURY. — Vous savez que je vous aime.

VIOLAINE. — Et ainsi vous m'avez pardonné ?

JACQUES HURY. — Vous êtes bien la fille de votre mère. N'est-ce pas ?

Ce n'est pas à vous que vous voulez que je pardonne ?

VIOLAINE. — Eh bien ?

Silence.

JACQUES HURY. — Eh bien ?

VIOLAINE. — Songez que la pauvre femme est au-dessus de nous,

Pensant, prêtant l'oreille, écoutant si vous allez monter.

Silence.

JACQUES HURY. — Si vous lui pardonnez, que voulez-vous que je fasse ?

VIOLAINE. — Cela est bien. Tout est très bien ainsi.

Pause.

JACQUES HURY. — Ainsi est-ce que pour sûr vous allez mourir et me laisser seul ?

VIOLAINE. — Jacques, c'est fini ! Comment faire ? Il n'y a aucun moyen que je ne meure pas.

Cette nuit, comme j'étais étendue dans le fossé, mes sœurs m'ont tenu compagnie et nous avons causé ensemble,

Et je ne les ai pas entendues seulement, mais je les ai vues.

Ne ris pas de moi. Comment est-ce que je dirai que je les ai vues ? D'une vue qui n'était plus la même,

Et qui était à l'ancienne ce que les yeux par exemple sont aux doigts. La vision raisonnable !

Le lien n'est point le même.

Le rapport n'est point le même ; par exemple, quand plusieurs objets sont disposés autour d'un centre, si tu les regardes par le côté,

L'un cache l'autre ; mais si tu te places au centre,

Tu vois distinctement chacun d'eux.

Et j'ai vu mes sœurs Praxède et Félicité, j'ai vu ma sœur Cécile avec sa tête à demi coupée,

Enfants mystérieux, vierges prudentes, pleines de gloire et de simplicité.

Et elles m'assistaient comme de sages jeunes femmes près de leur sœur dans le moment de l'épreuve,

Et longuement avec des paroles bien tendres,

Elles me consolaient et me donnaient des instructions, m'expliquant

Tout-à-l'heure ce qu'il faudra faire, ce qu'il faudra savoir tout-à-l'heure.

JACQUES HURY. — Et moi, moi, vous ne vous en souciez guère !

VIOLAINE. — Paix, paix, ami ! je vous aime bien.

Elle tend la main de son côté. Il la prend.

Et maintenant il faut m'emporter d'ici.

JACQUES HURY. — Que dites-vous ? vous emporter ?

VIOLAINE. — Je ne suis point chez moi. Je n'ai point ici ma maison. J'ai été chassée d'ici. Je n'ai point de place ici.

Je n'ai point de père ni de mère. Je n'ai point de famille. Je n'ai point d'enfants autour de moi. Je n'ai point de foyer.

Mène-moi chez les sœurs où sont les orphelins, et les pauvres, et les vieillards.

Car c'est là que je veux mourir, après que le prêtre m'aura joint les mains et les pieds.

JACQUES HURY. — Avant même que la mort nous sépare, tu veux me quitter ?

VIOLAINE. — Songez que bientôt je n'aurai plus rien à vous demander. Jacques, pour cette seule chose que je vous aie jamais demandée, ne voudrez-vous point la faire ?

JACQUES HURY. — C'est bien.

Il sort pendant un moment, puis rentre.
J'ai donné des ordres.

VIOLAINE. — Merci.

Il lui prend de nouveau la main.

Est-ce que l'année a été bonne ? est-ce que vous êtes content ? est-ce que le blé se vendra comme il faut ?

JACQUES HURY. — Pourquoi me demandez-vous cela ?

VIOLAINE. — Jacques !

Celui à qui il ne manque rien, que lui manque-t-il pour être heureux ?

JACQUES HURY. — Qui est celui à qui rien ne manque, Violaine ?

VIOLAINE. — Par exemple, s'il était très riche ? ou bien mieux s'il était

L'ouvrier de sa propre richesse lui-même, voyant sans cesse son travail

Fructifier entre ses mains ? s'il avait une femme qui l'aime, des enfants braves et beaux ?

Et s'il se portait toujours bien. Celui-là que lui manquerait-il donc ?

JACQUES HURY. — Bien sûr, il ne lui manquerait rien.

VIOLAINE. — Et en cas de malheur, s'il possédait toujours avec lui, comme des outils

Pour réparer le dommage, l'intelligence, la patience, la force,

Ne peut-on dire qu'il serait heureux ?

JACQUES HURY. — Oui.

VIOLAINE. — Mais est-ce qu'il n'est pas bon aussi de mourir ? Alors que tout est fini et que s'étend sur nous

L'obscurcissement, comme d'un ombrage très obscur.

JACQUES HURY. — Oui, cela aussi est très bon. Oui, c'est là ce qu'il y a de meilleur.

VIOLAINE. — Certes, certes.

Elle sourit et se tait. Longue pause.

JACQUES HURY, *à part*. — Elle ne dit plus un mot.

Il lui couvre la face. Entrent des hommes avec une civière. On emporte VIOLAINE. JACQUES l'accompagne.

La porte reste béante.

Longue pause. — Peu à peu on voit le petit jour naître.

Et sur le seuil de la porte paraît

ANNE VERCORS, *en costume de voyageur, un bâton à la main*. — Ouverte ? est-ce que la maison est vide, pour que la porte soit ouverte ?

Si matin? qui donc est entré? ou qui est-ce qui est sorti?

Il regarde longuement autour de lui.

Je reconnais la vieille salle, rien n'est changé.

Voici la cheminée, voici la table!

Voici le plafond aux poutres solides.

Je suis la bête qui flaire et qui reconnaît son gîte et son nid.

Salut, maison ! voici que le maître revient,

Et seulement, pour l'accueillir, le battant de cuivre apparaît à l'œil de l'horloge.

Salut, village! hier depuis la route

J'ai reconnu à la crête de la colline

Les maisons parmi les clos,

Et se découpant sur les nuées telles qu'un pays blanc plein de montagnes et de précipices

La vieille église avec son clocher qui penche.

Salut, pays ! la terre est dure à labourer, mais il n'y en a point qui donne autant de contentement.

Et toujours je me souvenais du vent, car jamais il ne cesse de souffler de la plaine rase et ouverte, ébranlant les sombres noyers,

Soit qu'en octobre, comme un balai empoigné d'une main furibonde,

Il saque les arbres et les maisons, noyant tout dans le fouet

D'une tempête plus froide et crue que l'eau de puits.

Et déjà j'ai vu mes terres, et j'ai reconnu qu'elles sont bien soignées, et j'en ai eu de la joie. Jacques fait bien son travail.

Pause.

Je n'ai pas voulu rentrer hier soir.

Et j'ai passé la nuit, assis sur un roule, près d'une meule, pensant, dormant, regardant, me souvenant.

M'étant réveillé, j'ai vu que la nuit s'éclairait,

Et là-bas, au-dessus de la sombre masse de la forêt, pure, resplendissante,

L'étoile du matin montait dans la solitude céleste comme un ange plein d'honneur.

Et je me suis mis en marche vers la maison.

— Holà ! y a-t-il quelqu'un ici ?

Il frappe sur la table avec son bâton.

Le fond du jardin. L'après-midi du même jour. Fin de l'été.

Les arbres chargés de fruits. De quelques-uns les branches qui plient jusqu'à terre sont soutenues par des étais. Les feuillages, comme usés et pleins de pommes rouges et jaunes, font comme une tapisserie.

Au fond, inondée de lumière, telle qu'après la moisson, la plaine immense ; des éteules et, déjà, des terres labourées. On voit les routes et les villages. Des rangées de meules qui paraissent toutes petites, et, çà et là, un peuplier. Très loin et de différents côtés des

troupeaux de moutons. L'ombre des grands nuages passe sur la plaine.

Au milieu, et à l'endroit où la scène descend vers le fond, d'où l'on voit émerger les cimes d'un petit bois, un banc de pierre demi-circulaire où l'on accède par trois degrés et terminé par des têtes de lion. ANNE VERCORS y est assis, ayant à sa droite JACQUES HURY.

ANNE VERCORS. — L'arrière-saison dorée

Tout-à-l'heure

Dépouille l'arbre fruitier et la vigne.

Et le matin le soleil blanc

Se lève au-dessus de la terre couverte de gelée
blanche, tel qu'un fer dans la forge ;

Et le soir celui qui passe sous les peupliers

Entend la dernière feuille en haut.

Maintenant voici qu'égalant les jours et les
nuits,

Contrepesant

Les longs travaux avec son signe débordant,
au travers de la porte Céleste

S'interpose la royale Balance !

JACQUES HURY. — Père, depuis que tu es
parti,

Tout, l'histoire pitoyable et le mensonge de ces
femmes,

Tu le sais, et je t'ai raconté

Une autre chose, la bouche sur l'oreille.

Où est ta femme ? où est ta fille Violaine ?

Et voilà que tu parles du lien qu'on tord et de
la grappe grande et noire

Qui remplit tout entière la main du vigneron,
la main qui s'enfonce sous le pampre !

Déjà

Et le Scorpion oblique et le Sagittaire rétro-
grade

Ont paru sur le cadran nocturne.

ANNE VERCORS. — Laisse le vieillard jouir
de la saison chaleureuse !

Les chars qui passent par le chemin

Laissent de la paille après les branches chargées
de fruits.

JACQUES HURY. — O Violaine ! ô mauvaise
Violaine ! tu m'as trahi ! ô amour inutile et mé-
prisé ! ô cruelle Violaine ! ô perfide Violaine ! ô
malignité de la femme !

Etes-vous donc tout-à-fait partie, mon âme ?

M'ayant trompé, elle s'en va ; et m'ayant détrom-
pé, avec des paroles douces et insupportables,

Elle meurt, et moi, avec ce trait empoisonné,

Il va falloir que je vive et continue ! comme le
bœuf qu'on prend par la corne, lui tirant la tête
de la crèche,

Comme le cheval qu'au soir on détache de la
charrue en lui frappant sur la croupe !

O bœuf, nous ne formons qu'un attelage à nous

deux et c'est toi qui marches le premier. Que le sillon soit fait, c'est tout ce qu'on demande de nous.

Tout ce qui n'est pas nécessaire à ma tâche, tout cela m'a été retiré,

Et quand celle du long jour est finie, la mienne est faite.

ANNE VERCORS. — A-t-on bien prévenu le sonneur ?

Il faudra de la paille aussi. Il doit y avoir de la paille d'avoine dans le grenier.

JACQUES HURY. — Vieux ! c'est ta fille qu'on va mettre dans la fosse, et voilà ce que tu trouves à dire ?

Certes tu ne l'as jamais aimée ! Mais le vieillard, comme l'avare qui se chauffe les mains après son pot de soupe,

Il en a bien assez de lui-même tout seul.

ANNE VERCORS. — Il faut que tout se fasse ! Il faut que tout soit fait comme il faut.

— Elizabeth, ma femme ! humble, plus douce que l'huile d'olive !

Entre PIERRE DE CRAON.

ANNE VERCORS. — Est-ce que tout est prêt ?

PIERRE DE CRAON. — On travaille au cercueil. On fait la fosse où vous l'avez commandé,

Touchant au mur de l'église, près de celle de
votre frère, l'ancien curé de ce village.

Et un grand lierre noir

Sort de la tombe sacerdotale et, traversant l'an-
tique mur,

Pénètre jusqu'au sanctuaire.

— Demain, au petit jour.

JACQUES HURY pleure, le poing sur la
bouche.— On voit par l'allée UNE RELIGIEUSE
comme une femme qui cherche des fleurs.

ANNE VERCORS. — Que cherchez-vous, ma
sœur ?

VOIX DE LA RELIGIEUSE, *sourde et étouffée*.

— Des fleurs pour les lui mettre sur son cœur
entre ses mains.

ANNE VERCORS. — Il n'y a pas de fleurs, il
n'y a plus que des fruits.

JACQUES HURY, *pleurant*. — Ecartez les
feuilles et l'on trouvera la dernière violette !

Et la fleur Immortelle est encore en boutons, et
seuls nous restent le dahlia et la tête de pavot.

LA RELIGIEUSE n'est plus là.

PIERRE DE CRAON. — Les deux sœurs, l'une
jeune et l'autre très-vieille,

L'ont parée, et Mara a envoyé pour elle sa robe
de noces,

Et ses pieds restent nus, car elle fut pauvre durant sa vie.

Je l'ai vue avant qu'on ne l'eût mise dans la bière.

Son corps est resté souple.

Sa figure est fraîche et vermeille. Elle repose dans un sommeil profond,

Comme celui qui sait à qui il s'est confié.

Oh! tandis que la sœur qui achevait de la vêtir, la main passée autour de sa taille,

La maintenait assise, comme sa tête retombait en arrière,

Telle que la perdrix toute chaude que le chasseur ramasse dans sa main!

ANNE VERCORS. — Mon enfant! ma petite fille, que je portais dans mes bras! Ah! ah! ô Dieu! hélas!

PIERRE DE CRAON. — Ne voulez-vous point la revoir, avant que l'on ne cloue le couvercle?

ANNE VERCORS. — Non, l'enfant renié
S'en va furtivement.

PIERRE DE CRAON s'assied à la gauche d'ANNE. Longue pause. Ils restent en silence écoutant.

PIERRE DE CRAON. — Tout est fini.

Entre LE PETIT AUBIN.

ANNE VERCORS. — Où est ta mère, enfant ?

AUBIN. — Elle vient.

On voit passer MARA par le côté, puis elle rentre lentement par le fond et vient se placer en face du banc où sont assis les trois hommes.

Ils tiennent les yeux sur elle, sauf JACQUES HURY, qui regarde la terre.

MARA, *la tête baissée*. — Salut, mon père ! Je vous salue tous.

Vous tenez les yeux sur moi, et je sais ce que vous pensez : « Violaine est morte.

« Le beau fruit mûr, le bon fruit doré

« S'est détaché de la branche, et seule, amère au dehors, dure au dedans comme une pierre,

« Nous reste la noix hivernale. » Qui m'aime ? qui m'a jamais aimée ?

Elle relève la tête d'un air sauvage.

Eh bien ! me voici ! qu'avez-vous à dire ? Dites tout ! qu'avez-vous à reprocher ?

Qu'avez-vous à me regarder ainsi avec ces yeux qui disent : C'est toi ! — Cela est vrai, c'est moi !

Cela est vrai, c'est moi qui l'ai tuée !

C'est moi

Qui l'aiséparée de celle qu'il aimait par ruse ! C'est moi qui l'ai chassée de la maison.

Et comme elle revenait ici, c'est moi qui l'ai tuée, l'assommant sur une pierre avec ces mains que voici !

Quoi encore ? que restait-il d'autre à faire ? que fallait-il faire de plus

Pour que celui que j'aime, pour que celui qui est à moi

Soit à moi comme il doit l'être, tout entier,

A moi seule et non pas à une autre ?

Tel est mon amour. Et vous, à votre tour, répondez ! Votre Violaine que vous aimiez

Comment donc est-ce que vous l'avez aimée, et lequel a valu le mieux, de votre amour, croyez-vous, ou de ma haine ?

Vous l'aimiez tous ! et voici son père qui l'abandonne, et sa mère qui la livre,

Et son fiancé, comme il a cru en elle !

Certes vous l'aimiez

Comme on aime un rayon de soleil sur un mur, comme une fleur dont on trouve l'odeur plaisante, et c'était cela toute l'amitié de votre amour !

Pour moi mon amour était d'une autre nature ;

Aveugle, ne lâchant point prise, comme une chose sourde et qui n'entend pas !

Comme je m'étais donnée tout entière, j'ai voulu l'avoir tout entier.

Qu'ai-je fait, après tout, que me défendre ! qui lui a été plus fidèle, de moi ou de Violaine,

De Violaine qui l'a laissé là, cédant au conseil de Dieu ?

Pourquoi Dieu ne reste-t-il pas chez lui et vient-il nous déranger ? notre malheureuse vie est si courte ! qu'il nous y laisse du moins en paix !

Comment pouvais-je faire pour me défendre, moi qui ne suis point belle ni agréable, pauvre femme qui ne puis donner que de la douleur ?

C'est pourquoi je l'ai tuée dans mon désespoir !

O pauvre crime maladroit ! ô disgrâce de celle qu'on n'aime pas et à qui rien ne réussit ! Comment fallait-il faire puisque je l'aimais et qu'il ne m'aimait pas ?

Elle se tourne vers son mari.

Et toi, ô Jacques, pourquoi ne dis-tu rien ?

Pourquoi tournes-tu ainsi le visage vers la terre sans mot dire,

Comme Violaine, le jour où tu l'accusais injustement ?

Ne me reconnais-tu pas ? je suis ta femme.

Certes, je sais que je ne te parais point belle ni agréable, mais vois, je me suis parée pour toi, j'ai ajouté à la douleur que je puis te donner ! cette douleur, il n'y a que moi qui puisse te la donner.

Il naît de la douleur ! Cet amour ne naît point de la joie, mais il naît de la douleur ! cette douleur qui est la même chose que notre vie !

Nul n'a plaisir à le voir, ce n'est point la fleur en sa saison,

Mais ce qu'il y a sous les fleurs qui se fanent,
la terre même, l'avare terre sous l'herbe !

Reconnais-moi donc !

Je suis ta femme et tu ne peux point faire que
je ne le sois point !

Une seule chair inséparable, le contact par le
milieu de nous-mêmes, et la confirmation, cette
parenté mystérieuse entre nous deux

Qui est que j'ai eu un enfant de toi.

J'ai commis un grand crime, j'ai tué ma sœur,
mais je n'ai point péché contre toi. Et je dis que
tu ne peux rien me reprocher. Et que m'importent les autres ?

Voilà ce que j'avais à dire, et maintenant fais
ce que tu voudras.

Pause.

ANNE VERCORS. — Ce qu'elle dit est vrai.
Jacques, pardonne-lui.

Pause.

JACQUES, *regardant sa femme en face.* —
Mara, je te pardonne. Mais écoute comment je te
pardonne.

MARA. — Eh bien ?

JACQUES HURY. — C'est Violaine qui te par-
donne. C'est Violaine qui parle par ma bouche.
C'est pour elle selon qu'elle me l'a demandé

Que je te pardonne. C'est elle, femme criminelle, qui nous garde réunis !

MARA. — Hélas ! hélas ! paroles mortes et sans trait !

O Jacques, je ne suis plus la même ! il y a quelque chose de fini ! Tout cela m'est égal.

Il y a quelque chose de rompu en moi, et je reste sans force, comme une femme veuve et sans enfant.

LE PETIT AUBIN enjambe péniblement les degrés et vient se glisser entre les genoux d'ANNE.

ANNE VERCORS, *le caressant*. — Pauvre Violaine !

Et toi que voici, petit enfant !

MARA, *fondant en larmes*. — Père ! père ! Il... il...

Il était aveugle, et voici qu'une femme l'a guéri.

Elle s'éloigne et va s'asseoir à l'écart.

Le soleil descend. Il pleut çà et là sur la plaine ; on voit la pluie dont les traits se croisent avec les rayons du soleil. Un immense arc-en-ciel se déploie.

VOIX D'ENFANT. — Hi ! hi ! regardez la belle arc-en-ciel !

Autres voix perdues.

On voit voler de grandes bandes de pigeons
qui tournent, s'éparpillent et s'abattent çà et
là dans les éteules.

ANNE VERCORS. — La terre est libérée. La
place est vide.

Toute la moisson est rentrée, et les oiseaux du
ciel

Picorent le grain perdu.

PIERRE DE CRAON. — L'été est fini, la sai-
son suspend avertissement, le feuillage universel

Frémit sous le souffle de Septembre.

Le ciel est redevenu bleu, et tandis que les per-
drix rappellent sous le couvert,

La buse plane dans l'air liquide.

(*A Vercors*). Vous voilà revenu chez vous.

Pause.

ANNE VERCORS, *à demi-voix*. — On dit qu'on
peut voir les tours de Laon par les temps clairs,
depuis ici.

PIERRE DE CRAON. — Ainsi vous êtes allé
en Amérique ?

Long silence.

ANNE VERCORS. — La mer ; je l'ai traver-
sée ; je suis allé plus loin.

La terre est bonne ; ils ne savent pas cultiver.
Je n'aime pas ces gens de là-bas.

PIERRE DE CRAON. — Je ne les aime point non plus.

ANNE VERCORS. — Bonne ? Mais est-ce qu'on peut dire qu'une terre est bonne, qui donne son fruit sans travail ? Avec leurs machines !

Cela est mou,

Comme une femme flétrie dans le lien de son ventre. — On a mal conjuré l'ancien désert, la terre sent toujours son goût de punaise.

Ils n'aiment point le travail. Leurs fruits sont aqueux ; ils recueillent une richesse supecte.

Et comme ils ne savent point travailler, ils ne savent point jouir de ce qu'ils gagnent. Rien ne devient mûr comme il faut.

Comme des vieillards décrépits, ils aiment les choses sucrées ; ils mangent des bonbons, ils boivent de la limonade.

Tout est fait à la mécanique, la garniture du corps et celle de l'esprit.

— Et j'ai trouvé les enfants de mon frère, son fils, sa fille.

PIERRE DE CRAON. — Qu'était devenue sa femme ?

ANNE VERCORS. — Elle était déjà partie avec un acteur, emportant le piano.

Et j'ai trouvé les enfants dans la serre des gens

de loi. Pendant cinq ans je me suis battu comme un homme.

Et j'ai ramassé toute la fortune de mon frère, claire et ronde, et je la leur ai remise dans les mains.

PIERRE DE CRAON. — Et qui sont ces enfants ?

ANNE VERCORS. — Des vauriens, dont je n'ai pas pu rien faire.

Tous les deux avaient le goût de l'Art, comme ils disent.

La fille chante quelque part.

Le fils a pris un métier plus infâme :

Il écrit dans la feuille publique pour l'amusement de la foule,

Tel que le saltimbanque qui joue de la flûte, la tête en bas.

Et quand ils ont été majeurs, je leur ai remis leur argent dans les mains, et je suis parti, n'ayant plus rien à faire.

JACQUES HURY. — Et c'est là tout le succès de votre voyage ?

Et c'est pour cela que vous avez abandonné votre famille ? c'est pour ces gens que vous avez sacrifié les vôtres ?

ANNE VERCORS. — Il faut que tout soit fait.

Là-bas il y avait une chose que seul je pouvais faire.

Elle est faite. Le reste ne me regarde pas.

Si le grain pourrit, ce n'est point la faute de celui qui sème.

— L'heure |secrètement était venue. Il était bon que je m'éloigne un peu de temps,

Afin que je leur permette de mourir.

— Comme les champs sont vides, la maison vide m'accueille solennellement.

PIERRE DE CRAON. — La moisson est finie ; le grain est séparé de la paille.

ANNE VERCORS. — Et vous, Pierre de Craon, tout ce temps qu'êtes-vous devenu ?

Je songeais à vous durant que je traversais

La mer encadrée par les nuages. Comme l'eau

Est fluide, et semblable à la substance même du ciel !

Mais on dit que vous n'êtes plus aujourd'hui le jardinier

De cet arbre mystérieux auquel chacun de nous

Communique, y puisant comme une feuille

La sève, selon une distribution cachée.

PIERRE DE CRAON. — O père, il y a une autre eau que celle dont tu viens de traverser les réservoirs !

Cette humidité secrète par quoi

Toutes les âmes d'hommes

Adhèrent d'une certaine manière, en sorte qu'un
même vent les ébranle

Comme une onde qui se propage ;

Et tel est cet autre élément, l'eau nouvelle sur
laquelle je me suis penché.

De même que l'eau, que ce soit la mer ou mêlée
à une chair d'homme ou de raisin

Ne change point de nature et ne cesse point d'o-
béir au soleil,

De même toutes les âmes humaines, chacune
libre et différente, tirent

D'un principe commun dont elles se servent
pour être ce qu'elles sont

Leur jus intérieur.

Nous ne sortons point de nourrice. Il y a au
dedans de nous

Une bouche qui ne cesse point de boire.

Et cette eau, comme l'autre,

Conserve sa nature, la même.

ANNE VERCORS. — Prétends-tu l'avoir décou-
verte ?

PIERRE DE CRAON. — Non, mais je pouvais
en poursuivre l'action, saisir le pouls. Sachez-le,

Les eaux de la terre n'en sont pas seulement la
sueur et l'égout.

C'est toujours le même fleuve qui coule; il descend, car sa source le tire à elle.

Comme le sang circule en nous, le battement de l'eau emplit tout le vaste corps de la nature

Pour une même fonction.

ANNE VERCORS. — Quelle ?

PIERRE DE CRAON. — Médiatrice, constructrice.

Voyez devant nous quels palais elle édifie dans le ciel !

(C'est le soir ; les villes errantes aux barrières du jour s'arrêtent et s'accumulent.)

— L'ouvrière sans relâche de la vie, le maçon de notre corps.

ANNE VERCORS. — On m'a dit que d'ingénieur vous vous êtes fait architecte.

PIERRE DE CRAON. — C'est vrai.

ANNE VERCORS. — Et qui vous enseigna cet art ?

PIERRE DE CRAON. — La nature pour qui sait l'écouter est un maître excellent. La pierre que je maniais m'a instruit.

ANNE VERCORS. — Comme je passais par la ville, on m'a montré l'église que vous construisez.

PIERRE DE CRAON. — Eh bien ! qu'en dites-vous ?

ANNE VERCORS. — Certes elle ne ressemble à aucune autre.

PIERRE DE CRAON. — C'est
Que je l'ai conçue en moi-même non point
Comme un vaisseau vide et comme une vaine
paroi,

Mais à la façon d'un organe vivant et d'un engin
que l'on combine.

ANNE VERCORS. — N'est-elle point faite pour
le même usage ?

PIERRE DE CRAON. — Le mot *église* veut
dire *assemblément*, le lieu en qui tous les chrétiens
réunis se trouvent

Assimilés dans l'unité d'un même corps mysti-
que.

Et c'est pourquoi vous voyez que l'ancienne
église était comme un homme vide,

La forme de la multitude ;

A la tête toujours présente venaient se joindre
les membres avec fidélité.

Ce n'était point proprement une maison que l'on
habite,

Mais le dépôt de l'arche dans un carrefour clos.
La nef de plain pied continuait la rue,

Barrée par l'autel.

Il fallait donc que quelque chose justifiât avec précision l'appel,

Une action, le saint drame, la messe ; et Dieu demeurait tout le jour caché.

Et tandis que le clergé dans ses stalles siégeait à l'entour du tabernacle

Le peuple était comme un homme arrêté dans sa marche et qui ne peut aller plus loin.

ANNE VERCORS. — Et vous, quelle a donc été votre pensée ?

PIERRE DE CRAON. — D'agrandir le chœur et d'y faire asseoir tout le peuple.

ANNE VERCORS. — Quel peuple ?

Qui songe encore à entrer aux églises, bien loin d'y prendre siège ?

PIERRE DE CRAON. — Ne parlez point comme ceux qui n'ont point de foi.

Nous savons avec assurance que Dieu existe,

Et que l'homme, ou non, le confesse du vent de sa bouche,

Le cœur, plus ancien, ne prend point en lui le change.

Oui, à défaut de son âme, sa chair

Et la pierre d'assise de ses os porteront témoignage.

Si la femme tirée du flanc de l'homme
Lui demeure attachée d'une dépendance si étroite,
combien

Du Créateur à la créature la communication
n'est-elle pas plus essentielle?

Comme l'eau obéit au soleil,
Comme sous l'étude assidue du soleil, la plante
Ne saurait faire autrement, méditant son bour-
geon, que de fleurir ses fleurs,

Ainsi l'ouvrage de la création ne cesse point en
nous, la patiente germination de l'image,

Pour une jouissance propre, telle qu'une note
fondue dans un pur accord avec l'autre.

Et c'est cet effort secret, ce travail de tout l'ar-
bre humain qui est essentiellement le désir,

Le fruit qui veut mûrir, quelque chose qui veut
mourir, toute la personne composée dans le don,
L'épanouissement dans la connaissance.

Il est donc vain à l'homme de promener çà et là
ses yeux :

Hors du Père il n'est point de satisfaction.

Et c'est pourquoi l'église que j'ai construite dans
une ostension perpétuelle

Tient devant tous le sacrement de la Vie.

Ce peuple n'a plus de tête, et c'est pourquoi il
faut lui donner un cœur.

ANNE VERCORS. — Il est vrai; si l'on veut,

on peut dire que cette église que vous avez construite a la forme d'un cœur.

PIERRE DE CRAON. — N'a-t-il pas révélé
Qu'Il bénirait tout lieu où serait l'image de Son
cœur ?

ANNE VERCORS. — Pour moi d'abord je pensais que l'implication de son triple vaisseau,
Honorait le mystère de l'organisme divin.

PIERRE DECRAON. — L'ancienne église n'avait pour fonction que la messe ; on ne priait pas que dans les chapelles.

Couchée vers l'Orient, c'était l'église du matin.

Pour nous, moins forts que nos pères, nous avons besoin d'une assistance plus continue,

Et nous disons au Seigneur de rester avec nous
Parce que le soir approche.

Et c'est pourquoi, à l'Eglise du Matin, j'en ai soudé deux autres,

Celle du Soir et celle de la Nuit.

Et l'Autel-Roi se dresse à leur intersection, avec le Sacrement qui, le jour, la nuit,

Comme la colonne de feu au cœur de l'armée d'Israël,

Demeure dans une perpétuelle montrance.

ANNE VERCORS. — Quand j'ai passé par la Ville, une seule des nefs encore

Etait vidée de ses échafauds.

Et je me serais cru dans une grotte, la cavité
laissée dans le calcaire natal

Par le départ de quelque grand fleuve.

Cent artifices en cachent la forme intérieure.

Les piliers ne partent point de la base, mais
comme de longs filets descendant çà et là de la
voûte,

Ils viennent joindre la pierre à la pierre.

Toute la nef est comme une colonie d'autels et
les chapelles sont dispersées de toutes parts,

Les unes creusées dans la paroi à diverses hau-
teurs,

Les autres dans les œuvres mêmes de la nef, en
contrebas ou comme sur de petites collines.

Car on dirait que vous avez dessiné ce site re-
ligieux comme un paysage ou un jardin de pierre,

En sorte que de tous points dans des cadres sans
cesse changeants

On ne cesse point d'envisager le Centre sacré
dans les flammes.

PIERRE DE CRAON. — L'autre vaisseau est
entièrement vide et vous n'y verriez aucune sorte
d'arcade ou de pilier.

Car c'est l'habitation de Dieu avec l'homme, où
l'un vient pour voir l'autre face-à-face

Et pour se montrer à lui. C'est là qu'il vient pen-
dant les heures sans pente,

Rentrant dans le ventre. Notre Dieu

Est là dans un silence qui est au-dessus de toute parole,

Comme une personne qui écoute et qui entend, et qui, quand on l'écoute, elle a parlé.

Solennellement pour l'hommage,

Et pour le témoignage, et pour la réparation, et pour la cérémonie

La foule liquide en rangs qui se superposent peut monter dans l'œuf intérieur.

Et ils voient au-dessus d'eux un ciel;

Car de même que, par un jour d'orage, quand le soleil près de se coucher brûle au ras de la terre,

On voit les espaces supérieurs entièrement occupés par un noir monde

De monts grouillants qui poussent à rebours et de vallées violentes,

Traînant en dessous, tels que cinquante ancres suspendues, comme des systèmes emmêlés d'hydres et d'engins,

De même, réverbérant l'éclairage bas, ils voient au-dessus d'eux au lieu de voûte la concavité d'une énorme sculpture,

Sombre et tachée de couleur, et relevée çà et là de cuivre et d'argent, telle que la déchirure de la vision,

Le Jugement, mêlé à l'histoire du monde et à sa création.

Et c'est à cela que m'ont servi les énergies nouvelles de ce bois végété par les forges humaines, l'acier.

Et çà et là de la tempête apocalyptique
Se détachent comme les mamelles de la pluie des clefs vivantes.

Et comme dans les grottes les stalagmites se forment des pleurs de la pierre,

Ainsi par endroits du milieu du bassin humain
Des groupes en bas répondent aux accidents de la Nue :

Un nœud de démons précipités, aplatis comme une goutte de plâtre, le bouillonnement des monstres et des quadrupèdes,

L'exaltation de Nemrod, l'aterrissement du premier des Sept Chevaux,

Un ange acharné comme un cormoran sur un corps d'homme

Que des mains convulsives retiennent par les chevilles, tandis qu'en haut un vortex confus

L'attend comme un gonflement de lèvres.

Et comme au soir tout l'entour de la fumée nocturne qu'elle troue

Brûle de l'ardeur de la fournaise,

Ainsi là où ce ciel des figures descend vers le chœur et en encadre l'ouverture

On le voit, comme un rideau de fleurs et de feuillages, tout transpercé,

Resplendir dans les feux du Buisson ardent !

ANNE VERCORS. — Maintenant parlez-moi de la troisième église.

PIERRE DE CRAON. — C'est le cachot de la Pénitence,

Tel que la grotte des Oliviers, tel que celle où Adam pleura son crime.

C'est là où tous les cœurs déchirés, où tous ceux qui souffrent passion de l'esprit

Sont assurés d'une nuit pareille à celle de la tombe, telle que la terre

Où la semence ensevelie attend la germination.

Cependant une lampe brûle devant un tabernacle, et d'un côté une vague lueur

Eclaire l'image de la Vierge, de l'autre les fonts baptismaux se dressent dans le crépuscule,

Entre l'ombre et le flamboyant Autel

Où le Sacrifice est consommé dans la Gloire et le Mystère dans l'Ostension.

ANNE VERCORS. — Est-ce tout ?

PIERRE DE CRAON. — Tel est le ménagement de la triple église intérieure.

Et pour la montée de la procession on a disposé les rampes et les terrasses,

Et tandis qu'au dedans la double église, comme
deux bouches, pour l'adoration et le culte,

S'incline sur l'autel central,

Ainsi tout l'édifice extérieur, pour la bénédiction
et la montrance,

(Et l'on ne peut dire qu'il y ait un toit, mais l'on
voit comme une montagne et tout ne forme qu'un
bloc et une ampoule,

La forme par l'air et le contour de la place sainte
réservée),

Culmine en un fait essentiel.

C'est ainsi que cela, excroissance parmi les mai-
sons humaines de la pierre profonde,

Se dresse au-dessus de la Ville comme un trône,
et comme un refuge aussi.

Silence.

ANNE VERCORS. — Et moi aussi, il me faut
gagner le refuge ! Voici la fin du jour, et de l'an-
née, et de la vie.

Il est six heures. L'ombre du Grès-qui-va-boire
atteint le ruisseau.

L'hiver vient, la nuit vient. Je suis seul.

Toute ma vie j'ai travaillé sous le soleil, et main-
tenant tout seul, il me faut commencer la nuit,

A la chaleur du feu, à la clarté de la lampe.

PIERRE DE CRAON. — O agriculteur, ton
œuvre est achevée. Vois la campagne vide, vois

la terre moissonnée, et déjà la charrue entame l'éteule !

Du sillon a germé le pain du corps et de l'âme, de l'Eternité et de la vie.

Et comme un maçon construit sa grange, j'ai aménagé la demeure inépuisable !

Mais meilleure est la maison que construit le pain lui-même,

Le corps de l'homme dans la pulsation de son sang.

Et vous comprenez maintenant ce que je voulais dire.

De même qu'il faut au travail des matériaux et que chacun mange,

De même il faut à cette eau commune, à cette même sève qui vivifie l'arbre de tous les hommes,

Procurer, afin qu'il se déploie dans la composition de ses branches et dans l'opulence de sa feuille,

Une nourriture, et que tous mangent ensemble.

Et que le Roi et son règne ne soient plus au-dessus d'eux, mais en eux-mêmes.

Silence

ANNE VERCORS. — Pierre de Craon, nos pensées ne sont point les mêmes.

Comme la lyre des anciens poètes, je sais

Qu'il est des hommes que la bosse entre leurs deux paumes d'un bloc de terre

Enivre comme une main mystérieuse saisie et
comme une voix gémissante.

De même pour vous, sculpteur nouveau, vous
sentez dans vos doigts

Le tas humain comme une glaise vivante,

Et tout plein du bouillonnement de l'esprit, vous
voudriez lui donner la figure de votre amour.

Mais moi, je suis pareil aux bœufs qui labourent
les champs de la terre, d'un pas égal à celui des
constellations.

Ma vie a été réglée par les astres, j'ai fait ma
tâche comme le soleil.

La terre fournit le fruit, l'eau et le soleil four-
nissent la croissance, et j'y ai un peu ajouté, l'é-
paule près de celle de mes chevaux, mon travail.

C'est ainsi que le ciel mûrit l'une sur l'autre

Les moissons humaines. Comme elles poussent
par la grâce de Dieu, elles jaunissent en leur saison.

Je me suis uni à la nécessité, et maintenant je
voudrais m'y dissoudre.

La paix, pour qui la connaît, la joie

Et la douleur y entrent pour des parts égales.

Ma femme est morte, Violaine est morte. Cela
est bien.

Je ne désire plus tenir cette frêle vieille main
ridée. Et pour Violaine, à huit ans, quand elle
venait se jeter contre mes jambes,

Comme j'aimais ce petit corps robuste ! Et peu à peu l'impétueuse gaminerie de la rieuse

S'était fondue dans l'attendrissement de la jeune fille, dans la peine et le poids de l'amour, et déjà quand je suis parti,

Je voyais dans ses yeux parmi les fleurs de ce printemps se lever

La vocation de la mort comme un lys solennel !

PIERRE DE CRAON. — O père, c'est d'elle-même que j'ai reçu congé et délivrance !

N'ai-je point fait ma tâche aussi ? La terre que vous ouvrez de votre charrue, je l'ai creusée plus profondément.

Et comme vous donniez à manger aux hommes, je leur ai donné à boire.

Mais avec ce baiser j'ai reçu mon émancipation.

Et j'ai connu une vérité, que rien n'est fait pour l'homme, mais que l'homme est fait pour Cela qui l'a fait.

Ne dites pas que je suis maçon, mais comme vous je suis un semeur de semences.

Dans le milieu de la ville, dans le grouillant sol humain j'ai planté cette église comme une graine,

Le germe inextinguible et la coque du vide séminal.

Le soleil est dans la partie gauche du ciel à la hauteur d'un grand arbre.

PIERRE DE CRAON. — Voici le soleil dans le ciel,

Comme sur les images quand le maître réveille l'ouvrier de la Onzième heure.

On entend craquer la porte de la grange.

JACQUES HURY. — Qu'est-ce que c'est ?

ANNE VERCORS. — C'est la paille qu'on va chercher dans la grange.

Silence. — Bruit de battoir au loin. — Voix d'enfant au dehors.

Marguerite de Paris !

Prête-moi tes souliers gris !

Pour aller au Paradis !

Qu'i fait beau !

Qu'i fait chaud !

J'entends le petit oiseau !

Qui fait piii !

JACQUES HURY. — Ce n'est point la porte de la grange, c'est le cri de la tombe qui s'ouvre !

Et m'ayant regardé de ses yeux aveugles, celle que j'aimais passe de l'autre côté.

Et moi aussi je l'ai regardée comme un aveugle, et sans preuve je n'ai point douté,

Je n'ai point douté de celle qui l'accusait.

J'ai fait mon choix, et celle que j'ai choisie

Elle m'a été donnée. Que dirais-je ? Cela est bien ainsi.

Cela est bien ainsi.

Je n'ai jamais eu foi au bonheur, et chaque fois qu'il s'est offert à moi,

Je m'en suis détourné comme d'une chose suspecte et mauvaise, le sucre qui se consomme tout entier dans la bouche.

C'est pourquoi il était le meilleur, ô Violaine, que je ne vous épouse pas, vous l'avez compris,

Car je vous aimais trop, et afin que cet amour ne soit point trompé, c'est pour cela que vous m'avez trompé.

Passant outre, vous me montrez le chemin, ô tête ensanglantée!

Vous avez rompu d'un coup votre cage et vous vous êtes rendue libre par violence. Mais moi,

La tâche à faire, je l'ai encore devant moi, le devoir à épuiser, la rançon avec tous les termes à solder.

Ainsi faisant vie de tout comme un arbre qui pousse, ce n'est nulle part aucune douceur que je chercherai,

Mais l'utilité essentielle, car dans l'action est la vie et la jouissance est une pourriture.

Silence.

Le soleil est derrière les arbres. Il brille à travers les branches. Le dessin des feuilles couvre la terre et les personnages assis. Ça et là une abeille d'or brilla dans un trou de lumière.

ANNE VERCORS. — Me voici assis, et du haut de la montagne je vois tout le pays à mes pieds,

Et je reconnais les routes, et je compte les fermes et les villages, et je les connais par leurs noms, et tous les gens qui y habitent.

La plaine, par cette échappée, à perte de vue vers le Nord !

Et ailleurs, se relevant, la côte autour de ce village forme comme un théâtre.

Et partout, à tout moment,

Verte et rose au printemps, bleue et blonde l'été, brune l'hiver ou toute blanche sous la neige,

Devant moi, à mon côté, autour de moi,

Je ne cesse point de voir la Terre, comme un ciel fixe tout peint de couleurs changeantes.

Celle-ci ayant une forme aussi particulière que quelqu'un est toujours là avec moi présente.

Maintenant c'est fini.

Que de fois ne suis-je pas sorti de mon lit, allant à mon ouvrage !

Et maintenant voici le soir, et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main.

Il se lève lentement et péniblement et étend lentement les bras de toute leur longueur, tandis que le soleil devenu jaune le couvre.

Ah ! ah !

Voici que j'étends les bras dans les rayons de

soleil, comme un tailleur qui mesure de l'étoffe.

Voici le soir ! Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche, il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains.

Les miennes sont quittes ! J'ai fini ma journée ! J'ai semé le blé et je l'ai moissonné et dans ce pain que j'ai tous tes enfants ont communiqué.

A présent j'ai fini.

Tout-à-l'heure il y avait quelqu'un avec moi,

Et maintenant, la femme et l'enfant s'étant retirées,

Je reste seul pour dire grâces devant la table desservie.

Toutes deux sont mortes, mais moi,

Je vis, sur le seuil de la mort ! et une joie inexplicable est en moi !

L'angelus sonne. Premier coup.

PIERRE DE CRAON. — L'ange de Dieu nous avertit de la paix et l'enfant tressaille dans le sein de sa mère.

Deuxième coup.

JACQUES HURY. — L'homme sort le matin et il rentre le soir, et la terre s'étend autour de ses portes.

Troisième coup.

ANNE VERCORS. — Chante la trompette ! et

toutes choses se consomment dans la consommation.

Profond silence. Puis, volée.

PIERRE DE CRAON. — Ainsi parle l'Angelus comme avec trois voix, ainsi en Mai,

Quand l'homme non marié s'en revient ayant enterré sa mère, chez lui,

« Voix-de-la-rose » cause dans le soir d'argent.

O Violaine ! ô femme par qui vient la tentation ! —

Car, ne sachant encore ce que je ferais, j'ai regardé où tu fixais le noir de tes yeux.

Certes j'ai toujours pensé que c'était une bonne chose que la joie.

Mais maintenant j'ai tout !

Je possède tout sous les mains ! et je suis comme quelqu'un qui, voyant un arbre chargé de fruits,

Etant monté sur l'échelle, il sent plier sous son corps le profond branchage.

Il faut que je parle sous l'arbre, comme la flûte qui n'est ni basse, ni aiguë ! Comme l'eau

Me soulève ! L'action de grâces descende la pierre de mon cœur !

Que je vive ainsi ! que je grandisse ainsi, mélangé à mon Dieu, comme la vigne et l'olivier.

Le soleil se couche.

MARA tourne la tête vers son mari et le regarde.

JACQUES HURY. — La voici qui me regarde.
La voici qui revient vers moi avec la nuit!

ANNE VERCORS. — La force de la terre qui
est au-dessous produit

L'herbe d'abord, puis le grain,

Et les fruits qu'on met sur la table, et les bon-
nes châtaignes et les grappes transparentes,

Et le vin qui enivre est fait le dernier.

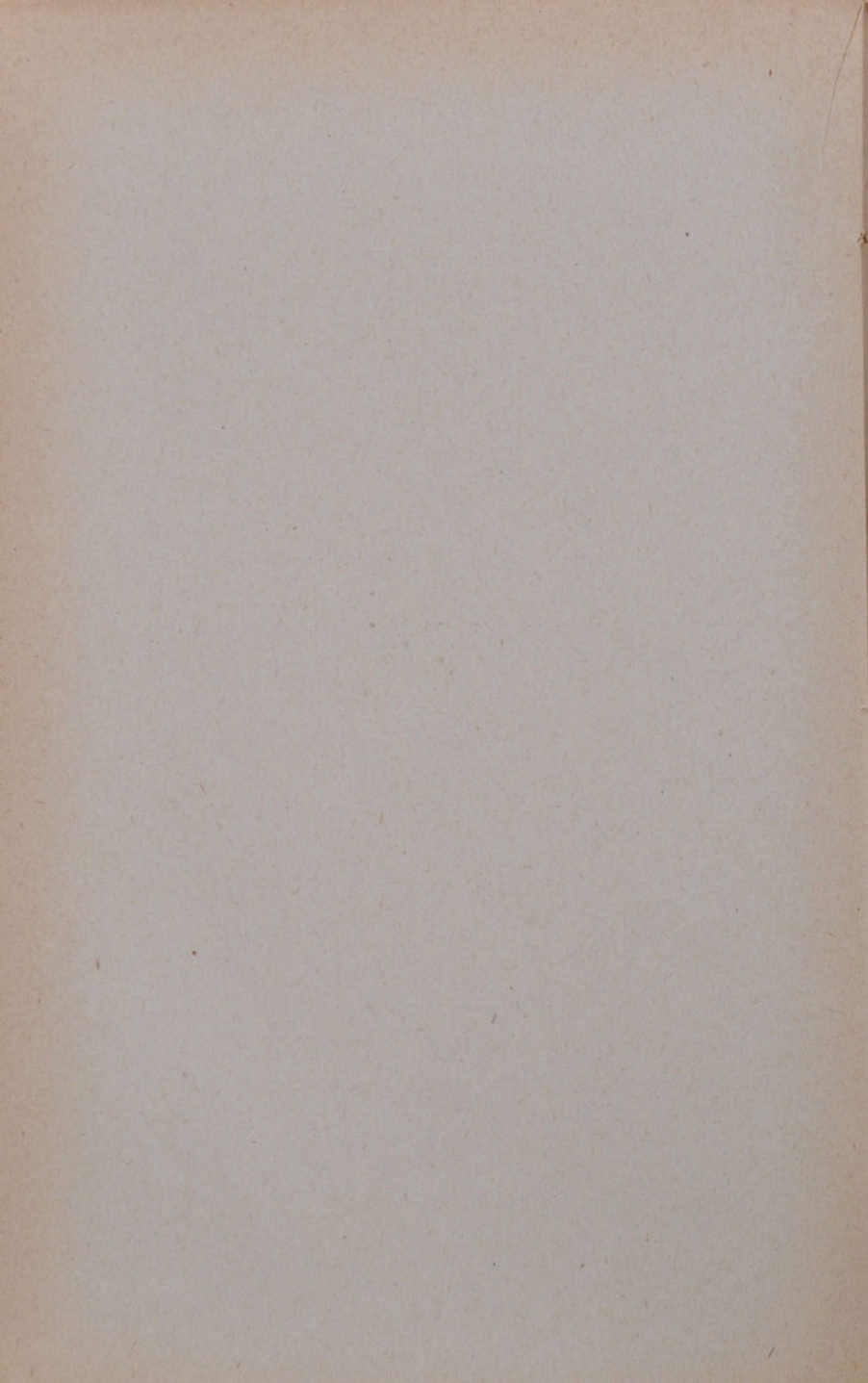
L'année change, et de nouveau se levant du noir
hiver, cramoisi, tout d'or,

De nouveau le nouveau soleil se peint sur les
fleuves chargés de glaçons!

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

La première version de *La Jeune Fille Violaine*, restée manuscrite, est de 1892. La deuxième, telle qu'on la trouve dans « l'Arbre », est de 1899-1900.

L'ÉCHANGE



PERSONNAGES

LOUIS LAINE.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE.

MARTHE.

LÉCHY ELBERNON.

ACTE I

L'Amérique. Littoral de l'Est. Une plage au fond d'une baie enceinte par les roches et par des collines boisées ; les arbres descendent jusqu'à la mer. La marée est basse et laisse la grève découverte. Premières heures de la matinée.

MARTHE est assise sous les arbres, les yeux fixés à terre. LOUIS LAINE, un jeune homme maigre et robuste, aux cheveux noirs et à la peau cuivrée, sort de l'eau et revient près d'elle. Il s'essuie le corps nonchalamment avec de l'herbe qu'il arrache, puis, s'accroupissant, il demeure en silence.

Du menton, il fait un petit signe, montrant la ligne de l'horizon.

MARTHE. — La journée qu'on voit clair et qui dure jusqu'à ce qu'elle soit finie !

Dis, Louis, toute la nuit il a plu

A verse, comme il pleut ici, et j'écoutais l'eau, songeant à tous ceux qui l'écoutent .

A ce même instant, qu'ils se soient réveillés ou ceux qui ne dorment pas encore.

La mer à la marée de Minuit débordait

Avec tout son bruit, crachant contre la porte fermée.

La voilà qui s'est retirée et deux fois elle remplira ses bords, suivant la Lune

Et le Soleil jusqu'à ce qu'il soit retiré aux hommes comme une lampe,

Afin qu'ils puissent dormir.

— Mais tu n'as point passé la nuit dehors ?

LOUIS LAINE, *remettant son pantalon et sa chemise, qui est couleur sang-de-bœuf.* — Bah !

J'ai vu bien d'autres temps.

— Mais j'étais couché dans un lit.

MARTHE. — Où étais-tu ?

LOUIS LAINE. — Chez eux.

Il désigne du pouce un côté de la scène derrière lui. — Silence.

MARTHE. — Tu as bien fait de ne pas passer la nuit dehors.

LOUIS LAINE. — J'étais empêtré dans le chaud, j'étais emmêlé dans les draps !

Et je suis sorti de la maison à demi rêvant, riant, bâillant,

Et je marchais tout nu, et des pins

Les gouttes d'eau me tombaient entre l'oreille et l'épaule.

Et d'un coup je me suis jeté, la tête en avant,

Dans la mer, telle que le lait nouvellement trait.

Et étant remonté j'ai rendu mon souffle et en même temps

J'ai vu que le soleil s'était levé, et de nouveau
ayant respiré à plein corps,

Culbutant entre mes genoux, je me suis enfoncé
en bas

Comme une pierre qui disparaît,

Je descends dans la profondeur de la mer.

Et tantôt, je nageais, et tantôt près du rivage,
me tenant debout, je me passais les mains sur le
corps du haut en bas

Comme un homme qui se dépouille d'un vêtement.

Il se couche tout de son long sur le dos.

MARTHE. — Est-ce que nous partons demain,
comme tu l'avais dit ?

LOUIS LAINE, *paresseusement*. — Demain...

Ah oui.

— Demain ? Est-ce que j'ai dit cela ?

Je ne sais ce que c'est qu'hier et que demain.
C'est assez que d'aujourd'hui pour moi.

MARTHE. — Maintenant que les maîtres de la
maison sont là.

Silence.

LOUIS LAINE. — Je vole dans l'air comme un
busard, comme Jean-le-blanc qui plane !

Et je vois la terre paraître sous les flammes du
soleil, et j'entends

Le craquement de l'illumination gagner

La terre sous la splendeur du soleil et les fleuves qui coulent selon la bosse de son corps, et les passants qui changent de place petitement,

Et les chemins de fer, et les maisons éparses, et les villes des hommes dans la poussière.

C'est l'heure où l'ouvrier bâillant remet la courroie sur la roue, et le balancier plonge au travers du parquet.

— Mais je regarde seulement si je ne trouverai pas un lapin avant qu'il rentre au bois ou une dinde sur une branche.

MARTHE. — Dis-moi,

J'aimerais mieux m'en aller, comme tu l'avais dit.

LOUIS LAINE. — Pourquoi ?

MARTHE. — Tu disais que nous irions là-bas et nous aurions une maison à nous.

Je ferai ce que tu voudras, Louis.

— (*Profondément.*) Je n'aime pas ces gens d'ici.

Sans doute c'est très gentil qu'ils t'aient pris ainsi pour surveiller.

Mais je n'aime pas cet homme, quand il vous regarde ainsi fixement, la main dans sa poche comme s'il comptait dedans ce que vous valez.

Et cette femme, — c'est sans doute sa femme, — (*Avec expression*) Avec ses yeux qu'elle a !

Elle ne rit jamais et toujours elle a l'air de rire.

LOUIS LAINE. — Regarde, là-bas ! Eh ? au ras du cap, vois-tu ?

MARTHE. — Quoi donc ?

LOUIS LAINE. — La fumée ! ne vois-tu pas la fumée ? C'est la Vieille-de-dessous-la-Vague qui fait la cuisine ;

Elle a des coquillages pour oreilles. Sa cheminée dépasse quand le flot est bas.

Et les chambres sont pleines de défroques de marins, plus que les maisons de prêts sur gages ; et de montres, et de sifflets,

Et de cloches avec le nom du navire ; et de pièces d'or et d'argent que la mer a usées comme des graviers ; et de sacs de grenats.

Un jour que le chauffeur du « Narragansett »...

MARTHE, *tendrement*. — Tu as toujours des histoires à raconter !

LOUIS LAINE. — Je n'ai pas été élevé

Dans les villes aux rues infinies, pleines de peuple, et de l'arbre la feuille touffue est agitée devant le ciel couleur de feu.

Une araignée

M'avait attaché par le poignet avec un fil et j'avais de l'herbe jusqu'au cou ;

Et du milieu de sa toile elle me racontait des histoires, telle qu'une femme assise.

Et je connaissais les fourmis selon leur nation,
Quand elles vont et viennent comme les ouvriers
qui déchargent les bateaux, comme les scieurs de
bois qui s'en vont portant des planches deux par
deux.

C'était chez ma nourrice.

Ensuite mon père m'avait pris avec lui à son
office, mais je ne savais rien, et j'allais passer la
journée dans le trou à charbon

Pour lire la Bible, et je prenais de l'argent dans
la caisse ;

Et il m'a chassé de la maison.

J'ai du sang d'Indien dans les veines. Ils avaient
un dieu qu'ils appelaient « le menteur »,

Parce qu'il n'est pas revenu.

MARTHE. — Et c'est alors que tu as traversé
l'Océan blanc

Afin que tu viennes me prendre où j'étais ?

LOUIS LAINE. — J'ai lu la fin d'un livre sur
eux ; on ne sait pas par où les hommes rouges sont
venus,

N'emportant rien avec eux, dans cette terre qui
était comme un fonds abandonné, et il y avait
trop de place pour eux.

Et ils vivaient, faisant la guerre aux animaux
qui y étaient ;

Et ils les connaissaient par leur propre nom, et leurs tribus avaient fait alliance ensemble.

Mais les blancs sont venus, traversant la largeur de la mer ;

Et ils ont fait un champ, et, ramassant les pierres, ils ont fait un mur autour et chacun vit à la place où il est,

Et l'ancien guerrier s'en va, comme sur l'aile de la fumée.

— Maintenant je vois les millions d'hommes qui vivent ici !

MARTHE. — A quoi penses-tu ?

LOUIS LAINE. — Je voudrais être menuisier,

MARTHE. — Menuisier ?

LOUIS LAINE. — Je voudrais être conducteur de diligence en Californie.

MARTHE. — Il va faire chaud aujourd'hui.

Silence.

LOUIS LAINE. — Il est dix heures, et le soleil, monte dans la force de sa cuisse.

Ce n'est plus l'heure où l'eau des lacs a la couleur de la fleur du pommier,

Blanc avec un peu de rose, et la figure de l'enfant s'ouvre comme une rose rouge.

Mais de la gauche tu frappes les hommes avec une lumière éclatante,

Et la sueur brille sur leurs fronts, et ils te regardent en montrant les dents d'en haut.

L'active scie

Flamboie au travers de la planche, et les usines sont pleines et les écoles ; et l'ouvrier à genoux

Un boulon entre les dents ramasse sa pince ; et à l'intérieur de la Bourse

Les hommes d'argent aux yeux de sourds aboient et agitent les mains.

Et la nuit ramène la volupté.

Et le dimanche ils iront aux champs, rapportant des feuilles et des bouquets de fleurs jaunes.

Mais moi, je ne fais rien du tout le jour, et je chasse tout seul, tandis que les rayons de soleil changent d'endroit, écoutant le cri de l'écureuil.

— Et combien reste-t-il encore ?

MARTHE. — Il ne reste plus rien.

LOUIS LAINE, *soulevant la tête*. — Comment ? plus rien ? Tu dis qu'il ne reste plus rien ?

MARTHE. — Il ne reste plus rien.

LOUIS LAINE. — Déjà !

De tout cet argent que tu avais emporté.

— Je me ferai épicier dans l'Ouest. On peut faire de la monnaie. On peut faire la banque avec les mineurs.

MARTHE, *plaintivement*. — M'aimes-tu, Laine ?

LOUIS LAINE. — Toujours cette question que font les femmes !

MARTHE. — Les femmes ? quelles femmes ?

LOUIS LAINE. — Est-ce que tu n'es pas une femme aussi ?

MARTHE. — Une femme aussi ? Il n'y a pas de femmes !

Je suis malheureuse, Laine, je suis jalouse, Laine ! et je voudrais toujours être avec toi.

Et quand tu t'en vas, j'en ai de la peine et du ressentiment.

Et je voudrais te suivre et être là sans que tu le saches, et savoir tout ce que tu fais.

Car peut-être que tu vas avec d'autres femmes et que tu ne me le dis pas.

La femme sans l'homme, que ferait-elle ?

Mais de l'homme envers la pauvre femme dans son cœur,

Il n'y a rien de nécessaire et de durable. Et c'est là mon doute et mon tourment.

Est-ce que les femmes ne sont pas bien bêtes ?

LOUIS LAINE. — Oui.

MARTHE. — Mais est-ce que tu m'aimes, dis ?

LOUIS LAINE. — Cela me regarde.

Il est honteux à un homme de parler de ces choses quand il fait jour.

MARTHE. — Laine, j'ai toujours peur pour toi,
Et je pense toujours à toi quand tu n'es pas
ici,

Comme à un enfant dont on ne sait ce qu'il fait.
Car où vont tes yeux, tes mains y sont bientôt.

LOUIS LAINE. — O la fraîcheur de l'eau !

O je voudrais être comme un crapaud dans le
cresson quand brille la lune sereine !

Il y a une chouette qui chante comme un coucou.
Je voudrais vivre dans l'eau profonde

— Il n'y a pas besoin de parler, à quoi cela sert-
il ? —

Comme un poisson et je nagerais, ayant tout le
corps au même niveau. O si tout à coup il m'écla-
tait des ailes !

Comme j'apprendrais à m'en servir, et, confiant
dans leur coup régulier, je volerais sur le gouffre
de l'air.

Je voudrais être un serpent dans l'épaisseur de
l'herbe.

— Qu'as-tu à me regarder ainsi ? C'est ainsi que
je te trouve souvent à me regarder.

MARTHE. — Je ne suis point de celles qui par-
lent beaucoup.

Mais j'écoute ; peu de gens savent écouter. Mais
le son de la voix humaine m'entre jusqu'au cœur
même,

Quand les paroles n'auraient que peu de sens.

Et quand j'étais petite on disait que j'étais bien sage, parce que je faisais attention à tout ; je regardais les gens dans les yeux,

Écoutant ce qu'ils disent, et je les regardais agiter les mains, comme une petite fille

Qui regarde la bonne l'apprendre le crochet.

Et je vivais à la maison et je ne pensais point à me marier.

Et un jour tu es entré chez nous comme un oiseau

Etranger que le vent a emporté.

Et je suis devenue ta femme.

Et voici qu'en moi est entrée la passion de servir.

Et tu m'as remmenée avec toi, et je suis

Avec toi.

Voici donc ce pays qui est au delà de l'eau !

Comme une rivière quand on est de l'autre côté.

LOUIS LAINE. — N'est-ce point un beau pays ?

MARTHE. — O Louis Laine, je n'avais jamais vu la mer. Chez nous

Le monde ne quitte pas du pays, comme les bêtes qui vivent sur les lys.

Mais chacun porte dans son cœur durant qu'il travaille l'image

De sa porte et de son puits et de l'anneau où il attache le cheval.

O ! et quand nous étions déjà partis un gros bourdon

Passa autour de ma tête et déjà il filait vers la terre.

LOUIS LAINE. — Je n'aime pas ce vieux pays. Ça sent le vieux comme le fond d'un vase.

Il y a trop de routes et l'on sait toujours où l'on est,

Et les gens vous regardent comme un chien qui n'a pas de collier.

MARTHE. — Sept jours

Nous avons été en avant, poursuivant le soleil,

Comme quelqu'un qui tient un bouquet de fleurs jaunes à la main. Et derrière

Les grands goëlands nous accompagnaient avec des ailes tour à tour

Noires et blanches, comme l'année, et l'écume s'effaçait comme une route.

Et le soir la société sur le pont en silence

Regardait autour,

Comme du milieu d'un trou, la mer couleur de mûre.

Et le quatrième jour

L'air devint comme différent et plus pur, et dans

le ciel nous vîmes le croissant d'une lune nouvelle.

Et nous sommes arrivés à la fin.

LOUIS LAINE. — Si long que nous avons traversé l'eau

Aussi large la terre

S'étend entre le Sud et la limite du Nord,

Et l'Est, et à l'Ouest cet Océan que l'on appelle Pacifique.

Regarde la carte !

C'est le spacieux pays de l'après-midi, donné aux hommes à l'heure de l'exploitation.

Tu as raison, il faut que nous allions plus loin et que nous quissions cette rive de fièvre,

Et de bois entre les tristes champs de roseaux et de brouillards chaleureux. Mais c'est toi-même qui voulais rester,

Comme si tu ne voulais pas quitter les plis de la mer.

Et il fait bon ici pour chasser.

(*Mystérieusement.*) Tu t'ennuies, ma tendre amie, mais si je suis avec toi, tu ne voudrais point être ailleurs.

MARTHE. — Laine, je ne m'ennuie pas ! Pourquoi dis-tu cela ?

Je ferai ce que tu voudras. Est-ce que je veux quelque chose de moi-même, dis ?

Pourquoi me désoles-tu, me faisant un signe de l'œil, comme quelqu'un dont on ne sait ce qu'il veut ?

Car il y a des fois où comme un petit enfant tu sembles le plus sage.

Car je suis à toi, et ma passion est de faire mon service.

LOUIS LAINE. — Que faut-il que je dise, Marthe ?

MARTHE. — Tout ! Regarde si je ne te dis pas tout ! Mais je suis assise devant toi.

Et je te suis connue, car je suis constante.

Dis-moi si tu aimes une autre femme et nous parlerons d'elle ensemble. Car tout ce qui t'arrive m'intéresse.

Mais tu me parles pour rire et tu me racontes des histoires.

Et parfois un esprit sombre tombe sur toi et tu restes longtemps l'œil immobile et le visage rigide.

Et quand je t'interroge tu réponds autre chose et tu sors de mon lit gardant la bouche fermée,

Comme on dit que l'homme considéré ne confiera point à sa femme de secret.

— O Laine, pourquoi ne m'aimes-tu pas ?

LOUIS LAINE. — Est-ce que je ne t'aime pas ?

MARTHE. — Non, non, non !

LOUIS LAINE. — Est-ce que je ne t'aime pas,
Douce-Amère ?

MARTHE. — Si tu le veux, je travaillerai pour
toi.

Je ferai un champ, j'arracherai l'herbe avec les
mains, j'arracherai les souches d'arbres avec la
pioche et la serpe ; et je sèmerai, et j'arroserai.

Et je travaillerai tant que le jour est long, et le
soir tu me reprocheras toutes les choses une par
une.

Et je ne penserai rien là-contre, et je serai
devant toi comme devant quelqu'un de content et
qui a mangé.

Mais tu ne me commandes rien et tu n'a passou-
ci de moi et tu me laisses faire ce que je veux !

LOUIS LAINE. — « Ta robe est verte comme
l'herbe, comme l'algue qu'on voit sous l'eau ! »

Vois, je puis me rappeler le vert de la robe que
tu avais.

Pause.

MARTHE. — Je te connais du moins d'une ma-
nière où tu ne peux tromper, comme un mouton
qu'on pèse, l'ayant acheté.

Je ne suis pas libre, et je suis sous tes pieds
comme une barque quand le pêcheur s'y trouve.

Laine, je ne te demande point de douces paro-

les ni de caresses. Ce n'est point là ce que je te demande.

LOUIS LAINE. — Que me demandes-tu donc ?

MARTHE. — Donne-moi ma part ! donne-moi la part de la femme !

Les exigeantes et dures racines par qui l'arbre
Prend et vit,

Et que les autres se réjouissent de ton ombre !
Prends-moi donc et étreins-moi durement !

Car s'il ne garde point en lui

L'appétit de la terre en bas, il ne grandira point
vers le soleil, avec ses branches,

S'il ne se fixe point à la place où il est.

Apprends de cette comparaison

Quelle est l'application de l'amour et que notre
union soit comme entre le bois et le feu.

Aime-moi et tu seras comme le feu qui a sa racine
en un seul lieu,

Et le vent s'y engouffre, emportant

Ses flammes comme des feuilles.

LOUIS LAINE. — Je me défie de toi.

Car que fais-tu de mon âme, l'ayant prise,

Comme un oiseau qu'on prend par les ailes, tout
vivant, et que l'on empêche de voir ?

Peut-être que j'ai vécu une vie quelque part

pendant ce temps, peut-être que j'ai été un mendiant en Chine.

Car ton cou est brûlé par le soleil, ton épaule

Est comme la fin de la journée et le soir est comme une table chargée d'herbes, quand l'homme se tient debout, tendant

Les bras, respirant le tout-puissant oubli !

— C'est ainsi que je me défie de toi.

MARTHE. — Il se défie de moi !

LOUIS LAINE. — Qui es-tu donc

Pour que je te remette ainsi mon âme entre les mains ?

MARTHE. — Ta mère te l'a donnée, et l'épouse est là qui la redemande.

LOUIS LAINE. — Qui es-tu pour faire une telle demande ?

Il la regarde des pieds à la tête. — MARTHE se tait.

Ma vie est à moi et je ne la donnerai pas à un autre.

Je suis jeune ! j'ai toute la vie à vivre !

MARTHE. — Elle ne t'a pas été donnée pour rien.

LOUIS LAINE. — Je serai libre en tout ! je ferai ce qu'il me plaira de faire !

Au matin quand j'ouvre les yeux,

Je me rappelle dans mon lit, et la joie entre
dans mon cœur !

Parce que je suis jeune,

Parce que la longue vie est à moi, et je vois mes
habits par terre.

Le ciel ! le courant de l'eau !

Et le soleil qui est attaché à la Terre comme
avec une corde,

Et la lune de minuit comme un coq blanc !

J'irai ! j'irai !

MARTHE. — Où ?

LOUIS LAINE. — Sous le ciel pommelé, et je
mâcherai chaque herbe pour connaître le goût
qu'elle a.

MARTHE. — Fais cela, et peut-être tu trouve-
ras celle qui donne l'intelligence.

Toute plante a sa saveur

Acre ou douce selon qu'elle l'a tirée de la terre.

Pause. Elle fouille le sol de son talon.

La terre d'exil, la terre de mort sur qui descend
la pluie, vers qui toute créature s'incline.

Et telle est l'odeur de la rose et de toute fleur
dont on s'approche plus près,

Et la pêche qui mûrit pour qu'on la mange, et
cette fleur velue qui est comme une oreille d'agneau.

Comme un papillon s'est levé devant tes pas,

tout-à-coup ouvrant la bouche et succombant au poids de la tête,

Tu t'assoiras dans la mort.

Et des animaux les uns broutent ce qui pousse de la terre ; et les autres les dévorent eux-mêmes.

Mais où est l'attache de l'homme ? qui sur son ventre porte le sceau de sa naissance :

Ecoute.

LOUIS LAINE. — J'écoute, Douce-amère.

MARTHE. — Douce-amère ! Pourquoi m'appelles-tu de ce nom qui me fait du plaisir et de la peine ?

Mais écoute ! C'est une femme qui t'a mis au monde et maintenant voici une femme encore.

LOUIS LAINE. — Et ainsi il faut que je t'aime toute seule ?

MARTHE. — Oui.

LOUIS LAINE. — O la poule qui a pondu ses œufs et qui veut toujours garder ses petits sous ses ailes.

Mais regarde : ma bouche est descellée et je respire par une contraction qui est au-dedans de moi-même.

Et je mange le pain que j'ai gagné.

Mais la femme ne peut se suffire à elle-même, et

il faut que je te fasse vivre, et tu me prends ce qui est à moi.

MARTHE. — C'est vrai, ce n'est pas moi qui t'ai donné la vie.

Mais je suis ici pour te la redemander. Et de là vient à l'homme devant la femme

Ce trouble, tel que de la conscience, comme dans la présence du créancier.

LOUIS LAINE. — Il y a d'autres femmes que toi.

MARTHE. — Ce n'est pas vrai, il n'y a pas d'autres femmes que moi !

Pourquoi dis-tu cela exprès pour me faire souffrir ?

Ne te fie pas aux autres femmes ! Ecoute-moi, car je les connais.

Ne te fie pas aux femmes blondes, car elles sont lâches et infidèles.

Ni aux noires, car elles sont dures et jalouses. Ni aux châtaines.

Ne te fie pas aux femmes ! Ne te fie pas à la figure perfide qui est pleine de lignes

Et de secrets comme la main !

Et elles te riront, comme quelqu'un que la lune éblouit !

Mais s'il y en avait une que tu aimasses,

Dis-le-moi, et je t'expliquerai pourquoi elle n'est pas si belle que je le suis.

Car il n'y en a pas une qui t'aime comme moi et qui te connaisse comme je le fais.

Et c'est en cela que je te suis douce et amère.

— Je suis honteuse, Laine!

LOUIS LAINE. — Qu'as-tu à dire encore ?

MARTHE. — Je suis jalouse !

LOUIS LAINE. — Jalouse de qui ?

MARTHE. — Pourquoi ne veux-tu pas me répondre ? Dis-moi que tu m'aimes toute seule.

LOUIS LAINE. — Toute seule.

MARTHE. — Dis-moi que tu ne connais pas d'autres femmes.

LOUIS LAINE. — Aucune.

MARTHE. — Jure-le !

LOUIS LAINE. — Je le jure. Il est honteux de mentir.

Long silence. — Entrent par le côté THOMAS POLLOCK NAGEOIRE et LECHY ELBERNON.

LECHY ELBERNON, *criant de loin*, — Hello !

Quand ils sont arrivés tout près, MARTHE se lève lentement ; LOUIS LAINE reste couché par terre, les yeux fermés.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Hello !

LECHY ELBERNON, *riant des yeux*. — Bonjour !

MARTHE la salue silencieusement.

LECHY ELBERNON. — Est-ce qu'il dort ? Regardez-le ainsi étendu.

Elle lui soulève la tête avec le pied.

Est-ce que vous m'entendez ?

Levez-vous ! Le soleil n'est pas bon quand on est couché.

LOUIS LAINE, *lui tendant la main*. — Aidez-moi !

LECHY ELBERNON. — *Pull up !*

Ils se lèvent. — Ils se regardent tous les quatre sans rien dire.

LOUIS LAINE, *à Thomas Pollock Nageoire*. — Je vous croyais encore au Canada.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Non j'arrive de Denver.

Silence

LOUIS LAINE. — On dit que ça ne marche pas là-bas ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Yes, sir !* Ils sont dans l'eau chaude, c'est positif, depuis que

l'Inde a arrêté la frappe de l'argent. Le dollar vaut cinquante-quatre cents, *man* !

L'or est tout ; il n'est valeur que de l'or. Personne ne croit plus à l'argent.

Moi, je l'ai toujours dit : une seule valeur, un seul prix, un seul métal.

LOUIS LAINE. — Mauvais pour les affaires, hé ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well* !

LOUIS LAINE. — Bon, vous êtes riche ! Cela vous est égal.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well* !

MARTHE. — Vous êtes commissionnaire, je crois ? Comment dit-on ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Je suis tout !

J'achète tout, je vends tout. Si vous avez de vieux souliers à vendre, apportez-les-moi.

Rien n'est pour rien. Toute chose a son prix.

Ne donnez jamais rien pour rien.

Mais est-ce que vous n'avez jamais vu ma maison de New-York ?

Old Slip, see ?

MARTHE. — Non.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — C'est à

gauche ; la vieille maison où il y a une horloge.

Il faudra que je vous montre ça.

Il y a beaucoup de choses là-dedans. Comme les dynamos sont dans le sous-sol des hôtels et comme les églises sont bâties sur les ossements des saints, toute la fondation

Contient l'or et l'argent dans les coffres-forts qui sont rangés comme des foudres et le dépôt des titres et des valeurs.

Et comme le dimanche on envoie la petite fille chercher la bière dans un pot,

C'est ici qu'on va tirer son argent.

Et au-dessus est la caisse.

Au milieu est la caisse, et à droite est ma banque et à gauche l'office de fret et d'armement.

Et en haut, c'est là que je suis, et là est le service télégraphique.

Toc, tac tac !

Voilà Chicago ! Voilà Londres ! Voilà Hambourg !

Et je suis là comme au milieu de mains qui font des signes, comme quelqu'un qui écoute et comme quelqu'un qui demande et qui répond.

LECHY ELBERNON. — Hardi !

Le voilà qui allume, comme quand il a quelqu'un à enfoncer, le regard fixe comme un boxeur qui rit ! Hardi, ours blanc !

LOUIS LAINE. — *You are pretty smart, are ye?*

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well*, il faut du nerf alors que vous vendez ferme comme si vous saviez tout,

Quand je ne sais pas le temps qu'il fera demain ; chaque jour a son cours, mais moi je connais les choses elles-mêmes,

J'ai fait toutes sortes de *jobs*, vous savez ! Je connais tout, j'ai tout vu, j'ai tout manié, j'ai traité tout.

Et je sais comment ça se fait, et où ça pousse, et quel est le prix de transport, et quel est le stock sur le marché,

Et le taux de l'assurance, et j'ai les échéances devant les yeux, et je connais l'arithmétique aussi.

Et je suis comme un marchand dans sa boutique, comptant.

Car le commerce tient

Une balance aussi comme la justice ;

Et je suis comme l'aiguille qui est entre les plateaux.

LOUIS LAINE. — Vous êtes très riche ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — O !

Il n'y a pas de riches dans le commerce.

C'est mon compte dans l'inventaire, voilà tout.

C'est un chiffre dans la liquidation.

Pause. — LOUIS LAINE et LECHY ELBERNON
causent entre eux.

LECHY ELBERNON. — Si ! je veux voir votre maison ! je veux voir comment vous vous êtes arrangés.

LOUIS LAINE. — Voyez-vous, nous ne sommes pas riches.

LECHY ELBERNON. — Ça ne fait rien ! A New-York une fois nous sommes allés voir les ménages des pauvres gens, — *slumming*, on appelle, — c'était si amusant !

Venez me montrer votre maison !

Elle lui prend le bras. Ils sortent. MARTHE
est assise, raccommodant un vêtement d'homme
qu'elle a pris par terre.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Qu'est-ce que vous faites là ?

MARTHE. — Vous le voyez, je raccommode.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Ce n'est pas un ouvrage de lady.

MARTHE. — Eh bien, je ne suis pas une lady.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Chez nous les femmes ne travaillent pas.

Silence. — Il la regard .

Vous êtes plus âgée que lui, n'est-ce pas. Quel âge avez-vous ?

Vingt-cinq ans, eh ?

MARTHE. — Non.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Moins ou plus ?

MARTHE. — Moins.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well.*

Silence.

Elopement, eh ? Sauvée avec lui, eh ? Le *dad* ne voulait pas, *didnt he* ?

MARTHE. — Cela ne vous regarde pas.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Bon, ne rougissez pas ainsi. Chez nous les filles se marient comme elles veulent.

Il la regarde sans rien dire.

Et est-ce qu'il vous bat, eh ?

MARTHE. — Qu'avez-vous à me questionner ainsi ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Bon, il n'y a pas de mal. Peut-être qu'il est un peu ivre quelquefois. Cependant ayez toujours un revolver.

— Et qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ?

MARTHE. — Vous avez bien voulu nous prendre chez vous.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well*, et après ?

MARTHE. — Je ne sais pas. Est-ce que vous ne voudriez pas le prendre dans votre maison ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Ecoutez-moi.

Je n'en voudrais pas pour faire marcher l'ascenseur.

MARTHE. — Pourquoi dites-vous cela ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Il n'est bon à rien. Il ne vaut pas un *cent*.

MARTHE, *se levant*. — Ce n'est pas vrai ! Pourquoi dites-vous cela ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Il ne sait rien faire de son argent ; il ne fait pas attention à ce qu'on lui dit. Il est comme un homme qui n'a pas de poches.

— Quittez-le. Il n'y a rien à faire avec lui.

MARTHE. — Comment ? Mais est ce que je ne suis pas mariée avec lui ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Bon, le divorce n'est pas fait pour rien.

On entend LECHY ELBERNON qui rit aux éclats.

Moi aussi, je suis marié.

Du moins... Je ne me rappelle plus bien.

Je crois que nous avons été devant le ministre. J'étais très occupé, vous savez.

Je crois que c'était un baptiste.

Je ne me rappelle plus. Je crois que c'était un pharmacien. Bon.

Le divorce n'est pas fait pour rien, eh ?

Silence.

Comment vous êtes-vous attachée à lui ?

MARTHE. — Cela me convenait ainsi.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE s'avance vers elle, et sans dire un mot lui passe le bras autour de la taille.

MARTHE. — Qu'est-ce que vous faites ! Laissez-moi !

Il essaye de lui prendre les mains, puis entendant un bruit, il la lâche et se retourne d'un air bourru.

Rentrent LOUIS LAINE et LECHY ELBERNON.

LECHY ELBERNON, *les regardant d'un air ironique*. — Eh bien ! j'espère qu'il ne vous a pas trop ennuyée ?

Où en est le « Nyack and Northern » ? Est-ce qu'il vous a raconté comment il avait rompu le « corner » des suifs, comme un rhinocéros ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *grommelant*.
— *Nonsense !*

LECHY ELBERNON. — Ma chère !

Comme c'est gentil, votre maison !

Comment faites-vous pour tenir tout cela si propre sans avoir de servante ?

Mais est-ce que c'est vous qui lavez le parquet ?

MARTHE. — Oui.

LECHY ELBERNON. — Comme c'est propre !
La servante ne fait pas si bien que cela chez nous.

Et comme le jardin est joli ! J'ai vu le linge qui y était étendu. Monsieur Louis (*elle le regarde du coin de l'œil*)

Voulait m'empêcher d'y aller.

Mais est-ce que vous faites la lessive aussi ? Oui ?
Comme cela doit être fatigant !

MARTHE. — Je puis travailler.

LECHY ELBERNON. — Moi, je suis trop délicate. *O dear !*

Je mourrais s'il fallait que je travaille.

Silence.

Comme c'est tranquille ! La mer est comme un journal qu'on a étalé, avec les lignes et les lettres.

Et là-bas au-dessus de cette langue de terre on voit les grands navires passer comme des châteaux de toile.

— Ma chère, nous parlions de vous. Est-ce que c'est vrai que vous n'avez jamais été au théâtre ?

MARTHE. — Jamais.

LECHY ELBERNON. — O ! Et que jamais vous n'étiez sortie de votre pays ?

MARTHE fait un signe que oui.

Et voici qu'il vous a emmenée ici.

Moi je connais le monde. J'ai été partout. Je suis actrice, vous savez. Je joue sur le théâtre.

Le théâtre. Vous ne savez pas ce que c'est ?

MARTHE. — Non.

LECHY ELBERNON. — Il y a la scène et la salle.

Tout étant clos, les gens viennent là le soir et ils sont assis par rangées les uns derrière les autres, regardant.

MARTHE. — Quoi ? Qu'est-ce qu'ils regardent puisque tout est fermé ?

LECHY ELBERNON. — Ils regardent le rideau de la scène.

Et ce qu'il y a derrière quand il est levé.

Et il arrive quelque chose sur la scène comme si c'était vrai.

MARTHE. — Mais puisque ce n'est pas vrai ! C'est comme les rêves que l'on fait quand on dort.

LECHY ELBERNON. — C'est ainsi qu'ils viennent au théâtre la nuit.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Elle a raison. Et quand ce serait vrai encore ? Qu'est-ce que cela me fait ?

LECHY ELBERNON. — Je les regarde, et la salle n'est rien que de la chair vivante et habillée.

Et ils garnissent les murs comme des mouches jusqu'au plafond.

Et je vois ces centaines de visages blancs.

L'homme s'ennuie et l'ignorance lui est attachée depuis sa naissance.

Et ne sachant de rien comment cela commence ou finit, c'est pour cela qu'il va au théâtre.

Et il se regarde lui-même, les mains posées sur les genoux.

Et il pleure et il rit, et il n'a point envie de s'en aller.

Et je les regarde aussi et je sais qu'il y a là le caissier qui sait que demain

On vérifiera les livres, et la mère adultère dont l'enfant vient de tomber malade,

Et celui qui vient de voler pour la première fois et celui qui n'a rien fait de tout le jour.

Et ils regardent et écoutent comme s'ils dormaient.

MARTHE. — L'œil est fait pour voir et l'oreille Pour entendre la vérité.

LECHY ELBERNON. — Qu'est-ce que la vérité ? Est-ce qu'elle n'a pas dix-sept enveloppes, comme les oignons ?

Qui voit les choses comme elles sont ? L'œil certes voit, l'oreille entend.

Mais l'esprit tout seul connaît. Et c'est pourquoi l'homme veut voir des yeux et connaître des oreilles

Ce qu'il porte dans son esprit, — l'en ayant fait sortir.

Et c'est ainsi que je me montre sur la scène.

MARTHE. — Est-ce que vous n'êtes point honteuse ?

LECHY ELBERNON. — Je n'ai point honte ! mais je me montre, et je suis toute à tous.

Ils m'écoutent et ils pensent ce que je dis ; ils me regardent et j'entre dans leur âme comme dans une maison vide.

C'est moi qui joue les femmes.

La jeune fille et l'épouse vertueuse qui a une veine bleue sur la tempe et la courtisane trompée.

Et quand je crie, j'entends tout la salle gémir.

MARTHE. — Comme ses yeux brillent ! Ne me regardez pas ainsi fixement.

LECHY ELBERNON. — Ma chère ! Je vous aime beaucoup.

Pourquoi ne venez-vous pas me voir ?

Venez. J'ai quelque chose à vous dire.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, à *Louis Laine*. — Moi aussi, j'ai à vous parler.

Les deux femmes sortent.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *retirant de la poche à revolver de son pantalon une poignée de billets et les mettant sous le nez de Louis Laine.*

— Qu'est-ce que ça, gentleman ?

LOUIS LAINE, *le repoussant.* — *Get away !*
Qu'est-ce que c'est qu'il a retiré là ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *flairant le papier.* — Hum ! Oui, cela a passé par beaucoup de mains.

Je ne trouve pas que cela sente mauvais.

— Qu'est-ce que c'est que ça, gentleman ?

LOUIS LAINE. — Eh bien, c'est du papier.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Oui, mais regardez ce qu'on a imprimé dessus : DOLLAR.

Et voyez combien cela fait. (*Il feuillette la liasse.*)

Un, cinquante, cinquante, dix, un, un, vingt, deux, cinq, cent...

LOUIS LAINE. — Eh, il y en a beaucoup.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *le regardant fixement.* — *See, man !*

Vous dites qu'une chose pèse tant, eh ?

Tant de livres ; et que vous avez tant de *bushels* de grain en stock, tant de gallons de pétrole ;

Et combien tout cela vaut de dollars.

Car comme tout

A

Un poids et une mesure, tout vaut

Tant.

Toute chose qui peut être possédée et cédée à un autre prix. Tant de dollars.

LOUIS LAINE. — *Well!* je n'ai jamais eu que quelques pauvres petits billets dans mon gousset comme du papier à cigarettes.

Mais regardez le paquet qu'il a retiré de sa poche !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Ecoutez bien.

Celui qui possède une chose n'a que cette chose-là même et il n'en a point d'autre.

Mais cette chose *vaut*, et en elle il possède ceci, qu'il peut avoir autre chose à la place.

Et il n'y a pas de chose qui soit toujours bonne. Comme quand on n'a plus faim, il ne paraît plus bon de manger. Et alors il peut la céder à un autre pour son prix.

LOUIS LAINE. — On ne peut pas tout avoir.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — On peut tout avoir pour son prix. Dans la vertu de l'argent on peut tout avoir.

LOUIS LAINE, *regardant le paquet de dollars.*
— *Well!*

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *le regardant fixement.* — Ayez seulement de l'argent !

LOUIS LAINE, *regardant les dollars.* — *Well, sir !*

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *violemment.*
— *Cash.*

LOUIS LAINE. — *Well, sir !*

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *lui mettant les dollars dans les mains.* — *Take that, man !*

LOUIS LAINE, *fermant à demi les doigts sur les dollars.* — Comment ? comment ? Qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi me donnez-vous cela ? Je ne veux pas.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Take that, man, I say !* Prenez cela, je vous dis !

Qu'est-ce que c'est qu'un petit millier de dollars pour moi ?

(*Violemment*). Et il y en aura d'autres ! Fourrez-moi ça dans vos poches.

LOUIS LAINE fourre l'argent dans sa poche.
Et maintenant écoutez-moi, Monsieur ! quel âge avez-vous ?

LOUIS LAINE. — Vingt ans.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Vingt ans.

Silence.

Hum ! Pris l'argent du *boss*, eh ?

LOUIS LAINE. — J'étais chez mon père. Il fait la banque dans l'Ouest.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Ecoutez-moi. Que voulez-vous faire ? Parlez-moi franchement, car je puis vous rendre service.

LOUIS LAINE. — Je ne sais pas.

Il fait comme s'il voulait parler, puis il indique tout l'horizon d'un grand geste de bras et sourit.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Bon, j'ai été comme cela. Je ne pouvais pas rester à la même place à faire la même chose.

Mais, voilà ! Vous avez une femme voilà !

LOUIS LAINE. — Bon, elle fait tout ce que je veux.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — O ! Attendez qu'elle ait des enfants.

Vous êtes pris.

C'est sérieux maintenant, il faut faire vivre ça.

Faites de la viande, faites des souliers, faites des habits, Monsieur ! Payez, payez, payez !

Vous n'avez plus rien à vous. Vous n'êtes plus à vous vous-même, ni jour, ni nuit.

Il faudra travailler comme un cheval de mine.
Et personne ne voudra de vous.

LOUIS LAINE. — Pensez-vous que personne ne veuille de moi ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Je vous dis la vérité : non.

LOUIS LAINE. — Mais comment est-ce qu'il faut faire alors ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Je ne sais.

LOUIS LAINE. — Je n'aurais pas dû me marier !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Vous n'avez pas un sou.

Ah ! Vous verrez si c'est facile que de faire de l'argent.

Sans argent, c'est comme de gratter la terre avec ses ongles.

Vous êtes pris.

Ah ! ah ! Voilà qu'on vous a mis la main dessus.
Vous n'irez plus où vous voulez aller.

LOUIS LAINE. — J'irai ! Personne ne m'a mis la main dessus !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well !*

LOUIS LAINE. — Je suis libre ! Personne ne m'a mis la main dessus ! Ma vie est à moi et non aux autres.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Qu'est-ce qu'une femme ? Il y a bien des femmes au monde et il n'y en a pas qu'une.

LOUIS LAINE. — C'est elle qui a voulu que je l'emmène avec moi.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *retirant de sa poche une poignée de sous et de pièces d'argent avec une passion contenue.*

— Regardez ça ! Qu'est-ce que c'est que ces sous, gentleman ?

Ça,

C'est la vie, ça, c'est la liberté pour toujours !

Ne me refusez pas ce que je vous demanderai !
Je vous donnerai ce qu'il vous faudra.

Il soupire profondément et ouvre la bouche, regardant toujours LAINE en face.
Silence.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE, *regardant Laine d'un air terrible.* — Pensez-y, jeune homme !

Je suis un homme religieux, mais si je veux avoir une chose,

L'enfer ne m'arrêtera pas et je ne me ferai pas damner pour rien !

Vous êtes Louis Laine et je suis Thomas Pollock.

Ne vous mettez pas devant moi ! Car la passion d'un homme n'est pas celle d'un enfant, et je n'ai pas de temps à perdre.

Oui, quand la mort serait là, ou que je sois blâmé!

Qu'avez-vous à vous embarrasser d'une femme,
Pour la rendre malheureuse, et pour que vous
soyez misérables tous les deux?

-- Venez déjeuner avec moi.

— Hé?

Je vous donnerai ce qu'il vous faudra. Libre
pour toujours, comprenez-vous?

— J'ai été comme cela aussi.

LOUIS LAINE. — Je ne sais ce que vous voulez
dire.

Pause.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — J'ai été
comme cela moi-même, mais j'ai eu bientôt compris
qu'avant tout

Il est bon d'avoir de l'argent à la banque. Glorifié
soit le Seigneur qui a donné le dollar à l'homme,

Afin que chacun puisse vendre ce qu'il a et se
procurer ce qu'il désire,

Et que chacun vive d'une manière décente et
confortable, amen !

L'argent est tout ; il faut avoir de l'argent ; c'est
comme une main de femme avec ses doigts.

Voyez-vous, faites de la monnaie.

LOUIS LAINE. — Je veux bien !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE.— Faites de la monnaie !

J'ai commencé sans le sou, moi ! Mais je n'avais pas de femme.

Et deux ou trois fois, d'un coup,

J'ai perdu tout ce que j'avais, *lots of fun* !

Il y a de tout ici, prenez à même, vendez, mettez votre nom sur votre chapeau.

Car c'est ici le marché où la vieille Europe achète.

Ils grouillent noir là-bas et ils n'ont plus assez à manger.

Allez dans l'Ouest, achetez un ranch !

Faites un sillon, allant tout le jour dans le même sens et semez-y le blé, semez-y le maïs !

Le blé indien, qui a plus que la taille d'un homme, emplumé, présentant l'épi énorme et aigu. Elevez une mer de cochons.

Peut-être que je me suis trompé sur vous ; vous comprenez la valeur de l'argent.

Faites de la banque, achetez pour vendre ! Ou faites n'importe quoi, car un homme adroit peut faire tout,

Mais faites de la monnaie ! — Bon, restez à déjeuner avec moi.

Voilà les ladies qui reviennent.

Entrent MARTHE et LECHY ELBERNON.

LECHY ELBERNON. — Vous êtes une femme étrange. Pourquoi ?

Pourquoi restez-vous ici ? Pourquoi ne voulez-vous pas venir à la maison, comme je vous l'ai demandé, au lieu que de rester dans cette mauvaise cabane !

Au moins dînez-vous avec nous ce matin ?

MARTHE. — Excusez-moi.

LECHY ELBERNON. — Comment ?

MARTHE. — Louis ira. Je ne puis. Je ne me sens pas bien.

LECHY ELBERNON, *montrant un papillon sur l'herbe*. — Quelque papillon noir ?

MARTHE, *montrant le papillon*. — Regardez ! Quand il vole, il est noir,

Et quand il se pose il est couleur de poussière.

— Mon mari m'a dit qu'il avait passé la nuit chez vous.

LECHY ELBERNON. — Oui.

MARTHE. — J'étais toute seule, et quel orage il a fait !

Et j'écoutais de l'autre côté de la porte

La mer laborieuse, effrénée, et tout le long de la côte au loin

Les vagues qui tonnent dans les fentes de la pierre ; et le triple éclair qui emplit la maison, alors qu'on attend le coup ; et l'intarissable ruissellement de la pluie.

Et toujours la force du vent qui passe,
Aplatissant la forêt comme un champ de maïs ;
On ne sait ce que c'est ; mais cela souffle, comme
quand on souffle.

Elle souffle sur sa main.

LECHY ELBERNON, *regardant Laine du coin de l'œil*. — Nous avons entendu ;

Le grand saule qui était au-dessus de l'écurie a été déraciné.

MARTHE. — C'est ainsi que la mer

Comme quelque chose qui a peur avertit les mauvaises consciences. Je me rappelle quand nous étions au milieu !

De la porte nous voyions comme un champ où il reste de la neige, et la mer en désordre sous la pluie, et l'étendue funéraire.

Qui sait pourquoi le vent souffle ? pourquoi, quand les eaux se déchainent et s'apaisent ? — La lumière créée

Suspend son pas au zénith, couvrant de splendeur l'étendue qui la réfléchit.

Et le flot s'est retiré au plus loin

Avant qu'il ne revienne ici même. Mais cette peine

Demeure et ne se retire point de mon cœur.

Toute la grève est parsemée de morceaux de bois et de branches où restent des feuilles.

LECHY ELBERNON. — Il est midi et la journée est partagée en deux.

Le soleil dévore l'ombre de nos corps, marquant l'heure qui n'est point l'heure : midi.

Et voici que l'ombre tourne, changeant de côté.

LOUIS LAINE. — Si cette brise ne tombe pas, nous pourrions faire une jolie promenade ce soir dans le bateau.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Nonsense!*
C'est aujourd'hui le Sabbath.

LECHY ELBERNON. — Tommy !

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well!*

LECHY ELBERNON. — Il a trouvé son salut tout fait.

C'est pourquoi il a fait sa fortune, car il faut bien faire quelque chose.

LOUIS LAINE. — Comme je passais à cheval, traversant le Nord Missouri,

Sur le chemin au milieu d'un très-immense marais,

Je rencontrai un misérable en haillons, tout couvert de boue rouge et qui avait la barbe comme de la vieille herbe d'hiver.

Et il me demandait à manger,

Parlant et se mettant les doigts dans la bouche, et je ne vis jamais gueule si large et si profonde !

Et il me dit qu'il y a un an, jour pour jour, comme il se trouvait là,

Un voyageur comme moi qui passait

Lui avait jeté une poignée de monnaie.

Et une partie était tombée sur le chemin et il l'avait ramassée ; et l'autre partie

Était tombée dans le marais, et il cherchait depuis ce temps-là, et il n'avait pu tout retrouver encore.

Et il me demandait à manger, et il disait

Qu'il me donnerait sa « Grâce-de-Dieu » pour cela,

Mais je n'avais que quatre épis de maïs dans les fontes, et trente milles encore jusqu'à *Horses heads*.

Sa « Grâce-de-Dieu » ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — Et vous avez refusé ?

Je ne mettrai jamais d'argent avec vous dans une affaire.

Que saviez-vous ? C'était toujours bon à prendre.

LECHY ELBERNON. — C'est ainsi que tous
quatre nous échangeons des paroles,

Nous tenant debout ensemble et nos yeux s'en
vont de l'un à l'autre,

La bouche livre des paroles et l'oreille les reçoit.

Mais j'ai l'oreille fine comme une pie ! et les
Gypsies qui ont la pointe de l'œil recourbé

(Car j'ai vécu avec elles un temps) m'ont dit.

Que si, perçant la pierre de la tombe, j'y appli-
quais l'oreille,

Je finirais par entendre les morts au fond,

Car ils parlent ensemble, d'argent.

Et j'écoute, et j'entends entre nos paroles trois
bruits :

La rumeur de la mer,

Et un petit frémissement dans les feuilles,
comme le souffle du quelqu'un qui dort, et le cri
Des locustes dans l'herbe haute.

Mais je puis pénétrer jusqu'à l'âme, car la parole
Répond dans la pensée des autres ;

Comme quand je joue je sais ce que l'autre
répondra.

Car comme il y a une harmonie entre les cou-
leurs il y en a une entre les voix.

Et comme entre les voix il y a un concert entre
les âmes, qu'elles se haïssent ou s'aiment.

Et nous, tous quatre, nous avons les cheveux
noirs, et c'est ainsi que nous sommes réunis

Comme des ouvriers qu'on a loués pour travailler
à une même pièce.

Ah ! ah !

Rangeons-nous en rond comme font les enfants
quand ils comptent pour savoir lequel sera pris.

Elle compte.

Akkeri ekkeri ukeri an

Fillassi fullasi — Nicolas John

Quebee quabee — Irishman

Stingle'em, stangle'em — buck !

Pause.

THOMAS POLLOCK NAGEOIRE. — *Well !*
Allons dîner.

Ils sortent.

ACTE II

Même scène. L'après-midi du même jour.

Entre LOUIS LAINE. — MARTHE est assise devant la cabane; elle fait tomber quelques miettes de pain qui sont restées sur sa robe.

LOUIS LAINE. — Eh bien ! tu as dîné ?

MARTHE. — Je n'avais pas faim.

LOUIS LAINE. — Un morceau de pain sec, hé ? C'est pour me faire honte d'avoir été chez eux ?

Et tu te fais ton pain toi-même ! car tu ne peux pas manger le même que les autres.

MARTHE. — Je ne puis pas manger le pain qu'on fait ici, il n'est pas cuit.

LOUIS LAINE. — Et pourquoi es-tu toujours à travailler ? Ce n'est pas moi qui te le demande.

MARTHE. — Mais il n'y a personne pour nous servir,

LOUIS LAINE. — Et pourquoi es-tu toujours mal habillée ? J'étais honteux tout-à-l'heure
Devant eux. Regarde la robe que tu as !

MARTHE. — Elle est assez bonne pour moi.

LOUIS LAINE. — Pourquoi n'es-tu pas venue dîner avec nous ?

MARTHE. — Je ne veux pas manger avec eux.

LOUIS LAINE. — Pourquoi ? qu'est-ce que tu as contre eux ? Voyons, parle !

Ils ne nous ont jamais fait que du bien. Ils t'invitent gentiment, et tu refuses avec grossièreté. Tu es restée de ton pays.

MARTHE. — Je ne mangerai point avec eux.

LOUIS LAINE. — Pourquoi, mauvaise ?
Voyons ! dis ce que tu as à dire !

Ils te valent bien.

Qu'est-ce que c'est que ces manières que tu fais ?
Vous aimez mieux manger votre pain toute seule, pas vrai ?

Mais c'est pour me contrarier, parce que tu crois que j'aime à aller chez eux.

Mais tu es jalouse de tout ce qui m'amuse.

Et cela ne m'amuse pas, mais je le fais cependant, vois,

Parce que c'est mon intérêt. Mais toi,

Tu n'es qu'une égoïste, voilà tout.

MARTHE. — Laine, pourquoi me parles-tu ainsi ?

Pourquoi veux-tu que je voie cette femme ?

LOUIS LAINE. — *Cette femme !* tu pourrais être polie.

Elle te vaut bien ! O je sais ce que tu veux dire ! mais il ne faut pas parler sans savoir.

Ce n'est pas ce que tu crois, elle m'a tout expliqué.

Mais tu te penses plus raisonnable que tout le monde.

Ce n'est pas tout que d'être terre à terre. Il y a l'intelligence !

Elle m'écoute quand je parle, et l'on peut causer avec elle, et elle ne trouve pas que je suis un fou.

MARTHE. — O ! Je n'ai jamais dit que tu étais un fou, Louis ! (*Elle pleure.*)

Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas plus intelligente.

LOUIS LAINE. — Allons, ne pleure pas ! Voyons ! Ne pleure pas, voyons !

C'est vrai, j'ai été brutal. Pardonne-moi.

MARTHE. — Tu n'es plus le même que tu étais.

LOUIS LAINE. — Douce-amère, tu es simple et débonnaire.

Tu es constante et unie, et on ne t'étonnera point avec des paroles exagérées. Telle tu fus et telle tu es encore.

Ce que tu as à dire, tu le dis. Tu es comme une lampe allumée, et où tu es, il fait clair.

C'est pourquoi il arrive que j'ai peur et je voudrais me cacher de toi.

MARTHE. — Peur ? de moi ? Est-ce que je puis te faire du mal ? Et que craindrais-tu de me découvrir ?

LOUIS LAINE. — Oui.

Tu sembles bien sage, et cependant il faut qu'il y ait un vice en toi.

Car

Comment se serait-il fait que tu m'eusses aimé, moi qui n'étais qu'un enfant,

Et quelqu'un qui vient d'on ne sait où ? Car tu ne savais pas qui j'étais.

Mais je n'ai eu qu'à te prendre la main et tu es venue avec moi.

Quelle honte cela a dû faire !

Car quelqu'un qui t'aurait vue eût pensé

Que tu eusses épousé qui tes parents t'auraient dit et que tu eusses été contente d'être sa femme.

Oui, j'étais un étranger, et si un autre fût venu... Sans doute que tu t'ennuyais chez toi.

MARTHE. — Laine, tu ne parles pas ainsi de toi-même ! Pourquoi m'humilies-tu ainsi ?

Est-ce que j'ai fait mal de t'aimer ? et ne t'ai-je pas épousé légitimement ?

LOUIS LAINE. — Je n'étais qu'un enfant. Mais toi, tu aurais dû savoir et ne pas écouter ainsi ce que je te disais.

MARTHE. — Il est trop tard ! Rappelle-toi ce que je t'ai répondu : « Me voici et je t'appartiens !

« Prends garde à moi ! Car tu me garderas toujours avec toi, que je te paraisse douce ou déplaisante ! Et je serai suspendue à toi, bien lourde. »

Et tu me disais que tu m'aimais.

LOUIS LAINE. — Certes, je t'aimais ! et je t'aime bien encore.

Va, Marthe, je ne te ferai point de reproche.

Mais c'est moi qui ai agi étourdiment ! Jamais je n'aurais dû t'épouser.

L'homme a des devoirs. J'ai pris des devoirs envers toi. Oui, je ne les méconnaissais pas.

Mais je ne puis pas les remplir.

Je ne puis pas te faire vivre. Cela va bien encore maintenant, mais comment est-ce que nous ferons quand nous aurons des enfants, y as-tu songé ?

Il faut songer à l'avenir aussi.

Laisse-moi aller ! Laisse-moi aller et ne me re-

tiens pas, comme quelqu'un qu'on tient par la main, lui éclairant la figure avec une lumière !

J'irai là où il n'y a personne avec moi.

Est-ce que je puis te faire vivre ? Regarde, qu'est-ce que je sais faire ? J'ai demandé à Thomas Pollock Nageoire

Si j'étais capable de faire quelque chose, et il m'a dit que non.

Silence.

MARTHE. — C'est ce qu'il me disait aussi tout à l'heure.

LOUIS LAINE. — Vraiment ? est-ce qu'il t'a parlé de cela déjà ?

MARTHE. — Déjà ?

LOUIS LAINE. — Dis. Qu'est-ce que tu penses de lui ?

MARTHE. — Je pense qu'il est fort riche.

LOUIS LAINE. — Riche ? Il est riche comme un roi !

MARTHE. — Oui.

LOUIS LAINE. — Une poussée terrible ! C'est comme les *tugs* ; il y en a qui poussent et il y en a qui tirent.

MARTHE. — Oui.

LOUIS LAINE. — On parle de lui partout !

Quel nerf ! Quel coup d'œil ! Si riche, si simple !
J'ai été surpris de voir qu'il pouvait aimer quelqu'un.

Et un vrai roi, je te dis !

MARTHE. — Oui.

LOUIS LAINE. — Il a donné cent mille dollars à l'hôpital des Ethiques. — Je ne me rappelle plus, je crois que c'est une société de culture. —

Un roi !

Il prend d'une main et il donne de l'autre. Et celle qu'il épouserait...

MARTHE. — Comment ? est-ce qu'il n'est pas marié déjà ?

LOUIS LAINE. — Marié ! marié !

Tu ne vois pas les choses comme il faut.

Le mariage est un contrat et il se dissout par le consentement des parties.

Eh bien !

— Pour Lechy, elle ne tient pas à rester sa femme.

Tu sais, c'est une artiste, et elle dit que je suis un artiste aussi : elle ne tient pas à l'argent. Et il ne l'a jamais aimée.

Il l'a, eh bien, comme on a un cheval.

MARTHE. — Oui.

LOUIS LAINE. — Ce n'est pas la même chose !

C'est un homme réfléchi et qui ne laissera point capricieusement ce qu'il a aimé une fois pour de bon.

Avoir

Une femme simple et douce, voilà ! — Je voudrais que tu fusses heureuse, Marthe !

Je voudrais avoir réparé ce tort que je t'ai fait.

— Écoute. Peut-être que tu sais déjà ce que je vais dire ?

MARTHE. — Peut-être que je le sais ?

LOUIS LAINE. — Écoute, et ne prends point à mal ce que je vais te dire, et songe que cela m'est bien dur.

Mais réfléchis, et peut-être que tu as déjà réfléchi.

— Je ne sais ce qu'il t'a dit ce matin.

Regarde-moi bien et vois si tu as à attendre de moi

Autre chose que tourment et peine.

Car un esprit terrestre est en moi et la raison n'y peut rien.

Et tu ne feras pas de moi ce que tu voudras.

Laisse-moi aller et ne t'attache point à moi.

— Je ne sais ce qu'il t'a dit ce matin.

Mais

Si c'est qu'il aurait voulu de toi pour être sa femme...

MARTHE. — Ho ! ho !

Reconnais mon visage ! Regarde le visage qui vers le tien se tournait avec révérence !

Regarde le visage de ta femme et vois-le couvert du feu de la honte !

O rougeur insolente ! O rouge,

Voilà que tu éclates, en sorte que ma figure en est toute épanouie !

Afflue, chaleur ! Eclate, ô sang ! Flamboie, visage outragé !

Louis, tu as fait une chose honteuse ! Voilà que tu as vendu ta femme pour de l'argent.

Tu dis que tu ne sais ce qu'il m'a dit, mais il ne m'a rien dit.

Mais sans dire un mot, il m'a saisie avec les mains comme une chose qui est à celui qui la prend.

— Si j'étais le chien qui couche sur tes pieds,

Ou le cheval, vieux serviteur qu'il est temps de vendre pour qu'on l'abatte,

Tu ne remettrais pas la corde dans la main de l'acheteur

Sans quelque petite peine peut-être.

Mais tu désires ardemment être délivré de moi, et l'argent est autant de gagné.

Malheur à moi !

Je me suis donnée à toi, et malheur à moi parce que tu m'as vendue,

Me mettant la main sur le dos, comme une bête
qu'on vend sur pied. Et voilà que tu es content,

Comme le père de famille, qui, ayant conclu un
marché et repassant chaque point dans son esprit,
se sent rempli de joie,

Car il pense qu'il est le gagnant et non pas celui
qui a perdu.

LOUIS LAINE. — Marthe !

MARTHE. — O maison !

O lit des parents morts où personne ne couchait
plus et table qui étais dans la salle à manger !

O demeure paternelle au delà de ces eaux et
murs d'où les arbres dépassent !

Considérez ce traitement injurieux.

O injure !

O injure ! ô soufflet sur la bouche ! ô coup ! ô
amour méprisé ! ô haine dans le cœur de celui qui
m'est très cher !

O Laine, je te vois tout à coup en sorte que j'en
suis éblouie !

Ne me hais pas !

Que t'ai-je fait ? ne me hais pas parce que je ne
te suis pas douce, mais amère !

Je suis en ton pouvoir. Ne me livre pas à un
autre !

Ne me conduis pas à lui par la main, disant :

« Elle est à toi.

« Regarde, prends ! Et toi, demeure avec lui et il te fera entrer dans sa chambre. »

LOUIS LAINE. — Marthe !

MARTHE. — Honte ! honte ! ô honte !

LOUIS LAINE. — Ne me parle pas ainsi !

MARTHE. — Je te le dis, tu as mal fait.

Tu dis que tu ne veux pas me donner de la peine et de la douleur.

Mais c'est cela même que j'attends de toi et cette part est la mienne.

L'enfant

Crie et joue en liberté et il aime à manger ce qui lui paraît bon et à dormir son soûl.

Mais c'est raison qu'arrivant à l'âge dû le jeune homme

Ressente, voyant le visage de la femme,

Cette joie,

Et qu'en lui comme une puissance s'émeuve et qu'il la regarde, comme la nuit en avril

Sous la foudre on voit le jardin blanc.

Sagement la Nature l'a disposé ainsi.

Car c'est une chose belle et excellente, et c'est raison qu'il l'embrasse avec des pleurs et des sanglots.

Car il était seul et maître de lui-même,

Et voilà que quelqu'un est toujours là, partageant même son lit quand il dort, et la jalousie le presse et l'enserre.

Il était oisif et il faut qu'il travaille tant qu'il peut ;

Insouciant et voici l'inquiétude.

Et ce qu'il gagne n'est pas pour lui, et il ne lui reste rien.

Et il vieillit pendant que ses enfants grandissent,
Et la beauté de sa femme, où est-elle ?

Elle passe sa vie dans la douleur et elle n'apporte que cela avec elle,

Et qui aura ce courage, qu'il l'aime ?

Et l'homme n'a point d'autre épouse, et celle-là lui a été donnée, et il est bien qu'il l'embrasse avec des larmes et des baisers.

Et elle lui donnera de l'argent pour qu'il l'épouse.

— Ne me laisse pas, Louis ! ne me vends pas !
Ne me laisse pas parce que je suis amère, mais je suis douce aussi !

Mets-toi à genoux et je me mettrai à genoux !

Et considère mon âme et m'émerveillant je prendrai la tienne avec vénération

Dans mes bras, m'étant mise à genoux parce qu'elle est la création de Dieu,

Et son dépôt contre mon cœur entre mes deux bras.

Malheureuse ! Que dirai-je ? car tuournes tout ce que je dis à mal.

O Laine, j'ai un grand amour pour toi !

Ne me rejette pas, m'ayant prise de mon pays comme une servante que l'on engage.

Car j'ai un grand désir de servir et il n'est rien de si bas en quoi je ne le veuille !

Ne me hais pas, Laine ! ne me rejette pas, car je suis ta femme ! Ne dis pas que tu ne m'aimes point !

Entre LECHY ELBERNON.

LECHY ELBERNON, à *Louis Laine*. — Comment ! vous êtes ici ! est-ce pour cela que vous nous avez quittés si vite ?

LOUIS LAINE. — Excusez-moi.

LECHY ELBERNON, à *Marthe*. — Voyez ! il ne peut se passer de vous un instant.

Mais c'est très mal de ne pas nous le laisser un peu.

Comment ! vous avez pleuré ! et lui quel air morose il a !

Ah ! Ah !

Querelles d'amoureux !

MARTHE. — Je n'ai pas pleuré.

LECHY ELBERNON, *la regardant*. — Je ne vous trouve pas laide du tout, moi, Marthe ! Mais combien y a-t-il de temps que vous êtes mariés ?

MARTHE, *à voix basse*. — Six mois.

LECHY ELBERNON. — Six mois ? c'est peu. C'est peu ! Mais qui peut se vanter d'avoir quelque chose pour toujours à soi ?

Ah ah ! ah ah !

J'ai envie de vous dire quelque chose et je ne puis m'en empêcher !

Voyez comme il me regarde, comme s'il avait peur !

Faut-il le dire, Louis ?

LOUIS LAINE. — Faites ce que vous voudrez.

Silence.

LECHY ELBERNON. — Apprenez qu'il a couché cette nuit avec moi.

MARTHE. — Est-ce vrai ?

LECHY ELBERNON. — Réponds, Laine.

MARTHE. — Parle, réponds !

LECHY ELBERNON. — Ah ! ah !

MARTHE. — Tu as dit que tu n'aimais pas d'autre femme que moi. Tu me l'as juré ce matin, tu l'as juré.

LECHY ELBERNON. — Je te le dis, il a couché cette nuit avec moi.

MARTHE. — Silence, louve ! et toi, parle, est-ce vrai ?

LOUIS LAINE. — C'est vrai.

MARTHE. — Vrai ! tu as perdu le droit de prononcer ce mot-là.

LOUIS LAINE ouvre la bouche pour répondre.

LECHY ELBERNON, *lui mettant la main sur la bouche*. — Ne réponds pas, Louis ! Laisse-la crier, laisse-la pleurer ! Qu'est-ce que cela nous fait ?

Qu'elle pleure devant nous et notre amour en sera augmenté !

Vraiment, as-tu menti ainsi ? Lui as-tu juré cela ce matin.

Ce matin même ?

Certes tu t'es conduit très-bassement et comme un homme vil !

O Douce-amère, nous nous sommes souvent moqués de toi ! Et je te connais comme lui-même et il me raconte des choses pour me faire rire.

Ce n'est pas moi qui l'ai attiré, c'est lui qui est venu vers moi.

N'aie point honte, Louis, et dis-lui que tu m'aimes !

Pour voir la figure qu'elle fera, car tel est le cruel amour !

Il paraît doucereux et gentil, mais il est barbare et impudent, et il a sa volonté qui n'est point la nôtre, et il lui faut obéir avec dévotion.

C'est pourquoi triomphe, Laine, et n'aie point honte !

Pensais-tu qu'il t'aimât toujours ? Il t'a aimée et de même

C'est moi qu'il aime maintenant.

MARTHE. — Réjouis-toi parce que tu as trouvé un tel amour.

LECHY ELBERNON. — Pleure donc ! pleure donc !

Pleure de l'eau chaude ! ne fais pas la fière !
Pleure, et ne retiens pas tes larmes !

Elle rit aux éclats.

Ah ah ! ah ah ah !

Regarde-la, Laine ! je ne la trouve pas aussi laide que tu me le disais.

Elle a la figure presque ronde, comme l'ont les femmes de Syrie.

MARTHE. — Ris de moi aussi, Laine. Regarde-moi et réjouis-toi de l'échange que tu as fait.

LOUIS LAINE. — O Marthe, ma femme ! ô Marthe, ma femme !

O douleur, hélas !

O Douce-amère ! Certes, je t'appellerai amère, car il est amer de se séparer de toi !

O demeure de paix, toute maturité est en toi !

Je ne puis vivre avec toi, et ici il faut que je te quitte, car c'est la dure raison qui le veut, et je ne suis pas digne que tu me touches.

Et voici que mon secret et ma honte se sont découverts !

C'est le corps qui l'a voulu, car il est puissant chez les jeunes gens et il est dur quand il tire.

Et il est vrai que j'y ai consenti et je voulais mentir et cacher, mais voilà que cette action s'est découverte.

Et je me suis pris à cette femme et je lui suis attaché fortement et je sais qu'elle ne te vaut pas, et elle n'est pas honnête.

Elle m'aime, et moi je ne puis me déprendre d'elle ! O ma femme ! ô ma femme qui es ici ! Tu es ici et il faut que je te dise adieu !

Tu es présente, et faut-il que nous nous séparions ?

MARTHE. — Louis Laine ! je t'appelle par ton nom ! Entends-moi !

LOUIS LAINE. — J'entends. J'ai entendu.

MARTHE. — Lève la tête ! Regarde-moi en

face et attache tes yeux sur les miens et je te dirai la vérité.

Tu as volé quand tu étais encore un enfant.

Car déjà tu jouais et il te fallait de l'argent.

Et tu errais de lieu en lieu, comme un homme maudit, et si tu avais trouvé

Une place, tu n'y restais pas longtemps, car ton esprit te conduisait ailleurs.

Et tu es venu chez nous, et tu m'as emportée, moi qui jamais n'étais allée plus loin

Que la Croix-des-Cinq-Routes où il y a un Calvaire.

Et j'ai traversé ces eaux sans bornes et nous sommes arrivés

De l'autre côté, ici.

Maintenant parle et accuse-moi.

Pourquoi me renvoies-tu ?

Car si c'était une servante, on lui dit ce qu'elle a fait.

Mais toi, tu n'as aucune raison à donner, sinon la haine que tu me portes !

LECHY ELBERNON. — Ah ah !

LOUIS LAINE. — Marthe, nous ne pouvons vivre ensemble.

Car je n'en ai pas assez pour toi et pour moi. Nous ne pouvons demeurer ensemble pour toujours.

Car la froide raison s'y oppose.

MARTHE. — La raison ?

LOUIS LAINE. — La raison s'y oppose, Douce mère.

MARTHE. — Maudite soit la raison, alors que je te parle d'amour ! Ne crains point, car ce que tu me donnerais, je te le rendrais, avare !

N'accuse point la raison ! mais accuse l'esprit animal et sournois, l'instinct de fuite et de violence.

N'accuse point le corps, comme une femme qui accuse la servante !

Accuse l'esprit immonde !

L'esprit de mort et de dissolution, qui le séduit, car il est fait pour mourir.

Mais la volonté existe dans le cœur de l'homme, et une odeur divine lui a été donnée à sentir comme une odeur qui pénètre par le nez.

Et moi je ne me serais point mariée, mais j'ai ressenti de l'amour pour toi.

O Laine ! toujours les animaux se laissaient prendre par moi sans crainte, et les enfants ne criaient pas quand je les tenais.

Je t'ai pris et j'ai attaché mes mains derrière ton dos.

Et tu ne peux comprendre l'amitié que j'ai pour toi.

Ne te sépare pas de moi, de peur que tu n'aïlles mourir !

Ne dénoue pas mes mains qui sont attachées derrière toi !

Ne me fais pas cette honte ! Ne me rejette pas, car je suis ta femme.

Vois, je me tiens ici devant toi !

Louis Laine, je t'appelle dans mon angoisse !

Souviens-toi de la parole que tu m'as jurée ! je lève les mains vers toi !

Regarde-moi ! regarde la confusion où je suis. Il faut que je dise tout cela devant cette femme, et elle rit, tandis que je te supplie dans mon humiliation !

Ne me rejette pas ! Car tu n'en as pas le droit quand tu voudrais le faire.

LECHY ELBERNON. — Le droit ? Ah ah ! entends-tu ? Tu n'as pas le droit ! Hé ? Elle a un droit sur toi, entends-tu ?

Pour moi j'ôte ma main et je te dis : Fais ce que tu veux !

Va, tu n'es pas digne d'elle. Fi !

Admire seulement

Qu'ainsi, du premier coup, elle se soit fait enlever

Avant que tu ne t'y sois reconnu.

Et comme elle t'a épié ! Certes, tu ne peux te cacher d'elle,

Mais elle te connaît et tu ne la connais pas.
Bon !

Elle dit qu'elle est honnête, c'est assez.

Pour moi je ne puis cacher qui je suis et tu es
allé me chercher effrontément

Dans le lit même de ton hôte et dans les mains
de celui qui te paye ton argent.

J'ai vécu librement et tu sais que j'en ai connu
d'autres avant toi.

Mais je l'ai oublié, et maintenant c'est toi que
j'aime.

Aime-moi ! Vois quelle belle dame je suis !

En vérité tu n'es pas fait pour cette vie

De vivre au long de ta femelle comme le cheval
près de la jument, et on n'attellera pas avec l'ânesse
l'élan couleur d'écorce.

Viens ! sois libre !

Que dirais-tu quand tu entendrais souffler le vent
d'hiver sous la porte ?

Songe aux forêts ! Rampant jusqu'au bout de la
branche qui plie,

La tête en bas, tu voyais sous toi les cimes d'ar-
bres émerger du brouillard au fond de l'abîme et
la chouette jaunâtre voler dans la lumière de la
lune.

Songe aux courants d'eau clairs-obscurs où l'on
voit les énormes poissons gris :

Le saumon et la muskallongee !

Aime-moi, car je suis belle ! Aime-moi, car je suis l'amour, et je suis sans règle et sans loi !

Et je m'en vais de lieu en lieu, et je ne suis pas une seule femme, mais plusieurs, prestige, vivante dans une histoire inventée !

Vis ! sens en toi

La puissante jeunesse qu'il ne sera pas aisé de contraindre.

Sois libre ! le désir hardi

Vit en toi au-dessus de la loi comme un lion !

Aime-moi, car je suis belle ! et où s'ouvre la bouche, c'est là que j'appliquerai la mienne.

LOUIS LAINE, à *Marthe*. — Et toi, qu'as-tu à dire ?

MARTHE. — O Laine, tu m'es uni par un sacrement

Et par une religion indissoluble.

LOUIS LAINE. — Et puis ?

MARTHE. — N'écoute pas ce qu'elle dit, car tout cela n'est que mirage et mensonge.

LOUIS LAINE. — Et encore ?

MARTHE. — C'est tout.

Je suis pauvre, je suis sotte, je suis laide, je suis jalouse.

LOUIS LAINE. — N'as-tu rien à dire de plus ?
O Marthe, il est inutile que tu parles.

Car c'est celle-là que j'aime.

Il montre LECHY ELBERNON.

LECHY ELBERNON. — Est-il vrai ?

LOUIS LAINE. -- Oui.

LECHY ELBERNON. — C'est bien moi que tu aimes, Louis ?

LOUIS LAINE. — C'est toi.

LECHY ELBERNON. — Répète cela ! C'est moi que tu aimes, et non pas elle ?

LOUIS LAINE. — C'est toi que j'aime et non pas elle .

Pause.

MARTHE. — Adieu !

Laisse-moi te dire adieu, car le jour va finir. O Laine, mon mari, laisse-moi te regarder encore avant qu'il ne fasse nuit ! laisse-moi te toucher avant que nous nous séparions pour éternellement.

Elle le prend dans ses bras.

Adieu !

Demi-pause.

O ami ! ô bien-aimé ! ô ingrat !

Pourquoi as-tu fait cela ?

Tu connaîtras que je ne suis pas seulement amère, mais douce.

Ce n'est pas moi qui me sépare de toi, mais souviens-toi que c'est toi qui m'as renvoyée et que je te baisais l'épaule dans mon humiliation.

Et maintenant il me faut te quitter.

Hélas ! ô que cela est dur, Dieu !

Demi-pause.

Elle s'éloigne d'un pas.

Adieu, Laine !

Elle sort.

Pause.

LECHY ELBERNON, *déclamant à demi voix.*

— « O ours ! ô pibert ! ô loup !

« Voici que je ne puis monter plus haut ! O cousin Raccoon ! ô écureuil cramponné à l'écorce rugueuse !

« Vois-moi, mon grand-père l'Elan, parce que je vais mourir ici !

LOUIS LAINE. — O ! c'est « l'Enfant-aux-sourcils-de-pierre » !

LECHY ELBERNON, *continuant.* — « Tout le jour à grand travail je suis montée, pleine de terreur,

« Franchissant les troncs pourris, grimpant dans les pierres croulantes !

« Et maintenant je ne puis plus avancer ! »

LOUIS LAINE, *imitant une voix qui vient de fort loin en bas.* — « Wow ! »

LECHY ELBERNON. — « Haha ! Waha ! Ahi !